N° 83. 29 Février 1908.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'actualités dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

SAMSON

par

Henry BERNSTEIN

Abonnement annuel : France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

L'Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Prix du Numéro : UN FRANC.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

13-15, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

The play *Samson* is entered according to act of Congress, in the year 1908, by M. Henry Bernstein, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

Samson au théâtre de la Renaissance

Depuis quatre ou cinq ans, M. Henry Bernstein, au début de chaque saison théâtrale, apporte sa pièce ; on la répète sans perdre un jour — car les œuvres de M. Bernstein ne sauraient faire antichambre et patienter dans les cartons des secrétariats ; — on la joue, et c'est un succès ; le théâtre qui en est le détenteur empoche pendant les quatre ou cinq plus beaux mois de l'année — de l'année théâtrale — le maximum, puis attend le retour de l'hiver qui lui ramènera une œuvre nouvelle du même auteur. Car, pendant les représentations de son dernier succès et pendant les mois d'été, M. Henry Bernstein ne se repose point : il noctambule, voyage, joue et s'amuse, prend à partie un critique ou deux, se bat en duel, vit enfin, beaucoup, et très fort, et compose la pièce que son théâtre habituel — ce fut le Gymnase, c'est maintenant la Renaissance, ce sera demain le Français — lui jouera, à peine achevée, et avec laquelle il remportera un nouveau succès disputé, mais d'autant plus éclatant. Et les gens vertueux seront vexés, une fois de plus, de constater que M. Bernstein ne met point son talent virulent au seul service des bons principes et de la vertu, — sans remarquer qu'il ne recherche pas davantage les principes du mal : car il ignore volontairement les uns et les autres. Et les gens « de théâtre » seront irrités, et ravis, de voir une œuvre de théâtre qui est bien du théâtre — qui n'est même que cela — composée sans la préoccupation des exemples classiques ; sans le souci des traditions, avec une audace neuve, hardie, appuyée sur la force toujours victorieuse de la logique, avec la fougue d'un tempérament passionné, — avec même, ma foi! oui, tout l'emportement de la vie.

***

Pas de couloirs qui soient aussi animés, aussi houleux, aussi bruyants, pendant les entr'actes, que ceux du théâtre où l'on joue une pièce de M. Bernstein. Les spontanés applaudissent encore, crient, heureux de s'exalter ; les réfléchis se défient d'autant plus, cherchent à se maîtriser, doutent, objectent. L'état d'esprit des uns et des autres est d'ailleurs exactement et respectivement reflété par les critiques du lendemain, d'une part, et de l'autre par les critiques du « lundi » et des revues.

Parmi les premiers se classe M. Nozière, dans *Gil Blas :*

« Quand nous sommes conviés à entendre une œuvre de M. Henry Bernstein, nous nous préparons à subir, sinon de profondes émotions, du moins un choc violent. Il est le plus brutal et même le plus vigoureux de nos jeunes auteurs dramatiques. Il a cette qualité précieuse, inestimable : la fougue, et ses pièces se déroulent avec une violence irrésistible. Il semble que, cette fois, M. Bernstein se soit plus attaché à étudier la psychologie de ses héros, qu'à ménager tous les effets de théâtre. Je ne veux pas dire que ces quatre actes ne sont pas habilement construits. Mais je n'y aperçois pas ces moyens dramatiques trop ingénieux qui souvent nous irritent. Sans doute, M. Bernstein ne fut jamais plus sincère qu'en écrivant *Samson*... Le succès a été très grand. »

M. Robert de Flers dans *la Liberté :*

« M. Henry Bernstein est un prodigieux auteur dramatique. Nulle difficulté ne l'effraye. Nulle audace ne l'épouvante. Sa jeune et solide maîtrise se joue des difficultés et il traite les scènes les plus osées avec une étonnante sûreté. Nous savions déjà tout cela. Sa nouvelle œuvre nous en fournit une preuve de plus... Il est impossible d'avoir une plus juste entente de la scène et de traiter avec plus de puissance la situation.

» J'ajoute ceci, qui n'est point une louange banale. M. Henry Bernstein, cette fois, ne s'est pas contenté d'être admirablement et supérieurement auteur dramatique. Il a voulu aussi être très artiste et il y a réussi dans un dernier acte où se place, à mon avis, la plus belle, la plus tendre et la plus noble scène qu'ait jamais écrite l'auteur du *Détour*, de *la Rafale* et du *Voleur*. Une exposition claire, nette et vivante, une situation terrible et poignante au troisième acte, un dénouement simple, vrai et d'une humanité juste et profonde, tel est le bilan de ce *Samson* qui aura, j'en suis assuré, la force de secouer vigoureusement et durablement l'opinion et de susciter les discussions et les polémiques les plus vives et les plus passionnées. »

M. Jules Renard dans *Messidor :*

« Un auteur calme achève sa pièce avant de l'offrir, la laisse reposer, la regarde de loin et la juge. Il semble que M. Bernstein se précipite sur la scène avec son œuvre incomplète, toute chaude, et la forge dans le trouble et la fièvre des répétitions. C'est, du moins, l'impression que m'a produite sa dernière comédie, dont le succès fut d'ailleurs considérable. »

M. Emmanuel Arène dans *le Figaro:*

« Nous avons retrouvé dans *Samson* les qualités éclatantes et terribles qui sont la manière propre de l'auteur du *Détour*, de *la Rafale* et du *Voleur*. Mais, cette fois, il semble qu'il ait poussé ses procédés habituels jusqu'à leur extrême limite. On dirait qu'il a voulu — car M. Henry Bernstein est trop homme de théâtre pour ne pas savoir où il s'engage — prendre en quelque sorte toute la mesure de son action, de l'action de son théâtre sur le public. Il s'est demandé, en dilettante, et, dirai-je, en joueur de difficulté, jusqu'où on le suivrait, et il a accentué, plus encore qu'il ne l'avait fait, jusqu'ici, la violence des situations, le choc furieux des passions, l'outrance des mots, et aussi le caractère des personnages qu'il n'a pas l'habitude, on le sait, d'aller chercher parmi les prix Montyon. »

M. Catulle Mendès dans *le Journal :*

« *Samson* a remporté et mérité un succès éclatant, violent, excessif comme l'ouvrage lui-même. Il y a dans cette pièce, la plus volontairement cruelle, et la meilleure, je crois, de M. Henry Bernstein, il y a, dis-je, dans cette pièce qui, avec un art imperturbable, où le métier n'est pour rien, imite l'apparente incohérence de la vie, une extraordinaire condensation de vices, de vertus, de vilenies, de forces ; tout cela grouille, en une étreinte intense, et rampe et glisse et se resserre comme un effroyable nœud de reptiles. Ah ! point de pitié ! aucune pitié ! Avec des soudainetés brutales, sans voiler les choses, sans émasculer les mots, l'auteur tire au plein jour les pudenda de la réalité moderne. « Voilà comme vous êtes ! » Ce n'est pas propre ! » Très malpropre, en effet. Mais nulle médiocrité. Des monstres, oui, des imbéciles, non. L'ignominie s'excuse presque par un emportement de rut. Même il ne semble pas que M. Henry Bernstein ait fait une assez large part à la veulerie contemporaine. Il y a des pleutres parmi les plus forcenés gredins, parmi les plus féroces débauchés. A cause de la passion et de la vigueur qui sont en lui, l'auteur de *Samson* n'admet ni l'atermoiement, ni la faiblesse. Et tout le drame vit, avec des rages qui se ruent ou piétinent, prompt, dur, poignant, effrayant. »

M. François de Nion dans *l'Echo de Paris :*

« Dans les *Passions* du moyen âge, une partie de la scène était réservée à l'Enfer. On la représentait sous l'aspect d'une effroyable gueule de dragon ouverte, dans laquelle se démenaient les réprouvés sous la fourche ardente des diables. J'imagine que les spectateurs de ces mystères ne sortaient pas de leurs places avec une âme plus remuée et plus meurtrie que ceux de la Renaissance après la vision des damnés que M. Henry Bernstein a fait mouvoir devant eux. Tenir toute une salle haletante dans l'angoisse d'une situation poignante, la faire tressaillir sous le fouet d'une action cinglante, lui imposer sa volonté jusqu'à accepter les pires violences et à souffrir les plus étranges compromis, tout cela est un jeu pour l'irrésistible auteur de *Samson*, et je ne sais, dans notre théâtre, qui pourrait

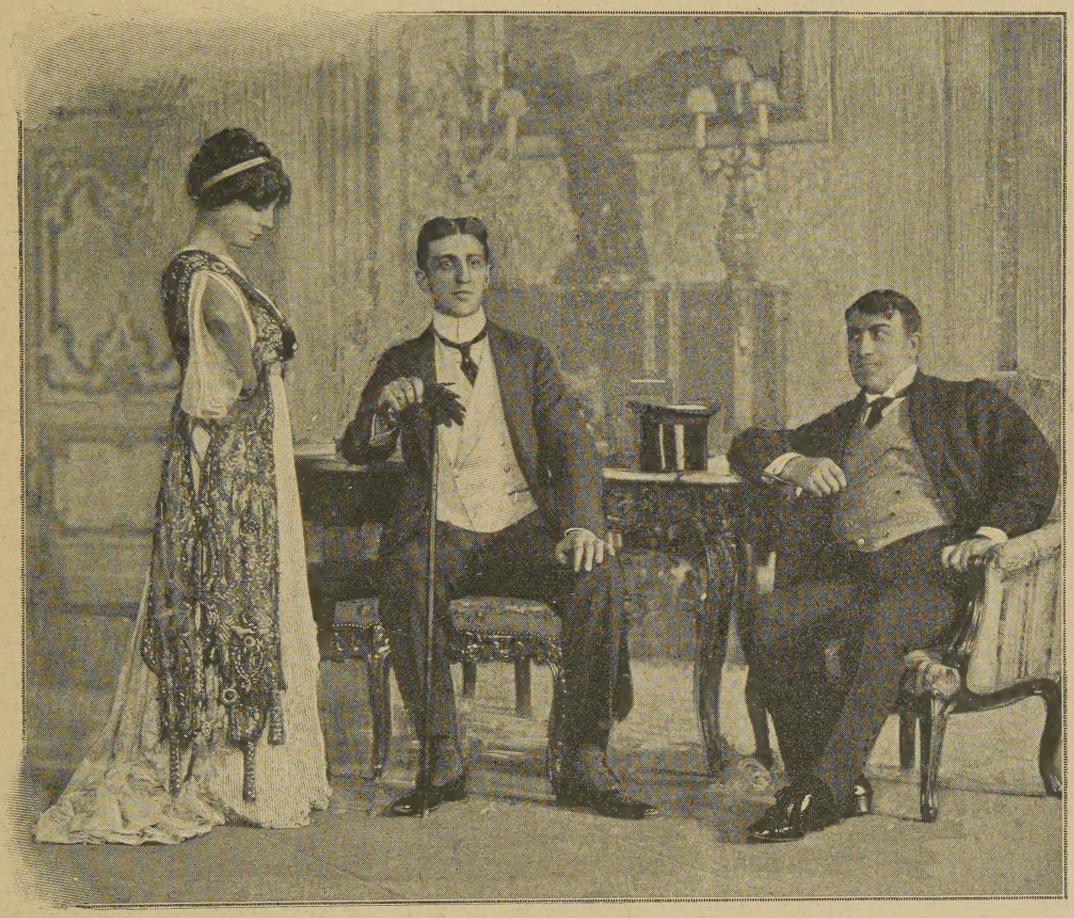
(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

SAMSON

PIÈCE EN QUATRE ACTES

par **HENRY BERNSTEIN**

A Lucien Guitry.



Mme Simone. M. Henry Bernstein. M. L. Guitry.

L'AUTEUR ET LES DEUX PRINCIPAUX INTERPRÈTES DE *Samson*.

Samson *a été représenté pour la première fois le 6 novembre 1907 au théâtre de la Renaissance.*

PERSONNAGES

Jacques Brachart, 43 ans	MM. LUCIEN GUITRY.
Jérôme Le Govain, 30 ans, grand, mince, élégant, joli, — puant	HENRI ROUSSELLE.
Le Marquis Honoré d'Andeline, 58 ans. Le vieux gentleman. Des traits fins. De la race. D'exquises façons. Un soupçon de gâtisme	ANDRÉ DUBOSC.
Maximilien d'Andeline, 26 ans. Un gigolo, — mais déjà faisandé	VICTOR BOUCHER.
Flach, un homme de Bourse. Correct. Presque chic	ARQUILLIÈRE.
Glorieux, l'affreux peintre mondain. Bel homme. Officier de la Légion d'honneur	VALENTIN.
Zambo, le nègre du Ritz	FARÈS MOHAMED.
Pilon, un vieux maître d'hôtel	BERTHAULT.
Jean, valet de chambre. Tenue d'une exquise sobriété	DELANGLE.
Anne-Marie Brachart, 25 ans	Mmes SIMONE.
La Marquise d'Andeline, 51 ans. Si jolie autrefois. Une figure charmante encore. Vieille enfant gâtée, adorée. Un peu d'esprit. Une terrible et inutile autorité.	JULIETTE DARCOURT.
Grace Ritherford, 40 ans. Très belle	HENRIETTE ROGGERS.
Clotilde, femme de chambre	MARTHE RYTER.

PHOTOGRAPHIES BOYER ET BERT

Décor du premier acte.

SAMSON

ACTE PREMIER

Chez les d'Andeline. Un salon. Il est dix heures du soir et il y a réception. Brillant éclairage. Par deux baies, on aperçoit dans d'autres salons des tables et des joueurs de bridge. Deux portes ouvertes à deux battants donnent sur la galerie. A cet acte, les femmes sont en toilettes de soirée et les hommes en habit, à l'exception de Brachart, qui porte un costume de voyage.

Scène première

FRANÇOISE D'ANDELINE, UN MAITRE D'HOTEL

FRANÇOISE. — Détestables, vos gâteaux... Affreux!... J'ai craché le mien dans ma serviette! Surtout ne les servez pas tout à l'heure avec l'orangeade. Le savarin, le saint-germain, mais pas les petits gâteaux!... Quelle dégoûtation!... Où les avez-vous achetés?...

LE MAITRE D'HOTEL. — C'est le petit confiseur de la rue de Verneuil, madame la marquise.

FRANÇOISE. — Eh bien, il faudra changer de maison et payer le même prix, surtout! Et qu'on donne ces horreurs-là à l'office!... Ah! je ne garderai pas le nouveau valet de pied.

LE MAITRE D'HOTEL. — Il ne fera pas l'affaire de madame la marquise?

FRANÇOISE. — Non... il se tient mal sur le siège... Et il a des bottines qui crient... Mais je vous rappellerai...

LE MAITRE D'HOTEL. — Bien, madame la marquise.

Scène II

FRANÇOISE, MAX, puis HONORE

MAX. — Soir, maman.

FRANÇOISE, froidement. — Bonsoir, mon fils.

MAX, lui baisant la main. — En forme?

FRANÇOISE. — Qu'est-ce que vous dites?

MAX. — Je demande si vous êtes en forme?

FRANÇOISE. — Je ne comprends pas.

MAX. — Je m'enquiers de votre santé.

FRANÇOISE, sèche. — Je vous remercie. Ma santé est bonne. (Arrêtant Max qui se dirige vers le jeu.) Restez, je vous prie! J'ai attendu dans ce salon afin de vous parler.

MAX. — Gentil!

FRANÇOISE. — Mon cher Maximilien, votre place à table est demeurée vide, ce soir!... (Une pause.) Vos parents vous demandent, en tout et pour tout, de dîner à la maison deux fois la semaine et il paraît que ce mince témoignage d'affection est encore au-dessus de vos forces. (Une pause.) Depuis dix jours, nous ne vous avons même pas aperçu... (Une pause.) Qu'avez-vous à répondre?

MAX. — Rien. Tout ce que vous avancez est rigoureusement exact!

FRANÇOISE. — Oui... (Un temps.) Mon cher garçon, je serai brève...

MAX. — Aïe! ça va être long, alors!

FRANÇOISE. — Maximilien, je te préviens qu'à la première impertinence j'appelle ton père!

MAX. — Oh! non, maman! non! Tout, mais pas ça! Ne dérangez pas ce malheureux homme qui a bien gagné un peu de repos!

FRANÇOISE. — Maximilien, si tu continues...

MAX. — Mais, maman, j'ai envie de jouer au bridge, moi!

Parait Honoré.

HONORÉ. — Très chère, on vous réclame.

FRANÇOISE. — Laissez-moi tranquille!

HONORÉ. — Mais Jean veut absolument faire un poker.

FRANÇOISE. — Laissez-moi tranquille!

HONORÉ. — Bien, bien.

FRANÇOISE. — Et venez ici!

HONORÉ, avançant. — Très chère, je vous préviens qu'ils m'attendent...

FRANÇOISE, impérieuse. — Asseyez-vous!

HONORÉ. — Mais, Françoise...

FRANÇOISE. — Asseyez-vous!

Honoré se résigne et s'installe.

MAX. — *Evening*, p'pa!

HONORÉ. — Bonsoir, mon petit, comment vas-tu?

FRANÇOISE. — Vous oubliez sans doute l'absence de Maximilien, son impolitesse.

HONORÉ. — Mais je n'oublie pas!... Je n'oublie pas du tout. (A Maximilien). Hum... pourquoi n'es-tu pas venu dîner?

MAX, vague. — Trop long!... Toute une histoire!...

FRANÇOISE. — Bien! n'insistons pas! Il est entendu que tu manques de tout respect filial, il est entendu que tu mènes une vie stupide, dégradante, lamentable. (A Honoré.) N'est-ce pas?

HONORÉ, rêveur. — Oui.

FRANÇOISE. — A quoi pensez-vous donc, vous?

HONORÉ. — Mais, très chère, je vous écoute.

FRANÇOISE. — Vous n'en avez pas l'air! Qu'est-ce que je disais?

HONORÉ. — Vous disiez... lamentable! (A Max, et avec une subite véhémence.) Lamentable!

FRANÇOISE. — Tu le vois, mon enfant, ton père est de mon avis.

MAX. — Le contraire m'aurait étonné.

FRANÇOISE. — Il est entendu aussi que tu gâches des dons admirables.

HONORÉ. — Admirables!

Max ricane.

FRANÇOISE. — Pour l'amour de Dieu, Honoré, taisez-vous une seconde!... rien qu'une seconde!

HONORÉ. — Bien, bien.

FRANÇOISE. — J'ajoute que... que... Là, vous m'avez interrompue... Ah! oui! Tu ruines ta santé. Tu te lèves à cinq heures de l'après-midi! tu passes tes soirées et tes nuits dans des cafés!

MAX. — Oh! des cafés!

FRANÇOISE. — Enfin, dans des restaurants... dans des bars!.... à jouer aux dés, à boire du whisky, en pantalonnant pour la joie d'une bande de polissons!... Bel usage de tes facultés!... Dépenser l'intelligence, la verve, l'esprit que Dieu a mis en toi, à faire rire des abrutis comme le petit Saint-Gérard ou Pierre de Rochepont! Ma parole, dans ces conditions, j'aurais préféré un fils idiot!... (A Honoré.) Et vous?

HONORÉ. — Mais cent fois! mille fois!... Vous permettez?... (A Max.) J'ai appris dernièrement qu'on te surnommait le La Rochefoucauld de chez Maxim... Franchement...

MAX. — C'est moi qui l'ai fait!

FRANÇOISE. — Je te félicite, mon cher Maximilien.

MAX. — Maman, non!... Appelez-moi Max!... Maximilien, c'est aussi risible que si j'appelais papa, Honoré, au lieu de dire Nono comme tout le monde!

HONORÉ, très frappé. — Tu m'appelles Nono?

MAX. — Pas quand je vous parle, bien sûr!... Non, quand il est question de vous dans la conversation...

HONORÉ. — Mais je te l'interdis! je te l'interdis sévèrement!

MAX. — Voyons!

HONORÉ. — Tu me surprends beaucoup, Max. Je te considérais comme un garçon sérieux...

FRANÇOISE. — Sérieux!

HONORÉ. — Sérieux.. sérieux... enfin assez sérieux pour ne pas bafouer son père, pour ne pas...

FRANÇOISE. — Pourquoi voulez-vous qu'il vous épargne, quand il débite sur le compte de tous les siens les plus détestables facéties!

MAX. — Allons! bon!

FRANÇOISE. — Mon fils, j'ai guetté ton arrivée tout exprès pour t'annoncer ceci: je suis résolue à ne pas supporter, un jour de plus, ton attitude révoltante!

MAX. — Pas un seul jour?

FRANÇOISE. — Tu n'ignores rien des difficultés parmi lesquelles nous nous débattons depuis un an...

MAX. — Depuis un an?

FRANÇOISE. — Oui... depuis le mariage de ta sœur!

MAX. — Quelles difficultés?

FRANÇOISE. — Ne fais pas la bête!

MAX. — Je ne vois pas les difficultés... En une année, vous avez payé toutes vos dettes, vous avez gagné plus d'un million à la Bourse, vous...

FRANÇOISE. — Il n'est pas question d'argent... L'argent passe après!

MAX. — Après quoi?

FRANÇOISE. — Mon ami, tu ne parviendras pas à me mettre en colère!

MAX. — Est-ce que j'essaye? Je n'ai qu'une envie: ratisser une petite somme à vos invités.

FRANÇOISE. — Tu sais très bien à quels désagréments, à quelles tristesses je fais allusion...

MAX. — Je sais? Je sais que votre gendre s'appelle M. Brachart... Et qu'en plus il est pacha!... Un pacha!... Vous devriez danser de joie! ça ne court pas les rues!

FRANÇOISE. — Très drôle, très noble!

MAX. — Si on ne peut plus rire...

FRANÇOISE. — Il est des cas où rire est une mauvaise action.

MAX. — Simplement?

FRANÇOISE. — Simplement. Nous portons un des plus grands noms de France, notre famille est une des plus anciennes...

HONORÉ. — Une des quatre plus anciennes!

FRANÇOISE. — Et de douloureuses circonstances nous ont contraints de donner notre fille à... Oh! Jacques Brachart est un charmant homme!... Je l'aime tendrement... Mais enfin, sa naissance, son... son existence, sa... sa profession, ne lui permettaient certes pas de prétendre à une alliance comme la nôtre... Le monde nous a, bien entendu, jugés sans indulgence... Cette union nous vaut l'hostilité générale.

MAX. — Vous avez le délire de la persécution!

FRANÇOISE. — Pas du tout! Et je trouve un peu violent que notre propre fils se joigne à nos ennemis, et...

MAX. — Oooh! Se joigne!... Je me tords! Tout ce raffut, à cause de mes petites blagues! Mais personne n'y prête attention! ça n'existe pas!...

FRANÇOISE. — Cela existe!... Avant-hier encore, dans une gargote où tu passes tes nuits... l'Abbaye... de je ne sais quoi...

MAX. — Thélème.

FRANÇOISE. — De Thélème, oui! tu t'es livré à une bouffonnerie d'un goût!... Tu as exposé publiquement ton budget de recettes....

MAX. — Pas possible!... On vous a déjà raconté?

HONORÉ. — L'histoire fait le tour de Paris!

FRANÇOISE. — Tu étais sans doute ivre, tu as dit: « Bon an, mal an, le bridge me rapporte tant! »

MAX. — C'est la vérité! Je me défends comme un dieu!

HONORÉ. — Tu as dit aussi: « Mes parents me donnent par mois... »

MAX. — N'en parlons pas!

FRANÇOISE. — Et tu as conclu: « Mais tout cela c'est le casuel. Heureusement je possède un beau-frère qui possède lui-même une trentaine de millions et grâce à ce parent, je me transformerai bientôt en un confortable petit rentier! » Ce sont tes propres termes.

MAX. — Pardon! ils étaient bien plus rigolo mes termes! J'ai eu un succès bœuf!

HONORÉ. — Bœuf ou non...

FRANÇOISE. — Enfin, tu as tenu ce langage! Tu l'avoues!

MAX. — Et après? Je ne dis jamais que ce que je veux dire! Ces boniments-là, c'est mon petit jeu, à moi! Parfois, ça vous taquine d'avoir Jacques Brachart pour gendre?... Eh bien, il y a des jours où il ne m'amuse pas comme beau-frère! Alors, je m'en tire à ma façon... je m'en tire en mettant les rieurs de mon côté, en...

FRANÇOISE. — Maximilien, assez! Vos propos me répugnent!... Je ne m'étais jamais doutée de cet impudent trafic, mais...

MAX. — Trafic?

FRANÇOISE. — Avec Jacques....

MAX. — Mes petits comptes?... Ah! minute!... vous déplacez la question!... Je ne marche plus! Les autres jouent à la Bourse sur les conseils de Brachart et avec sa galette!... Moi je lui demande de temps en temps un service... oui... et, au lieu de risquer l'argent, je le place. C'est mon affaire!

FRANÇOISE. — C'est la mienne aussi! Je te jure que tu n'exploiteras pas davantage la bonté, la faiblesse de Jacques et que, dès ce soir...

MAX. — Oh! mais, oh! mais! la barbe! (Se croisant les bras et élevant le ton.) A la fin, que signifie votre acharnement?

FRANÇOISE, avec un inquiet regard vers les salons. — Chut! veux-tu...

MAX, même jeu. — Alors, vous vous imaginez que, dans ce truc-là, tout le monde allait faire son beurre, et que moi seul je serais chocolat!

FRANÇOISE, à demi-voix. — Veux-tu te taire!

MAX. — Vous ne m'avez pas regardé!

FRANÇOISE. — Max! ne crie pas ainsi!

MAX, plus bas. — Je suis prêt à susurrer. Je ne cherche pas un esclandre!

FRANÇOISE, battant en retraite mais le cœur gros. — Tu es un être effrayant, abominable! Nous n'avons songé, ton père et moi, qu'au bonheur de notre fille!

MAX. — Mais oui!

FRANÇOISE. — Quant à tes injures, je les méprise! Du reste, je ne les comprends pas...

HONORÉ. — Moi non plus!... Chocolat... beurre...

MAX. — Et moi je ne comprends rien à la querelle que vous me cherchez!... C'est risible! Malgré mon genre un peu débraillé, un peu... un peu...

FRANÇOISE. — Un peu voyou!

MAX. — Merci! le mot ne me revenait pas!... Malgré mon genre, vous m'adorez...

FRANÇOISE. — Misérable enfant, je te maudis!

MAX. — Mais non! mais non! ça n'existe pas!

FRANÇOISE. — Et ton père te maudit aussi!

HONORÉ, placide. — Oui.

MAX. — Jamais de la vie! Regardez-le! Est-ce qu'il a l'air de ça?... Ah! maman, ne pleurez pas!... Je vous en supplie! Ma petite maman!... Vrai! depuis que nous comptons un millionnaire dans la famille, ce que vous vivez sur les nerfs!

FRANÇOISE. — Non sans raison, je suppose!

MAX. — Sans l'ombre d'une!... Ma parole, maman, vous me causez une déception! Je vous considérais comme une femme épatante...

FRANÇOISE. — De grâce, dispense-moi de tes...

MAX. — Un peu d'estomac, voyons... Enfin, vous aviez le choix. Ou bien la dèche, avec un nom immaculé, ou bien la mésalliance et le sac! Vous avez marché pour le sac!... Moi, je vous approuve... Mais, à présent, tenez le coup....

FRANÇOISE. — Quelles expressions!

MAX. — Vous vous préoccupez uniquement du sourire du vieux La Baume ou du qu'en dira-t-on chez Alice de Hautemart... Vous!

FRANÇOISE. — Evidemment! A moins de rompre avec notre monde, avec les gens comme il faut...

MAX. — Il ne s'agit pas de rompre! A vous entendre, on s'imaginerait que vous êtes en quarantaine!... Les amis du bridge vous ont-ils lâchés? (Avec un geste vers le salon.) Je les vois d'ici! Il n'en manque pas un!

FRANÇOISE. — Ceux-là, parbleu!

HONORÉ. — Ils spéculent sur les Cuivres égyptiens.

FRANÇOISE. — Ils ont tous besoin de Brachart!

MAX. — Les autres spéculent aussi! Et qu'ils spéculent ou non, c'est le même prix... Maman, un conseil!... Reprenez *illico* vos airs d'autrefois, votre abatage!... Redevenez l'allurale marquise d'Andeline, comme dit cette tourte de Glorieux, et puis ne vous fatiguez plus à pousser votre petit beau-fils dans la société... D'abord vous ne savez pas y faire! Confiez hardiment cette besogne à un gaillard qui la connaît dans les coins, qui aime tendrement Brachart et qui ne le trahira jamais, j'en réponds!...

FRANÇOISE. — Toi?

MAX. — Non! Jacques Brachart lui-même! Ah çà! vous le comptez donc pour zéro cet homme-là? Je vous jure, moi, qu'il peut sortir tout seul!... Il veut les gens du monde? Il les aura.

FRANÇOISE, incrédule. — Oui... oui...

MAX. — Vingt-cinq louis qu'il les aura! Il est imbattable. Il a toujours pratiqué la course d'attente... Regardez sa vie!... C'est né à Marseille! c'est fils de Dieu sait quoi!... A vingt ans, ça meurt de faim! C'est moins que rien! ça n'existe pas. Il paraît que mon Jacques a fait le portefaix sur le quai de la Joliette!

HONORÉ. — Une légende.

FRANÇOISE. — Une infâme calomnie!... Jacques était le secrétaire de...

MAX. — Entendu! N'approfondissons pas! La réalité serait peut-être moins reluisante encore!... Quinze ans plus tard, notre monsieur habite l'Egypte, il s'intitule Brachart pacha, il dirige un grand journal, il administre deux grandes compagnies, enfin il est dans les huiles! Joli travail, déjà, vous l'admettrez!... Un beau matin, Jacques s'installe à Paris. Il vient pour lancer ses fameux Cuivres égyptiens et aussi pour s'offrir une petite existence à la hauteur... Il connaît tout juste trois ou quatre personnes bien, qu'il a embobinées pendant des saisons au Caire. Ah! elles ont fait des petits, ses relations! En un rien de temps, notre bonhomme s'envoie une tapée de connaissances chic!... Le voilà en plein gratin!... Dans l'intervalle, la fortune de cet innocent a, bien entendu, doublé, triplé... Les Cuivres égyptiens introduits à cent francs, valent cinq cents, six cents, sept cents... Et tout le monde joue, tout le monde gagne, tout le monde rit, tout le monde chante! L'âge d'or, quoi!... Et vous craignez qu'avec une santé pareille votre gendre ne s'arrête en chemin?... Laissez-moi sourire!

FRANÇOISE. — Tu oublies, seulement, qu'à l'annonce du mariage, personne....

MAX. — Bien sûr! Le jour où M. Jacques a tiqué sur Anne-Marie d'Andeline, ma petite sœur, où il l'a demandée, où il l'a obtenue, nos amis ont un peu grogné... Il les ahurit, le bougre! Il va vite, terriblement vite!... C'est la mode!... On grogne déjà moins... Un an encore de patience, un an de bons tuyaux, un an de hausse, ah! oui, par exemple, de hausse! et nous les tenons!...

FRANÇOISE, gagnée à demi. — Crois-tu?

MAX. — Je paye dix!... A part le vieux faubourg, les vieilles barbes!... Mais, ces gens-là, je m'en moque, ça n'existe pas!... Mes chers parents, empochez tran-

quillement vos différences de bourse à la fin de chaque mois, ne vous tourmentez plus, et surtout ne me grondez plus!... Vous me faites tant de mal quand vous me grondez... Vous ne savez pas... le mal que vous me faites!... Vous ne pouvez pas le savoir!...

FRANÇOISE. — Stupide garçon!

MAX. — Embrassez-le!

FRANÇOISE, tendrement. — Toi! si tu changeais d'existence... si tu t'amendais, si seulement tu consentais à te marier...

MAX, dramatique. — Ciel! Vous avez découvert une sœur à Brachart?

FRANÇOISE. — Tu es sot! Tu pourrais faire un mariage magnifique, un mariage qui rachèterait, qui effacerait...

MAX. — Oh! je vous vois venir! La petite Hautemart, qui a trente berges, qui est deux fois grande comme moi et qui me ficherait des piles... Merci!

FRANÇOISE. — Enfin, Max...

MAX. — Ma petite maman, en tout cas, pas ce soir!... Ce soir, il faut que je gagne ma matérielle!... Au revoir, ma petite maman! Au revoir, mon petit papa!... Je vous reverrai, j'espère?... je vous reverrai tout à l'heure?... Au revoir!

Il sort en envoyant des baisers.

Scène III

FRANÇOISE et HONORE, puis ANNE-MARIE

FRANÇOISE. — Quel singe!... En a-t-il du charme, cet enfant, quand il lui plaît! Et il est d'une intelligence, d'une pénétration!... N'est-ce pas?

HONORÉ. — Oui... Tâchez qu'il ne m'appelle plus Nono... C'est un scandale!

FRANÇOISE. — Mon cher Honoré, j'ai d'autres soucis, je vous l'affirme!

HONORÉ. — Lesquels, Françoise? Je me sens, quant à moi, très réconforté...

FRANÇOISE. — Je déplore qu'Annette ne s'attache pas davantage à son mari. Je ne m'en étonne pas, mais je le déplore!

HONORÉ. — Ce Jacques est pourtant un aimable compagnon. Et il est très amoureux!

FRANÇOISE. — Très!

HONORÉ. — Son habileté... sa ténacité, devraient le servir!...

FRANÇOISE. — Elles le servent lorsqu'il s'agit de ses affaires ou du monde... Mais pour une femme, il manque d'élan, de fougue... il manque de... de furia!

HONORÉ, rêveur. — La furia.

FRANÇOISE, avec un écrasant regard de côté. — Mais de quoi je vous parle, mon pauvre ami!... Retournons auprès de ces gens!

Paraît Anne-Marie qui vient du salon.

ANNE-MARIE. — Eh bien? Vos invités?... oubliés?

HONORÉ. — On pourrait le croire. J'en suis honteux.

FRANÇOISE. — Calmez-vous! Ils ne se seront même pas aperçus de notre absence... Quand ils tiennent leurs cartes!...

HONORÉ. — Jean doit écumer! Il réclame un poker depuis une heure!... Très chère, j'organise une table, voulez-vous?

FRANÇOISE. — Organisez, mais je n'en suis pas.

Scène IV

ANNE-MARIE, FRANÇOISE, puis JEROME LE GOVAIN

FRANÇOISE. — Tu ne t'en vas pas encore, ma petite fille?

ANNE-MARIE. — Non, j'attends... J'attends son retour... Mais leur fumée me donne mal à la tête.

FRANÇOISE. — Te voilà bientôt veuve!

ANNE-MARIE. — Veuve?... Ah! oui oui... Il part tout à l'heure.

FRANÇOISE. — Il revient après-demain.

ANNE-MARIE. — Je ne sais pas.

FRANÇOISE. — Comment, tu ne sais pas! Mais je te le dis! Après-demain! après-demain soir!... C'est la première fois, depuis votre mariage, que Jacques te quitte... n'est-ce pas?

ANNE-MARIE. — Je crois... oui...

FRANÇOISE. — Et cette idée-là ne te... enfin, tu n'éprouves pas un peu de... je voudrais savoir, si... si...

ANNE-MARIE, stupéfaite. — Si je souffre?

FRANÇOISE. — Mais non! mais non!... seulement, je crains que cette nuit, toute seule, dans votre grande maison...

ANNE-MARIE. — C'est quand il est là, maman, que vraiment je me sens seule.

FRANÇOISE. — Annette, ne pourrais-tu regarder ton mari avec plus d'indulgence?... tenter un effort?... Jacques est si épris... Il me touche!...

ANNE-MARIE. — Maman, vous n'allez pas, maintenant, me demander de l'aimer!

FRANÇOISE. — Mon Annette, je ne poursuis qu'un but, un seul... tu le sais... Tiens! Jessie! (Le Govain est entré.) Vous ne jouez plus?

LE GOVAIN. — Je ne suis pas dans un soir de bridge!

FRANÇOISE. — Jessie, une jolie, jolie dame, m'a parlé de vous, cet après-midi!

LE GOVAIN. — Bah!

FRANÇOISE. — C'est une provinciale... une lointaine petite cousine à moi... Je ne l'avais pas vue depuis des éternités... Elle s'est écriée: « Le Govain! Jérôme Le Govain! Mais je le connais!... Quel homme terrible!... Un jour de courses, à Blois, en plein pesage, il a tiré le nez de mon mari!... »

LE GOVAIN. — Tiré le nez... quelle est cette histoire?

FRANÇOISE. — Vous aviez monté un cheval qui appartenait à ce pauvre homme, vous n'aviez pas gagné, il vous a adressé une critique... le propriétaire, pas le cheval... Alors, vous avez tiré le nez du malheureux Heurtebelle!

LE GOVAIN. — Heurtebelle!... Ah! Je me souviens, je me souviens... A Blois, un military... ça ne date pas d'hier! C'était l'époque où je montais en courses.

FRANÇOISE. — Il y a une dizaine d'années, j'imagine.

LE GOVAIN. — Parfaitement!... Je me souviens très bien! Ce grand imbécile... Nous nous sommes battus, d'ailleurs... Je lui ai flanqué un bon petit coup d'épée là... Deux centimètres de plus...

FRANÇOISE. — Jérôme, vous vous êtes battu avec l'univers entier.

LE GOVAIN. — J'ai eu quelques affaires!

FRANÇOISE. — Et ce n'est pas fini.

LE GOVAIN. — On me trouve toujours... seulement on ne me cherche plus beaucoup!...

FRANÇOISE. — Quel malheur! (Un pas vers le salon.) Vous restez, Jessie?

LE GOVAIN. — Madame, il faut que je passe au cercle. Je bavarde cinq minutes avec Anne-Marie et je file...

ANNE-MARIE. — C'est cela! Tenez-moi compagnie un peu!

FRANÇOISE. — A samedi?

LE GOVAIN. — *With pleasure!*

FRANÇOISE. — Venez dîner!

LE GOVAIN. — Impossible, hélas!... Après le dîner...

FRANÇOISE. — Enfin, si par hasard vous vous rendiez libre... Au revoir, Jessie.

LE GOVAIN, familièrement. — Au revoir, madame.

Il lui baise la main.

Scène V

ANNE-MARIE, LE GOVAIN

Aussitôt que Françoise est sortie.

LE GOVAIN, s'approche d'Anne-Marie, prend sa main et murmure. — Bonsoir, mon mignon... Bonsoir, mon mignon que j'aime.

ANNE-MARIE. — Bonsoir, mon chéri.

Le Govain. — Oh! ce « mon chéri », quelle voix glacée!

Anne-Marie. — Glacée?

Le Govain. — Enfin, distraite... Veux-tu bien me dire un bonsoir un peu propre!

Anne-Marie. — Bonsoir, mon Jessie.

Le Govain. — C'est mieux!... Ce n'est pas la perfection, mais c'est mieux!... Annette, ton Brachart ne revient pas souvent!

Anne-Marie. — Il nous quitte!

Le Govain. — Enfin, il y va, à Londres, ce coup-ci?

Anne-Marie. — Tu l'as entendu.

Le Govain. — C'est que, par deux fois, il a lâché son voyage à la dernière minute...

Anne-Marie. — Oh! il ne peut plus remettre, il est obligé de partir. D'ailleurs il est rentré à la maison pour se rhabiller.

Le Govain. — Minuit vingt-sept, son train?

Anne-Marie. — Minuit et demi. C'est cela!

Le Govain. — Bon... et à la même heure un ravissant jeune homme stoppera devant le 88 de l'avenue Malakoff.

Anne-Marie. — Je te guetterai. Aussitôt la voiture en vue, je descends.

Le Govain. — Oui, mon cher tout petit, descends aussitôt!... Et ta femme de chambre, les domestiques... Comment t'arrangeras-tu?

Anne-Marie. — Je ne m'arrange pas.

Le Govain. — Ecoute, Anninette, tu vas sortir... tu vas sortir sans...

Anne-Marie, l'interrompant. — Je sortirai par la porte, mon amant!

Le Govain. — Je m'en doute, ma maîtresse... Mais si tu ne te caches pas, ou si tu ne préviens pas tes gens, ils bavarderont.

Anne-Marie, ironique. — Pas possible!

Le Govain. — Et on saura que tu n'as pas couché sous le toit conjugal.

Anne-Marie. — Quelle affaire!

Le Govain. — Plaisanterie à part, admets que ton mari l'apprenne.

Anne-Marie. — Je l'admets.

Le Govain. — Et qu'il t'interroge?

Anne-Marie. — Brrr!... Tu vois ce drame!

Le Govain. — Sois sérieuse une minute!... Evidemment, tu t'en tirerais en prétextant une frayeur, en racontant que tu as passé la nuit chez Rosette, ou...

Anne-Marie. — Jessie, tu te moques, n'est-ce pas?

Le Govain. — Tout de même, que répondrais-tu?

Anne-Marie. — Pas un mot! Je hausserais les épaules. Je ne rends pas de comptes à ce monsieur!

Le Govain. — Ce monsieur... Elle est étonnante!... Ah! tu as de la classe! Tu es brave, Anninette! tu es comme moi!... On se ressemble!... Tu m'aimes?

Anne-Marie. — J'aurais pu t'aimer si fort!... Terriblement?

Le Govain. — Mais ça y est, je pense!... Tu m'aimes terriblement?

Anne-Marie. — Je ne sais pas... je ne crois pas...

Le Govain. — Tu ne m'aimes pas? Tu n'aimes pas ton homme?

Anne-Marie. — Tu n'es pas mon homme.

Le Govain. — Elle devient folle! Je te dégoûte, alors?

Anne-Marie. — Non... Tu me plais... Toujours tu m'as plu... Oh! tu me plais moins qu'autrefois... qu'avant...

Le Govain. — Celle-là est raide, par exemple! Et pourquoi?

Anne-Marie. — On n'explique pas ces choses... Tu m'apparaissais insouciant, chic...

Le Govain. — Eh bien?

Anne-Marie. — Tu n'es pas insouciant, tu n'es pas très, très chic...

Le Govain. — Je te remercie! Marche! Marche!... Je m'amuse, moi! Veux-tu la vérité, Annette? Tu m'adores!... Je ne ris pas... Tu me fais une scène, en ce moment... une bonne et simple scène!...

Anne-Marie. — Peut-être!

Le Govain. — Voyons, si tu ne tenais pas à moi davantage, tu m'espacerais... tu me verrais de loin en loin... La liaison convenable, quoi!... Et tu me recherches, tu me cherches, tu m'appelles!

Anne-Marie. — Mais, mon Jessie, je désire te garder! Je n'ai jamais prétendu le contraire!... Vous êtes mon amant, le premier, et je compte que je n'en aurai pas des tas d'amants... J'essaye avec passion de retrouver mon cœur haletant du début... Et, quand tes bras me prennent, je le retrouve... Tu me plais, Jessie!

Le Govain. — Petite dinde, tu m'adores! Tu entends, tu m'adores!... Une preuve irréfutable : ton mari s'absente pendant quarante-huit heures et il ne sera pas plutôt installé dans son sleeping que tu te précipiteras chez ce Jérôme Le Govain que tu dédaignes, que tu débines!... Vous ne regagnerez votre somptueux hôtel qu'au petit jour... Il n'y a pas! tu découches, madame Brachart... C'est risqué, ça, mon trésor, c'est ardent, c'est l'élan d'une femme amoureuse... ou je n'y connais plus rien!... Oh! tu ne l'admettras jamais...

Anne-Marie. — Tu es drôle! Ai-je l'air de me défendre? Jessie, la pensée que tu viendras tout à l'heure, que tu m'attendras, que tu m'emporteras, cette pensée me cause une joie, une impatience!... Songe, mon chéri, je m'évade une nuit durant de ma maison, de ma prison... Je veux que notre fuite dans le noir me grise... Oui, je voudrais être un peu ivre, un peu folle auprès de toi... Je vois l'avenir si désespérément laid... Cette nuit de liberté, c'est mon aventure, ce sera un souvenir secret, un refuge... Mais tu ne peux pas me comprendre...

Le Govain. — Pardon, je comprends à merveille! Tu me considères vraiment comme une brute! Les aventures!... Mais j'ai vécu pour les aventures, pour le toupet, pour les coups d'audace... Je t'assure que nous nous ressemblons!... Et, tiens, une idée m'était venue, un projet pour ce soir... D'abord, je l'avais écarté, mais à la réflexion... Oui, oui, oui, il faut que nous nous payions cette blague-là! Elle est digne de nous deux!

Anne-Marie. — Quelle blague?

Le Govain. — Voici : à minuit, au lieu de filer tout droit avenue Montaigne, nous commencerons par... Flûte!... Je préfère te réserver la surprise. Veux-tu te fier à moi?

Anne-Marie. — Enfin, de quoi s'agit-il?

Le Govain. — Laisse!... Ne me questionne pas!... Une idée de génie!...

Anne-Marie. — Oh! tu m'inquiètes un peu...

Le Govain. — Allons donc! rien ne t'inquiète, toi, rien ne t'effraye!... Anninette, tu me demandais un souvenir? Je t'en promets un beau, un complet... Je te promets que notre soirée aura de la branche.

Anne-Marie. — De la branche, à présent!... Je n'ai jamais parlé de branche, moi!

Le Govain. — Ah! tu me trouves raplapla!... Ah!... tu me reproches tes illusions perdues...

Anne-Marie. — Mon Jessie, vous êtes un serin! Je ne souhaite que votre chambre, pour nous enfermer, pour nous aimer...

Le Govain. — Petit chérubin chéri, nous y arriverons à la chambre... mais un peu plus tard!

Anne-Marie. — Jérôme, je t'en prie, dis-moi au moins ce que...

Le Govain. — Mon Anouschka, je t'en prie aussi, je t'en supplie!... Ne m'oblige pas à raconter!... Je médite une petite escapade que ta compagnie rendra si originale... unique... Aie confiance!

Anne-Marie. — Et cette... cette chose te fait un tel plaisir?

Le Govain. — Elle me dit... Oui... elle me séduit!... Maintenant, j'y renoncerais à contre-cœur. Passe-moi ce caprice!...

Anne-Marie, consentant. — Soit!

Le Govain. — Comme vous êtes gentille, mon tout petit!... Par exemple, il faut que je me sauve.

ANNE-MARIE. — Sauve-toi! Je reste encore une demi-heure, puis je rentre et je ne quitte plus ma fenêtre.

LE GOVAIN. — A minuit vingt, au plus, tu entendras l'automobile. Au revoir, Annette-Anouschka!

ANNE-MARIE. — Au revoir, le Jessie!

LE GOVAIN, la retenant. — Je suis ton homme?

ANNE-MARIE. — Parfois... Au revoir!

Frôlement de mains. Ils se séparent. Anne-Marie a gagné la porte du salon.

LE GOVAIN. — Annette! Anne-Marie!... Vous gardez cette robe, n'est-ce pas?

ANNE-MARIE. — Bien sûr, sous un grand manteau...

LE GOVAIN. — Bravo! *Perfect!* Elle est ravissante, cette robe! A tout de suite.

Il suit des yeux Anne-Marie qui a pénétré dans le salon. En se retournant, il se trouve face à face avec Grace Ritherford, qui vient d'arriver.

Scène VI

JEROME LE GOVAIN, GRACE RITHERFORD

GRACE. — Je vous dérange?

LE GOVAIN. — Vous êtes une des personnes que je désirais le plus vivement rencontrer, j'allais me ruer à votre recherche.

GRACE. — Et vous êtes exactement la personne vers qui j'accours.

LE GOVAIN. — A cette heure de nuit. Très joli, très joli!... Grace, le souper tient toujours, m'a dit Glorieux?

GRACE. — Il tient. Et les Ruches avec qui j'ai dîné vous adjurent d'y assister.

LE GOVAIN. — Entendu! J'en suis!

GRACE, sans marquer un trop vif étonnement. — Bah!... Alors le mystérieux empêchement?

LE GOVAIN. — Je l'amène.

GRACE. — Tiens! Tiens! vous nous la présenterez?... Car c'est une femme, je suppose?

LE GOVAIN. — C'est une surprise.

GRACE. — Une véritable surprise?

LE GOVAIN. — Une stupeur!

GRACE. — Oh!

LE GOVAIN. — N'insistez pas, surtout!

GRACE. — Dieu m'en garde!

LE GOVAIN. — Préparez seulement nos gens et qu'ils ne se montrent pas trop tumultueux, tout d'abord!

GRACE. — Comptez sur moi!

LE GOVAIN. — J'arriverai un peu après vous autres. A propos, qui verrons-nous au juste à ce festin?

GRACE. — Mais Ruches, Riquette, Jeanne, Glorieux, *et cætera,* toute la petite bande, enfin!

LE GOVAIN. — Les impurs.

GRACE. — Les damnés.

LE GOVAIN. — Et nos amies du grand monde? Elles ne nous posent pas de lapin, j'aime à croire?

GRACE. — Les deux dames peu recommandables? Mon cher, elles ont donné leur parole!... Glorieux doit les cueillir à domicile... Ah!... On soupe au Café de Paris!...

LE GOVAIN. — Au Café de Paris! En quel honneur, ce changement?

GRACE. — Une lubie de Ruches. Il trouve l'endroit plus gai... il faut même que j'avertisse Glorieux... Il est ici, Glorieux?

LE GOVAIN. — Oui... il joue... Je n'approuve pas beaucoup votre nouveau choix.

GRACE. — Le Café de Paris vous gêne?

LE GOVAIN. — Rien ne me gêne. Mais, cette fois, tout le monde jasera.

GRACE. — Vous me surprenez. J'espère que tout le monde n'entrera pas dans notre salon et comme nous débarquerons séparément...

LE GOVAIN. — Et le couloir? Et les maîtres d'hôtel? Et la sortie? Et, pour peu que nous nous livrions au même chambard qu'à notre dernière fête, les voisins? Hein?

GRACE. — Mon ami, quelle prudence! quelle pruderie!... Vous tournez à la vertu!

LE GOVAIN. — Ne bêtifiez pas, Grace!... Nous nous amusons à notre manière qui n'est pas la manière habituelle admise et il me paraît fort inutile de provoquer un scandale de... D'ailleurs, je m'en bats l'œil!

GRACE. — Je ne vous reconnais plus! Redouteriez-vous de compromettre votre invitée-surprise?

LE GOVAIN. — Je me moque de tout et vous le savez bien!... Excusez-moi, ma chère Grace, d'avoir un instant songé à votre réputation!... Vous étiez parvenue à la conserver intacte jusqu'ici et...

GRACE. — Quelle mauvaise figure vous prenez, Le Govain, quand vous ne vous surveillez pas!

LE GOVAIN. — Aïe donc!... Encore un compliment!... C'est mon jour!

GRACE. — Pourquoi es-tu si méchant, Jérôme, si cruel?

LE GOVAIN. — Hé là! Hé là! Qu'est-ce qui m'arrive? Qu'est-ce qui me tombe?

GRACE. — Tu agis envers moi d'une façon infâme!

LE GOVAIN. — Infâme, parce que j'ai risqué cette malheureuse plaisanterie?

GRACE. — Oh! les plaisanteries me laissent calme!... Tu ne réponds même plus à mes lettres!

LE GOVAIN. — Vos lettres... Mais la dernière date au moins de deux mois!

GRACE. — T'en ai-je écrit sans recevoir un mot!

LE GOVAIN, continuant. — Et depuis lors nous nous sommes rencontrés en je ne sais combien d'occasions!

GRACE. — Tu te dérobes chaque fois à un entretien!

LE GOVAIN. — Avouez que j'ai du flair!

GRACE. — Impossible de te joindre, ni de te parler!... Ton valet de chambre a une consigne... quand je téléphone...

LE GOVAIN, légèrement impatienté. — Enfin, Grace, que signifie?...

GRACE. — C'est ignoble, Jessie! C'est ignoble!

Des larmes.

LE GOVAIN. — Mais à quoi rime cette algarade? Ma petite Grace, vous choisissez drôlement l'heure et le lieu!

GRACE. — Tout m'est égal!

LE GOVAIN. — Où vous croyez-vous? Nous ne nous promenons pas au bois de Boulogne! Nous sommes chez les d'Andeline...

GRACE. — Peu m'importe!

LE GOVAIN. — Vous n'avez pas seulement dit bonjour à votre cousine, à la maîtresse de la maison!

GRACE. — Je ne me fiche pas mal de Françoise!

LE GOVAIN. — Je ne m'en fiche pas, moi! (A la réflexion.) Si! je m'en fiche... mais je trouve invraisemblable que... que...

GRACE. — Que j'ose me plaindre? n'est-ce pas?

LE GOVAIN. — Je rêve! Je rêve!... Voilà un an... voilà un an et demi que notre histoire a pris fin... nous ne sommes plus que de bons amis et, sans aucun motif, vous...

GRACE. — Tu m'as si mal quittée... si lâchement!

LE GOVAIN. — Pas du tout! Il fallait bien qu'un jour...

GRACE. — Epargne-moi ces phrases-là. Nous devions nous marier. Ainsi!...

LE GOVAIN. — Folie!

GRACE. — Folie aujourd'hui, mais sagesse, grande sagesse à cette époque-là!... Et, si tu n'avais pas fait, chez moi, la connaissance de M. Brachart...

LE GOVAIN. — Brachart! Que vient faire Brachart?

GRACE. — Il t'a donné le moyen de spéculer, il t'a mis sur les Cuivres égyptiens et, dès lors, mes quatre millions ne t'intéressaient plus!...

LE GOVAIN. — Mon petit, tu commences à me porter sur les nerfs! Je ne te dois rien, il me semble?

GRACE. — Plus rien!

LE GOVAIN. — Je ne comprends pas!

GRACE. — C'est pratique!

LE GOVAIN. — Mais j'en ai assez! par-dessus la tête! Vous souperez sans moi!... Salut!

GRACE, barrant la sortie. — Jérôme, ne t'en va pas!... ne t'en va pas ainsi!... Pardonne-moi, Jérôme... Je souffre!..

LE GOVAIN. — Tu souffres, tu souffres... je le regrette... mais ne prends pas maintenant le genre de me relancer dans les salons!

GRACE. — Jérôme...

LE GOVAIN. — Sinon, je me défendrai, je te le jure!... Et renonce, une fois pour toutes, à tes allusions insultantes!... Lorsque tu me pousseras à bout et que je te servirai crûment les raisons qui m'ont interdit d'épouser Grace Ritherford, tu seras bien avancée!

GRACE. — Quelles raisons? J'ai eu des amants!... Tu ne le savais pas?

LE GOVAIN. — Je ne savais pas tout!... Parole d'honneur, ma chère, tu es totalement inconsciente! Quand je pense que, dans une de tes récentes lettres, tu oses me parler encore de ce mariage!

GRACE. — Je suis une malheureuse... je t'aime toujours, je t'aime autant... je serais ton esclave.

LE GOVAIN. — Tu divagues!... Mais, ma pauvre enfant, songe une minute à l'existence que tu mènes depuis notre séparation!

GRACE. — Depuis que tu es parti, je n'ai plus d'âme.

LE GOVAIN. — Tu n'as plus d'âme, mais tu as un corps! Et sapristi...

Scène VII

LES MÊMES, JACQUES BRACHART

Jacques Brachart vient du vestibule et il est en costume de voyage.

JACQUES, un homme plus qu'empressé. — Oh! bonsoir, chère madame!... Ravi de vous voir!... Vous êtes plus belle que jamais... (Baisemain.) Rebonsoir, mon vieux Jessie!... Comment ça va?

LE GOVAIN, lui accordant une main molle. — Pas mal, merci... depuis tout à l'heure.

JACQUES. — Vous m'excusez?... Je suis attendu par là... Pardon!... pardon!...

Il a valsé autour du couple. Il est sorti.

Scène VIII

GRACE, LE GOVAIN

LE GOVAIN. — Il est rigolo, décidément!

GRACE. — Très curieux!

LE GOVAIN. — Trop vulgaire, par exemple!

GRACE. — Pas si vulgaire!

LE GOVAIN. — Qu'est-ce qu'il vous faut?

GRACE. — Je ne déteste pas son allure! Il a l'air d'un homme de lutte...

LE GOVAIN. — Il a l'air de ce qu'il a été... d'un homme de peine, oui!... d'un débardeur...

GRACE. — Jessie, je vous trouve inique envers cet excellent Brachart!... D'abord, personne ne connaît au juste ses débuts...

LE GOVAIN. — Erreur!

GRACE. — On connaît son origine, sa famille... On sait que ses parents étaient des commerçants de Marseille... des gens de rien....

LE GOVAIN. — De la boue!...

GRACE. — Mais, quant à la prime jeunesse de votre ami Jacques, tout le monde l'ignore.

LE GOVAIN. — Eh bien, moi, je vous affirme de source certaine...

GRACE. — Enfin, qu'il ait ou non déchargé des bateaux, on ne peut pas souhaiter plus aimable garçon!...

LE GOVAIN. — Il ne manquerait plus que ça!...

Un temps.

GRACE, tranquillement. — Tu couches avec sa femme, n'est-ce pas?

LE GOVAIN, sursautant. — Hein?

GRACE. — Je dis: Tu couches avec sa femme, avec la femme de Brachart?

LE GOVAIN. — Ah çà! tu perds la raison, toi!...

GRACE. — Tu vois bien que non.

LE GOVAIN. — Soignez-vous, ma petite Grace! Le sanatorium, l'isolement, vite!

GRACE. — Mon vieux Jérome, tu es l'amant d'Anne-Marie.

LE GOVAIN. — Enchanté de l'apprendre! Excellente nouvelle!

GRACE. — Jessie, à ce petit jeu-là, tu ne me rouleras pas! les choses de l'amour, c'est ma partie, vois-tu!

LE GOVAIN. — En ce cas...

GRACE. — Inutile de t'effarer!

LE GOVAIN. — Je m'effare?

GRACE. — Je suis sans doute la seule à me douter.... Je t'aime encore un peu... Alors j'observe... Quand je suis entrée, tu envoyais un petit signe tendre à ton Annette... Et, bien d'autres fois, j'ai remarqué...

LE GOVAIN. — Ainsi, tu t'imagines sérieusement...

GRACE. — Je ne peux pas me tromper.

LE GOVAIN. — Annette que j'ai connue haute comme ça!

GRACE. — Parfaitement! Et ses parents te traitent un peu comme un fils... Et le mari te rend des services... des services que tu reçois avec impatience, avec un certain dégoût... L'entreprise était cynique, vicieuse, dangereuse en plus... Il n'en a pas fallu davantage pour te tenter!

LE GOVAIN. — Fortement déduit!

GRACE. — Je connais ton cœur, ma belle!... ça m'a instruite d'en souffrir!

LE GOVAIN. — Le cœur d'Anne-Marie, tu le devines par-dessus le marché!

GRACE. — Anne-Marie... Elle doit faire une petite maîtresse assez passionnée... Je le crains... Elle a de qui tenir... Françoise d'Andeline était une des femmes les plus amoureuses, les plus ardentes... Et le pauvre Nono...

LE GOVAIN. — Infortunée Grace... Tout ce qui passe dans cette tête-là!

GRACE. — C'est Annette que tu comptes produire au Café de Paris?

LE GOVAIN, qui essaye encore de donner le change. — Juste!

GRACE. — Non... tout de même tu n'irais pas jusque-là!... Profiter du sommeil de Brachart... (Riant.) Méfie-toi! Il est fou de sa femme, il doit rôder dans l'hôtel... (Elle réfléchit.) Non!... Non! Impossible!... Jamais, au grand jamais, Anne-Marie ne consentirait, ne souffrirait...

LE GOVAIN. — Ainsi, qu'un de ces soirs je décide cette enfant à se distraire un brin, à s'amuser avec nous, tu colporterais aussitôt que je suis son amant! Tu en as de joyeuses!

GRACE, stupéfaite. — Alors, c'est elle qui vient au souper?

LE GOVAIN. — Tu es bête!

GRACE. — Je l'ai été, mais ça passe, ça s'en va... Sincèrement!... Quel bonheur!... mon Jessie, si la petite te plaît...

LE GOVAIN. — Chut!

Scène IX

LES MÊMES, MAX

MAX. — Allô, Grace!... (Un geste vers le salon.) Tu es signalée, tu sais.

GRACE. — Ah! oui?... Les Ruches m'ont déposée à la porte... Depuis dimanche je n'ai pas vu ta mère... J'avais envie de l'embrasser...

MAX. — Elle s'en aperçoit à peine.

GRACE. — On y va! on y va! (Avant de sortir, elle se retourne et dit.) Ne m'abîmez pas trop!

MAX. — Pour qui nous prends-tu?

Scène X

LE GOVAIN, MAX

Dès que Grace ne peut plus entendre.

MAX. — Nos amours!

LE GOVAIN. — Elle me rase!

MAX. — Tu es ingrat! Moi je la retrouve toujours avec plaisir.

LE GOVAIN, très surpris. — Qu'est-ce que tu racontes?

MAX. — La vérité. Cette aventure m'a laissé un bon souvenir.

LE GOVAIN. — Tu te payes ma tête?

MAX. — Pas du tout.

LE GOVAIN. — Comment! tu as marché?

MAX. — Tu ne le savais pas?

LE GOVAIN, au comble de l'étonnement. — Tu as marché avec Grace?

MAX. — Bien sûr! tu me croyais donc vierge?

LE GOVAIN. — Max, sans boniments, est-ce que...

MAX. — Non, je n'ai pas marché! Mais cela tient à ceci, que je suis un garçon exceptionnel!

LE GOVAIN. — De fait, en ces derniers temps surtout, la jeune personne...

MAX. — La jeune personne cabriole avec excès!

LE GOVAIN. — Entre nous, je m'étonne que ta mère continue à la recevoir.

MAX. — C'est notre cousine.

LE GOVAIN. — Votre tante Armoran ne s'est pas gênée pour la planter là!

MAX. — Tu comprends, mon petit, les Armoran font salle comble tous les soirs... Alors ils refusent du monde. Tandis que nous, depuis que nous avons engagé dans la troupe Brachart pacha, les affaires ne marchent pas très bien... Y a des places vides. Patience, mon bon Jessie! Dès que le public reprendra le chemin de la maison, nous saquerons cette brave Grace. Je m'y engage! Tu ne seras plus martyrisé, pauvre gosse!

Il embrasse Le Govain sur le front.

LE GOVAIN, sursautant. — Idiot!

MAX. — On te voit à l'Abbaye ce soir?

LE GOVAIN. — Non.

MAX. — Chez Maxim?

LE GOVAIN. — Non.

MAX. — Tu ne vas pas à la rue Royale?

LE GOVAIN. — Non.

MAX. — Il paraît que Potsokoff taille à banque ouverte depuis cinq heures de l'après-midi... Tu te pieutes?

LE GOVAIN. — Non.

MAX, irréfutable. — Alors tu soupes avec des poules?

LE GOVAIN. — Possible.

MAX. — Un conseil, beau Jessie. Ta mine est de papier mâché!...

LE GOVAIN, inquiet. — Vraiment?

MAX. — Vraiment. Tu te fripes, mon garçon. A cette vitesse-là, d'abord, tu te gâteras la main, tu tireras comme une mazette et surtout...

Scène XI

LES MÊMES, FRANÇOISE, puis JACQUES et GLORIEUX, puis HONORE

FRANÇOISE. — Bah! Jessie!... Toujours là?

LE GOVAIN. — Je me suis attardé... Max proférait de telles bêtises...

FRANÇOISE. — Ce n'est pas un reproche!

Entrent bras dessus bras dessous Jacques et Glorieux.

JACQUES. — Maintenant, mon bon Glorieux, reste le moyen classique... Vendez le ferme et achetez des primes!

LE GOVAIN. — Oui! des primes dont dix!

GLORIEUX. — Merci!... avec soixante francs d'écart!

FRANÇOISE. — Mais vous limitez les risques.

GLORIEUX. — Ma foi, j'aime autant rester sur ma position!

JACQUES. — Je vous approuve!... Pourquoi voulez-vous que la liquidation nous fasse baisser?

FRANÇOISE. — On a fait huit cent quarante, dernier cours?

LE GOVAIN. — Huit cent quarante-quatre... Nous piétinons depuis une semaine. Hé! Brachart, nous n'allons pas nous en tenir-là, j'espère?

JACQUES. — Sauf accroc, d'ici deux mois, le Cuivre égyptien devrait coter mille francs.

LE GOVAIN. — Et quinze cent balles, avant la fin de l'année, nom d'un chien!

GLORIEUX. — Dieu vous entende!

JACQUES. — C'est une autre question...

LE GOVAIN. — Enfin, pour l'instant, je tape à tour de bras. J'achète tant que je peux, je m'en fourre jusque-là!

JACQUES. — Mauvaise tactique!

LE GOVAIN. — Pourquoi?... Il est extraordinaire, ce bonhomme!... A la minute, vous déclariez que, dans les deux mois...

JACQUES. — Entendu! mon cher vieux! Je prévois la hausse!... Mais bien jouer à la Bourse, c'est acheter une valeur bon marché, c'est vendre une valeur surcotée, c'est laisser tranquilles les actions dont le cours semble normal... Notre cours normal, nous l'atteindrons bientôt... Depuis deux ans nous grimpons sans arrêt... Vous avez, Jessie, empoché toute la hausse... Ne vous montrez pas trop gourmand!... Nous pourrions à présent essuyer quelques fluctuations, subir un petit recul...

FRANÇOISE. — Jessie, il faut écouter Jacques!

MAX. — Hou! le vilain Jessie!

GLORIEUX. — Bigre! bigre! mon petit Brachart, vous m'inquiétez un peu! c'est que je suis moi-même très chargé!... Moi, un pauvre artiste, un pauvre peintre!...

JACQUES. — Mon cher, ne vous alarmez pas, surtout!... Je vous le répète, nous devons monter encore; nous monterons infailliblement! Mais je tente de modérer un peu notre bouillant Jérôme.

FRANÇOISE. — Et votre train, mon ami?

JACQUES. — J'ai tout le temps! Il me reste une grande demi-heure.

GLORIEUX. — Vous vous absentez jusqu'à...?

JACQUES. — Après-demain, à six heures, je serai de retour.

GLORIEUX. — Voyage d'affaires?

JACQUES. — D'affaires aussi. Mais je me rends surtout en Angleterre pour assister à la vente de lord Harlington...

GLORIEUX. — Tiens!... vous verrez de beaux Reynolds!

JACQUES. — Précisément, cher ami, je guigne un des Reynolds... un portrait de jeune fille...

GLORIEUX. — Je le connais. Il est délicieux.

JACQUES. — Une merveille!

LE GOVAIN. — Vraiment! Eh bien, n'oubliez pas mes allumettes!

JACQUES, riant. — Soyez sans crainte!

LE GOVAIN. — Je me trotte! Et pour de vrai cette fois! (A Jacques.) Bon voyage, Reynolds.

JACQUES. — Merci, vieil ami, à bientôt!

GLORIEUX. — Jessie, il paraît que nous sommes attendus par la même famille.

LE GOVAIN. — Il paraît.

GLORIEUX. — Je vous emmène.

LE GOVAIN. — Très bien!

GLORIEUX, qui baise la main de Françoise. — Bonsoir, madame, amie.

FRANÇOISE. — A samedi, Glorieux!

MAX. — Dites donc, les deux complices, vous me prenez en lapin?

LE GOVAIN, qui serre des mains. — Non.

MAX. — Charmant!

GLORIEUX, également aux adieux. — Nous n'allons pas du même côté que toi, jeune apache!

Scène XII

LES MÊMES, moins LE GOVAIN et GLORIEUX, un peu plus tard HONORE

JACQUES, à Max. — Vers quel mauvais lieu vous dirigez-vous, beau jeune homme?

MAX, candide. — Oh!... chez Maxim!

JACQUES. — Chez Maxim? Il est à peine onze heures et demie!

MAX. — Il faut que je prenne mon courrier.

JACQUES. — Ah! vous recevez vos lettres chez... Mes compliments!... Vous êtes un garçon d'ordre!

MAX. — On fait son possible!... Bonsoir, maman!

FRANÇOISE, qui embrasse Max. — Couche-toi de bonne heure, mon chéri!

MAX. — Je vous le jure, maman!... aux tout premiers rayons du jour!... Dieu vous garde, beau-frère! Et mes amitiés là-bas, hein?

JACQUES. — Je n'y manquerai pas!...

Honoré est entré.

MAX. — Papa, une seconde plus tôt, et vous assistiez à une noble lutte!... Votre fils s'est battu comme un lion pour économiser trente sous de fiacre... Oserez-vous maintenir son conseil judiciaire?

HONORÉ. — Je t'engage à parler.

MAX. — Soit! laissez-le-moi, mon conseil!... D'abord j'y tiens!... Belle institution!... Et des fois, c'est rudement commode!... Mais ne me reprochez plus les soixante mille francs que j'ai mangés il y a cinq ans avec Mlle Loulou Blanchard!

HONORÉ. — Soixante mille!... Cent mille, oui!

MAX, arrivé au seuil et se retournant. — Et après?... C'est pas exorbitant!... Regardez ma touche!... Vous auriez voulu le contraire, peut-être?... Que cette dame m'entretienne?... Fallait me faire une tête d'amant de cœur!

Scène XIII

JACQUES, FRANÇOISE, HONORE, puis ANNE-MARIE

HONORÉ. — Ne souriez pas, Françoise!... Max est effrayant!

FRANÇOISE. — Il n'y met aucune méchanceté! N'est-ce pas, Jacques?

JACQUES. — Aucune. Sa jeunesse, sa gaieté l'emportent.... J'avoue qu'il m'amuse follement.

FRANÇOISE. — Je crains pour vous une traversée dure!... J'ai lu que la mer était houleuse... Heureusement, vous vous en moquez!...

JACQUES. — Je préfère!

HONORÉ. — Vous vous calfeutrez, bien entendu, dans une cabine?...

JACQUES. — Jamais!... Je me promène sur le pont.

HONORÉ. — Méfiez-vous!

FRANÇOISE. — Ce mois de février est glacial!

JACQUES. — Je me couvrirai en conséquence.

HONORÉ. — Mon cher, voulez-vous me permettre de vous indiquer un moyen de défense contre le froid?

JACQUES. — Je vous en prie!

HONORÉ. — Il a le désavantage, mon moyen, de ne pas coûter les yeux de la tête, et le désavantage plus grand encore d'être un vieil usage français!... Toutefois, il m'a réussi en tant d'occasions que je vous le signale... C'est assez simple, d'ailleurs... sur votre poitrine... là...

JACQUES. — Oui.

Jacques Brachart (M. Guitry).

HONORÉ. — Et sous votre chemise... Enfin, entre votre chemise et votre tricot...

JACQUES. — Oui...

HONORÉ. — Vous placez un journal plié en quatre...

JACQUES, qui attend la suite. — Oui?

HONORÉ. — Voilà.

JACQUES. — Ah!... Un journal?... Vraiment, ce moyen...

HONORÉ. — Souverain!... Essayez-le.

FRANÇOISE. — Honoré, laissez donc Jacques en paix!... Il a sa pelisse, des châles...

HONORÉ. — Très chère, il me semble que je peux recommander à mon gendre...

FRANÇOISE. — Pourquoi ne lui imposez-vous pas le journal de votre choix? Vous devenez tyrannique, mon ami...

Parait Anne-Marie.

ANNE-MARIE. — Là! Je rentre à la maison, moi!...

FRANÇOISE. — Eh bien, mes enfants, nous vous laissons à vos adieux. Jacques, ne manquez pas de nous télégraphier dès votre arrivée!... Sinon, je serais inquiète!

JACQUES. — Je le ferai, certainement, madame.

Baisemain.

HONORÉ. — Mon brave ami, heureux trajet et prompt retour!

JACQUES. — Je vous remercie! Au revoir... A jeudi! (Evoluant parmi des meubles pour laisser le passage à ses

beaux-parents.) Pardon!... pardon!... Je vous demande pardon!

Scène XIV

ANNE-MARIE, JACQUES

Un temps. Presque une gêne.

ANNE-MARIE. — Je ne veux pas vous mettre en retard... J'espère que votre voyage...

JACQUES. — Si je vous reconduisais à la maison, Anne-Marie?

ANNE-MARIE. — A quoi bon... Vous manqueriez votre train!

JACQUES. — Certainement pas! Il n'est qu'onze heures et demie... les rues sont désertes, nous filerions!...

ANNE-MARIE. — Non!... Ne vous donnez pas cette peine! J'ai commandé l'électrique... Je prendrai un peu l'air... j'ai si mal à la tête...

JACQUES, compatissant. — Si mal?... Pauvre!... Asseyez-vous, tout de même, quelques minutes.

ANNE-MARIE. — Je ne demande pas mieux!... quelques minutes...

Elle s'assied. Un silence.

JACQUES. — Quel dommage, Annette, qu'une promenade dans Hyde Park ne vous ait pas tentée! Je ne me console pas de partir seul.

ANNE-MARIE. — Je redoute le bateau... Puis les voyages me fatiguent tellement!...

JACQUES. — Sans doute est-il plus sage que vous demeuriez... Je crois que la vente de lord Harlington vous eût amusée pourtant... Vous adorez l'école anglaise... Pour ma part je me fais une véritable fête de vous rapporter le Reynolds...

ANNE-MARIE. — J'ai vu dans le *New-York Herald* que vous vous rendiez à Londres pour y rencontrer le roi des chemins de fer.

JACQUES. — En effet, Stanton Forbes est à la veille de retourner en Amérique. Il faut que nous conférions avant son départ.

ANNE-MARIE. — Ce milliardaire n est-il pas l'homme avec qui vous deviez lancer ce... cette affaire... enfin bâtir en Egypte une... une sorte de...

JACQUES. — Une véritable ville aux confins du Sahara... Parfaitement... une ville de santé, de repos, de plaisir aussi... Une Nice égyptienne... Cette ville comporterait un sanatorium immense, d'immenses hôtels, un théâtre, un casino, des aqueducs... Et nous créerions aussi, pour ravitailler notre colonie, une voie ferrée... C'est là un projet colossal et très séduisant. J'espère que demain, Stanton Forbes et moi, nous pourrons former le groupe qui... Mais, je vous ennuie, Annette...

ANNE-MARIE. — Quelle erreur!

JACQUES. — Vous professez un tel mépris pour ce qui touche aux entreprises, aux affaires..

ANNE-MARIE. — Aucun mépris!... Vous venez de m'intéresser très fort... seulement, dans une minute, vous parleriez émissions, papier, et dès qu'il s'agit d'argent, je... je ne comprends plus... Non... L'argent me semble un peu ridicule, à moi... une sorte de divinité grotesque...

JACQUES. — Vous le calomniez, Annette. L'argent est parfois magnifique. Et je m'étonne... Vous portez en vous l'amour des grandes actions, des grandes choses, eh bien, l'argent...

ANNE-MARIE. — Mais pas des grandes choses en vue... en vue de gagner! de... J'aime les grandes choses que l'on fait... même pas pour la gloire... même pas pour le plaisir... Pour rien... vraiment... pour rien!...

JACQUES. — Anne-Marie, voulez-vous qu'à tout jamais, je renonce aux affaires? Que je ne m'occupe plus ni de la Bourse, ni des Cuivres, ni de mes entreprises?

ANNE-MARIE. — Mon Dieu! Cette idée!

JACQUES. — J'y suis prêt!

ANNE-MARIE. — Quelle folie!

JACQUES. — Je jure, Annette, que, pour vous plaire, j'y suis prêt!

ANNE-MARIE. — Mais je ne l'entends pas ainsi!... Faites des affaires!... C'est votre métier! Ce fut toujours votre métier!... Du reste, vous plaisantez, je suppose... Et le temps passe, et ma migraine ne passe pas!... Il faut absolument que...

Elle veut se lever, Jacques la retient.

JACQUES. — Annette... ma chère Annette, je sens, à l'heure de vous quitter, une émotion... j'ai du chagrin, Annette... un tel chagrin!...

ANNE-MARIE. — Quoi? pour cette séparation de deux jours?

JACQUES. — C'est que je ne m'en vais pas le cœur en paix... Vous le devinez bien! Loin de vous, ma chérie, je serai déchiré... plus déchiré encore...

ANNE-MARIE. — Jacques, il me semblait que nous ne devions plus...

JACQUES. — Tant pis!... Je vous aime, mon Annette... je vous aime... les mots ne disent pas... je vous aime... comme cela, Annette, comme cela!...

Il s'est agenouillé devant elle.

ANNE-MARIE. — Jacques, je vous en supplie!... C'est absurde! Et d'un romanesque!...

Scène XV

LES MÊMES, GRACE

Grace qui avait pris congé, qui venait rapidement du salon, s'arrête, surprise.

GRACE. — Tableau!... le plus édifiant des tableaux!

ANNE-MARIE. — Là!... vous voilà puni!... Ne bougez pas, surtout!... Bonne traversée! Bon séjour!... A jeudi!... Au revoir! Au revoir, Grace!... Non, non! restez là!...

Et elle s'enfuit.

Scène XVI

GRACE, JACQUES

GRACE. — Le sous-préfet, la sous-préfète du « Monde où l'on s'ennuie! » (Jacques s'est relevé.) Tiens! vous ne riez pas, vous!

JACQUES, qui tente de plaisanter. — Il n'y a pas de quoi rire!

GRACE, sérieuse. — Mon pauvre ami!

JACQUES. — Vous me plaignez?

GRACE. — Un peu. Je ne suis pas heureuse non plus!... Et nous sommes des copains, Jacques... de vieux copains, n'est-ce pas?

JACQUES, qui la regarde de coin. — Certes!

GRACE. — Tout cela m'agace pour vous... m'attriste...

JACQUES. — Tout cela?

GRACE. — Décidément la vie n'est pas une aventure très propre... Enfin!... Bonsoir, Jacques!

JACQUES, qui caresse la main de Grace. — Grace...

GRACE. — Mon cher?

JACQUES. — Soyez chic... Est-ce qu'elle me trompe?

GRACE, candide. — Anne-Marie?

JACQUES. — Bien sûr! Anne-Marie!... Elle me trompe, hein?

GRACE. — Mais non!... A quel propos, me...

JACQUES. — Sans propos! Ces machines-là traversent leur homme, comme un courant... Longtemps on contient de vagues choses empoisonnées, on souffre obscurément... on ne s'explique pas avec soi-même... Et soudain, la vérité vous suffoque... Il a suffi d'une impression, d'un regard!... Tenez, votre regard, à la seconde! Votre voix!... (Protestation de Grace.) Anne-Marie me trompe! Je parie qu'elle me trompe! J'en réponds!... Grace, soyez gentille!... Ne me tourmentez pas!...

GRACE. — Mais vous me faites mal!... Je ne sais rien!...

JACQUES. — Si! si! vous savez!... vous savez à merveille.

GRACE. — Je ne sais rien! lâchez-moi... Je vous affirme que je ne sais rien!... Vous me faites très mal!... (Un temps. Jacques s'est éloigné d'elle.) Mon ami, votre état me navre!... Vous êtes pris terriblement!...

JACQUES. — Oui. Rien d'autre n'existe! Je veux l'amour de cette petite-là. Et je ne le veux pas qu'un peu... Je le veux comme j'ai voulu tout le reste... comme j'ai voulu ne pas croupir dans la pauvreté... comme j'ai voulu mon argent, ma place au soleil!... le monde... Je le veux plus... incroyablement plus!....

GRACE. — Jacques, Jacques, prenez garde!... Il ne s'agit plus de combiner des plans, de tomber des gens de finance, d'emporter une fortune... Vous vous heurtez au petit cœur d'une femme... C'est joliment dur un cœur qui ne vous aime pas! les plus victorieux se brisent.

JACQUES. — J'attendrai!... Je sais attendre...

GRACE. — Vous attendrez quoi?

JACQUES. — Mon heure! Oh! ça signifie quelque chose... Elle est toujours venue, mon heure!... Il faudra bien qu'elle vienne cette fois comme les autres!... Et alors!...

GRACE. — Je vous souhaite de guérir!... Adieu, mon cher Jacques.

JACQUES, très calme, subitement, et avec un petit ricanement. — Ho! ho! ho!... Non.

Il la retient doucement.

GRACE. — Comment?

JACQUES. — Non, ne me traitez pas en gaga!... Pas encore!...

GRACE. — Mais...

JACQUES. — Je me suis livré... vidé.. Vous avez recueilli mes secrets, mes cris, presque mes larmes... Et maintenant, vous me planteriez là? Impossible! « Chaque son tour! » A vous, Grace!

GRACE. — Enfin, mon ami, que...

JACQUES. — Votre ami vous a posé une question! Et il ne l'oublie pas!... Répondez!

GRACE. — Jacques, laissez-moi tranquille!... Je vous répète...

JACQUES. — Grace, mon enfant, ne jouez pas des petits jeux avec Brachart!... Vous me connaissez un peu, vous! Il ne fait pas bon être mon ennemi.

GRACE. — Des menaces?

JACQUES. — Pourquoi pas? Et puis des actes!... Et puis tout!

GRACE. — Délicieux! Vous êtes délicieux!

JACQUES. — A quoi sert cette comédie!... Tu brûles de me confier ton histoire!... Tu en brûles! Raconte! Vas-y!

GRACE. — Ainsi, vous me prenez pour une femme méchante?... pour une dénonciatrice?

JACQUES. — Non! Un intérêt te guide, que j'ignore. Vas-y!... vas-y donc!

GRACE. — Ecoutez, Jacques...

JACQUES. — A la bonne heure!

GRACE. — Je ne suis guidée par aucun intérêt.

JACQUES. — Soit.

GRACE. — Seulement je garde pour vous un sentiment très sincère...

JACQUES. — Et partagé...

GRACE. — Je me souviens de notre hiver, là-bas... il y a cinq ans... Je me souviens des nuits du Khedivial Palace... Et, depuis, tu t'es montré un ami... un homme discret, honnête...

JACQUES. — C'est le moins!

GRACE. — Je t'en demeure reconnaissante... Aujourd'hui, tu es dans la peine... Alors, voici!... Je viens d'apprendre que tu partais pour Londres...

Grace (Mme H. Roggers). Jacques (M. Guitry).

JACQUES. — Exact! (Regardant sa montre.) Dans huit minutes il faut que...

GRACE. — Ce voyage est important?...

JACQUES. — Très.

GRACE. — En ce cas!...

JACQUES. — Marchez toujours!

GRACE. — J'allais vous donner le conseil de ne pas prendre le train, de faire semblant de le prendre et de rester à Paris.

JACQUES. — Parce que?

GRACE. — Je ne suis sûre de rien... vous m'entendez, de rien!... Mais, si vous rentrez chez vous vers une heure du matin, si vous frappez à la porte de votre femme...

JACQUES, farouche. — Eh bien?...

GRACE. — Ne m'en demandez pas davantage!

JACQUES, se dominant. — Bon!

Un silence.

GRACE. — Alors? (Un temps.) Abandonnez-vous l'Angleterre?

JACQUES, après une pause. — Hum...

GRACE. — Vous partez?

JACQUES, après une pause. — Hum!

Un silence.

GRACE. — Enfin, que décidez-vous? (Geste évasif de Jacques.) Ah! vous voici muet... Vous êtes rentré dans votre coquille... Bien! bien... Je n'insiste pas... Je ne suis pas curieuse... A un de ces jours, Jacques! (Elle a gagné la porte du vestibule. Se retournant.) Oui, mon bonhomme, lève tes lourdes épaules, baisse tes lourdes paupières, cache-toi!... Mais ne néglige pas le conseil d'une femme... Reste!

Elle sort.

RIDEAU

Décor du deuxième acte.

ACTE II

Un petit salon dans l'hôtel de Jacques Brachart. Il fait nuit. Seules les trois lampes d'une applique éclairent à demi la scène. Les rideaux d'une des fenêtres sont soigneusement fermés. L'autre fenêtre est à moitié ouverte. L'on aperçoit ainsi à la lueur des réverbères l'immeuble qui fait face à l'hôtel. On devine le ciel et l'avenue.

Scène première

CLOTILDE, puis FRANÇOISE et HONORE

Au lever du rideau, Clotilde est seule en scène. Elle est vêtue d'une façon sommaire. Au saut du lit, elle s'est glissée dans une jupe et a jeté un châle sur ses épaules. Elle est penchée à la fenêtre, elle inspecte l'avenue. Le bruit d'une voiture qui roule. Clotilde quitte le balcon et va ouvrir la porte. Lumière dans l'escalier. Au bout d'un moment, Françoise et Honoré font une entrée pittoresque. Toilettes nocturnes... Chemises de nuit et pyjama sous de hâtifs manteaux. Honoré porte la moustache basse. Françoise a moins de cheveux que dans le jour.

HONORÉ. — C'est nous, Clotilde!

FRANÇOISE. — Eh bien, Clotilde?

CLOTILDE. — Madame la marquise... madame la marquise!...

Elle s'essuie vaguement les yeux.

FRANÇOISE. — Mon enfant, ne perdons pas de temps!... Parlez!...

HONORÉ. — Oui, racontez! Racontez-nous tout!

CLOTILDE. — Oh! madame la marquise saura depuis le commencement... Voici! Madame est rentrée à minuit.

HONORÉ. — Vous dites, minuit?

CLOTILDE. — Oui, monsieur le marquis!

HONORÉ. — Exactement?

CLOTILDE. — A quelques minutes près...

HONORÉ, à sa femme. — C'est bien simple, elle venait tout droit de chez nous!

FRANÇOISE. — Mon ami, je vous en prie... N'interrompez pas!...

HONORÉ. — Bien, bien!

FRANÇOISE. — Alors, ma petite?

CLOTILDE. — J'attendais madame pour la déshabiller, mais elle a pris un livre et elle m'a dit: « Tout à l'heure, je vous appellerai ». En effet, un peu plus tard, madame me sonne et me commande: « Clotilde, un autre manteau... le manteau de zibeline. Je ressors. — Mais madame n'a pas gardé la voiture! Le mécanicien est parti! — Ne vous inquiétez pas de cela! » J'étais tellement surprise, que je n'ai pas pu m'empêcher de demander: « Madame va se promener toute seule à cette heure-ci? » Et madame a répondu un peu sévèrement: « Apportez-moi ce manteau et vous pourrez vous coucher ensuite! » J'ai obéi pour le manteau. Seulement, madame la marquise me comprendra, j'ai ouvert une fenêtre et j'ai suivi madame des yeux. J'étais inquiète... Alors... N'est-ce pas, je ne cache rien à madame la marquise...

FRANÇOISE. — Rien!

HONORÉ. — Absolument rien!

CLOTILDE. — J'aperçois une automobile qui stationnait devant la maison voisine: devant le 88. Quelqu'un a, de l'intérieur, ouvert la portière. Madame est montée et en route!

HONORÉ. — Une automobile!... De quelle couleur cette automobile?

CLOTILDE. — Monsieur le marquis, je n'ai pas distingué.

FRANÇOISE. — Que vous importe la couleur?

HONORÉ. — Très chère, dans les affaires de ce genre, il ne faut négliger aucun détail.

FRANÇOISE, hausse les épaules et à Clotilde. — Après?

CLOTILDE. — Ce départ dans la nuit me semblait drôle. Je demeure un instant à la fenêtre... Je réfléchissais... Tout à coup, du côté opposé, arrive à pied un homme... Enfin, un monsieur... Je le regarde qui approche et je pense: « S'il n'avait pas pris le train ce soir même, on jurerait monsieur Brachart! » Au premier réverbère, plus d'erreur, c'était monsieur! Madame la marquise se représente ma frayeur... Une idée me passe!... J'ai peut-être eu tort... Je ferme à clef les portes de madame, je prends les clefs et vite, vite, je monte... J'étais à peine couchée qu'un bruit terrible me fait sauter du lit... Je cours, je me penche sur la rampe... Monsieur avait enfoncé la porte du cabinet de toilette!... Je ne sais pas si madame la marquise s'en souvient de cette porte, mais il a fallu un de ces coups d'épaule!... Philippe n'en revenait pas!... J'ai entrevu monsieur qui redescendait... Il avait trouvé la chambre vide, naturellement... Il faisait une figure... Une figure que je ne lui connaissais pas!... La porte cochère a claqué de nouveau... monsieur avait quitté l'hôtel à son tour... Les deux maîtres étaient partis, il ne restait que les domestiques!... Dans ces conditions, j'ai cru faire pour le bien en envoyant aussitôt le valet de pied porter la lettre à madame la marquise.

Un temps.

HONORÉ. — Cette aventure est fantastique!... En vérité, elle me déconcerte. De toute évidence, il se trouvait un homme dans l'automobile, mais la question...

FRANÇOISE. — Honoré!

HONORÉ. — Très chère!

FRANÇOISE, des yeux terribles. — De grâce!... C'est tout, Clotilde?

CLOTILDE. — C'est tout, madame la marquise.

FRANÇOISE. — Fort bien! Parfait! Je vous remercie, Clotilde!

CLOTILDE. — Madame la marquise est trop bonne. Madame la marquise sait qu'elle peut compter sur mon dévouement et sur ma discrétion.

FRANÇOISE. — Voilà, ma fille... Je n'ai plus besoin de vous.

CLOTILDE. — Madame la marquise reste ici?

FRANÇOISE. — Nous allons rester un peu, oui.

CLOTILDE. — Madame la marquise veut-elle que j'allume?

FRANÇOISE. — Allumez.

Pleine lumière

CLOTILDE. — Madame la marquise prendrait peut-être quelque chose... Du thé.

FRANÇOISE. — Rien du tout.

CLOTILDE. — Comme je plains madame la marquise... et monsieur le marquis aussi!

FRANÇOISE. — Bien! bien! Vous pouvez vous retirer, ma fille...

CLOTILDE. — Bonsoir, madame la marquise! Bonsoir, monsieur le marquis!

FRANÇOISE. — Bonsoir!

Scène II

FRANÇOISE, HONORE

Un silence.

FRANÇOISE. — A présent, vous vous taisez!

HONORÉ. — Mais, très chère...

FRANÇOISE. — Plus de femme de chambre... Plus une occasion de manquer de tact.... Alors, vous vous taisez!

HONORÉ. — Très chère, je suis consterné, abattu, je...

FRANÇOISE. — Oui, oui. (Un silence.) Enfin que concluez-vous de ce récit?

HONORÉ. — De ce récit?

FRANÇOISE. — Oui!

HONORÉ. — Ce que j'en conclus?

FRANÇOISE. — Oui!

HONORÉ. — Et vous, Françoise?

FRANÇOISE. — Notre fille a une intrigue.

HONORÉ. — C'est mon opinion.

FRANÇOISE. — Exquis! Exquis! Il est écrit que nous ne connaîtrons pas le repos! Pour échapper à la gêne, aux dettes, à nos affreux tracas, quelles rebuffades n'avons-nous pas subies!... Enfin, l'horizon semblait s'éclaircir... Et patatras!... Exquis!

HONORÉ. — J'avoue que je ne prévoyais pas ce danger-là!

FRANÇOISE. — Je l'avais prévu, moi!

HONORÉ. — Je tenais Annette pour une petite personne, calme... froide...

FRANÇOISE. — Et après?... Mon Dieu que les hommes sont bêtes! Ainsi vous vous figurez qu'une femme prend un amant par... enfin que les sens jouent un rôle dans la première aventure? Vous vous figurez cela?

HONORÉ. — Non!... non!... je ne sais pas, moi!

Un silence.

FRANÇOISE. — Où diable est-il allé?

HONORÉ. — Notre gendre?

FRANÇOISE, rageuse. — Oui, notre gendre!...

HONORÉ. — A la recherche d'Anne-Marie, peut-être.

FRANÇOISE, haussant les épaules. — A la recherche!... (Un temps.) Evidemment, il est renseigné... sans doute faisait-il surveiller sa femme, depuis longtemps... Et il lui a tendu ce piège...

HONORÉ. — Ce piège!... Vous soupçonnez Jacques d'être resté exprès à Paris pour...

FRANÇOISE. — C'est sûr!

HONORÉ. — En effet, tout s'expliquerait!

FRANÇOISE. — Pourtant son voyage était nécessaire.

HONORÉ. — Certes!... Jacques a reçu des télégrammes importants de Londres... je me rappelle aussi des conversations.

FRANÇOISE. — Il y a là un mystère. (Un silence.) Honoré! Honoré! J'ai peur!

HONORÉ. — Vous avez peur?

FRANÇOISE. — A me trouver mal!... Si Brachart provoque un esclandre!... s'il déshonore notre fille...

HONORÉ. — Mais il n'y songe pas!

FRANÇOISE. — Qu'en savez-vous? S'il demandait le divorce?

HONORÉ. — Quelle horreur!... Ne prononcez même pas ce mot-là!...

FRANÇOISE. — Il en aurait le droit! Concevez-vous notre situation?

HONORÉ. — Elle ne serait pas brillante, mais...

FRANÇOISE. — Elle serait effroyable!... Notre fille lâchée par ce mari de troisième classe. Nous deviendrions la risée, le rebut de notre monde.

HONORÉ. — Très chère, ne vous exaltez pas!... Jacques est un garçon raisonnable, bien élevé...

FRANÇOISE. — Raisonnable! Bien élevé!... Et la porte?

HONORÉ. — La porte?

FRANÇOISE. — La porte du cabinet de toilette!

HONORÉ. — Tiens! Je l'avais oubliée.

FRANÇOISE. — Est-ce qu'un homme bien élevé démolit une porte... Le feriez-vous? L'auriez-vous fait?...

HONORÉ. — Jamais!

FRANÇOISE. — Vous voyez bien! C'est le geste d'un... d'un ruffian... L'homme du port de Marseille qui reparaît... L'homme qui a chargé des sacs, qui a...

HONORÉ. — Très chère, vous n'allez pas maintenant croire les...

FRANÇOISE. — Je crois... Je crois tout!... Et vous aussi...

HONORÉ. — Pourtant, il montre de bonnes manières...

FRANÇOISE. — De trop bonnes! Et puis ses manières ne prouvent rien!... Il possède un don d'imiter, de singer!...

HONORÉ. — En tout cas, Jacques est très épris de sa femme; il est plus épris encore de sa situation, de notre nom, du monde...

FRANÇOISE. — D'accord! d'accord! Seulement il y a la porte! S'il n'y avait pas la porte, je m'inquiéterais à peine... Mais ce gaillard qui toujours s'empresse, se confond, courbe l'échine et qui, brusquement défonce une porte... je vous le répète, il me fait peur.

La marquise d'Andeline (Mlle Juliette Darcourt

HONORÉ. — Maudite porte!...

Un silence.

FRANÇOISE, qui a jeté un coup d'œil dans l'avenue. — La malheureuse enfant ne revient pas!... Oh! je l'attendrai!... Je l'attendrai jusqu'à demain!... Qui, mais qui a pu enjôler cette petite?... Qui?... Dire que tout Paris chuchote probablement le nom du monsieur et que nous sommes les seuls à... C'est toujours ainsi...

HONORÉ. — Très chère, voulez-vous que je vous cite les noms de tous nos amis, les uns après les autres, et que nous examinions ensemble...

FRANÇOISE. — Merci! Quel passe-temps!... (Une idée de génie.) Le livre des téléphones!... Où est le livre des téléphones?... Là! là! prenez-le... Cherchez le numéro de l'Abbaye?

HONORÉ. — De l'Abbaye?

FRANÇOISE. — Oui! de l'Abbaye de Thélème... le restaurant.

HONORÉ, feuilletant l'annuaire. — Je ne comprends pas... Vous supposez que Brachart, pour s'étourdir, passerait la nuit à cette Abbaye?

FRANÇOISE. — Mais non! mais non!... Ce numéro?

HONORÉ. — Voilà... Heu... 139-37.

FRANÇOISE. — Eh bien, sonnez!... Demandez-le!...

HONORÉ, qui obéit. — Je ne comprends pas du tout!

FRANÇOISE. — Je veux voir notre fils... Ce n'est pas sorcier.

HONORÉ. — Max?

FRANÇOISE. — Nous n'en n'avons pas d'autre que je sache... Sonnez donc!

HONORÉ. — Je sonne, très chère... Je sonne tant que je peux.

FRANÇOISE. — Je parie que Max nous mettra au courant... Enfin sur la voie... Il doit savoir, lui!

HONORÉ. — Il nous aurait avertis!

FRANÇOISE. — Pas sûr!... C'est un petit bonhomme prudent... très prudent... Ah çà! ils ne répondront jamais! Passez-moi l'appareil! Tenez, on sonne.

HONORÉ. — Allô! Allô! Donnez-moi le... le... ha!... le combien déjà?... le 139-37... trente-sept... sept... sept... quatre... et trois... sept!... Oui... Vous serez bien aimable!

FRANÇOISE. — Il est deux heures et demie du matin, nous avons les plus grandes chances de joindre Max.

HONORÉ. — L'absolue certitude... Ce jeune homme a une existence trop réglée pour que le plus petit doute...

FRANÇOISE. — Ne l'accablons pas!... Notre Max ne mène pas une vie très sérieuse, mais à son âge!... Et il possède de grandes qualités... Il nous donnera tout au moins un excellent conseil... Voyons cette communication?

HONORÉ. — Je n'entends plus rien

FRANÇOISE. — Resonnez, alors!... Que vous êtes énervant, mon pauvre ami!

HONORÉ. — Allô! Allô!... Allô! Le 139-37?... L'Abbaye de Thélème?... C'est le chasseur?... Ah!... Allô!... Allô!... Thélème!... Hein? Mais pas du tout!... Mais je ne suis pas madame Manon... Mais non! Je vous dis que je ne suis pas cette dame!... Ni sa femme de chambre!... Je suis un monsieur... je désire parler au comte d'Andeline... (Scandant les syllables.) A M. le comte d'Andeline... Vous le connaissez, j'aime à croire... oui! M. Max!... Priez-le de venir à l'appareil!... Quoi?... Ah! (Hésitation.) Une seconde! (Il raccroche le récepteur et pudiquement.) De la part de qui?

FRANÇOISE. — De la vôtre!

HONORÉ. — Il faut que je dise au chasseur que...

FRANÇOISE. — Bien entendu!

HONORÉ. — Très chère, il me paraît à peine convenable de...

FRANÇOISE, crispée. — Voulez-vous immédiatement...

HONORÉ. — Bien, bien. (A l'appareil.) Hum! Il s'agit de... enfin, vous expliquerez à M. le comte que...

FRANÇOISE, plus crispée encore. — Ooh!

HONORÉ. — C'est son père qui le demande... Son père!... Le marquis d'Andeline... Bon! dépêchez-vous! (A Françoise.) Quand Max sera là, que dois-je...

FRANÇOISE. — Je lui parlerai.

HONORÉ. — Allô! ne coupez pas!... Pourvu que ce chasseur ait le bon goût de lui faire la commission à l'oreille!... Sinon, tous les galopins de l'établissement... Allô! c'est toi? Comment?... comment?... Quelle farce? Qu'est-ce que tu dis... On te marie... Quoi! On te charrie?... (Furieux.) Ah! Maximilien, je te défends!... parfaitement, c'est moi!...

FRANÇOISE. — Que se passe-t-il encore?

HONORÉ. — Peu importe!... Tu es un mauvais fils! Ta mère te parle!

FRANÇOISE, qui a pris l'appareil. — Allô, Max?... Oui... Ecoute bien, mon enfant. Non, non, personne de malade... Nous sommes chez ta sœur... Tu m'entends?... Oui, avenue Malakoff. Je te prie de nous rejoindre tout de suite, tout de suite!... Impossible par le téléphone!... Impossible! Si! Assez grave... très grave! C'est cela... c'est cela!... viens, mon chéri, le plus vite que tu pourras! (Elle raccroche le récepteur.) Il saute dans l'auto d'un camarade... Il est gentil ce garçon... Il a du cœur.

HONORÉ, qui s'est promené de long en large et qui montre une très mauvaise humeur.— Je ne trouve pas!... Il ne cesse de m'appeler Nono!

FRANÇOISE. — Encore votre Nono!... Mon ami, songez qu'à cette minute même, notre gendre, flanqué d'un commissaire de police, force peut-être la porte de quelque appartement...

HONORÉ. — Mais, Françoise, où prenez-vous ces idées? Jacques ne force rien du tout! Jacques fermera les yeux! C'est mathématique. Il s'est un peu fâché?... Mettons-nous à sa place.. La découverte vous secoue effroyablement!... On est estomaqué... Littéralement estomaqué... On se dit: « Tout le monde le savait, je suis un grotesque... Je n'oserai plus me montrer à mes relations... » On rumine des vengeances, ou un suicide, ou une fuite... On devient fou... Mais la raison reprend vite ses droits... On se sent tenu par tant de liens, par tant de considérations... Un *modus vivendi* ne tarde pas à s'établir... Bien sûr, les premiers temps, une gêne plane sur le ménage... Puis, petit à petit, on oublie. Vraiment on oublie... Et la seconde fois... la seconde fois, on s'étonne rien qu'au souvenir de... de... de...

Ses yeux ont rencontré ceux de Françoise. Il bafouille, puis prend le parti de se taire.

FRANÇOISE. — Continuez.

HONORÉ. — Très chère, je tenais simplement à vous apaiser, à...

FRANÇOISE. — C'est très intéressant!

HONORÉ. — Vous m'avez compris, Françoise?

FRANÇOISE. — Je l'espère!

HONORÉ. — Je ne faisais que des généralités...

FRANÇOISE. — Il va sans dire!

HONORÉ. — Si, par mégarde, une tournure de phrase malheureuse m'a échappé, je... je... J'ai cru entendre une automobile! (Il se précipite à la fenêtre.) Oui!... C'est le cher, le brave petit Max!... Eh bien, je suis content... je suis joliment content... je suis content qu'il arrive... qu'il arrive enfin... Pour vous remettre tout à fait... Entre, mon garçon; entre, mon petit Max.

Scène III

LES MÊMES, MAX

MAX, très gai. — Je n'ai pas traîné, hein? Je me suis amené sur une 35 Renault. Ça s'en va!...

FRANÇOISE. — Mon fils, ouvre tes oreilles. En deux mots, voici le drame. Ton beau-frère est allé à la gare, mais il n'a pas pris le train.

MAX. — Bah!

FRANÇOISE. — Ta sœur, qui croyait son mari parti, n'était pas, elle, à la maison.

MAX. — Tiens!

FRANÇOISE. — Jacques est rentré et il n'a pas retrouvé sa femme.

MAX. — Oui.

FRANÇOISE. — Là-dessus il est ressorti également mais en tapant les portes et même en en brisant une.

MAX. — Bon!

HONORÉ. — Tu te rends compte?

MAX. — Etonnamment. Et puis?

FRANÇOISE. — Ces événements ne te suffisent pas?

MAX. — C'est pour ça que vous m'avez dérangé?

FRANÇOISE. — Petit imbécile, tu n'as donc pas saisi le...

MAX. — Je vous répète que je saisis à merveille.

FRANÇOISE. — Une simple question.

MAX. — Mais c'est moi qui la pose. Qu'est-ce que vous faites ici?

FRANÇOISE. — Comment?

MAX. — Oui!... Qui vous a invités?

FRANÇOISE. — Tu es ridicule... nous... nous...

MAX. — C'est le propriétaire? C'est M. Brachart?

FRANÇOISE. — Je te dis qu'il est parti comme un fou!...

MAX. — Alors, c'est Annette?

FRANÇOISE. — Nous ne savons pas davantage où elle est allée!

MAX. — Encore une fois, qu'est-ce que vous faites ici?

FRANÇOISE. — Tu divagues! Nous avons reçu un mot affolé de la femme de chambre, et...

MAX. — Ah! Très bien!... Vous êtes au service de la femme de chambre... on le dit!... très bien!

FRANÇOISE. — Max, tu commences à m'agacer!

HONORÉ. — Ce ton est souverainement déplaisant... D'ailleurs, tu sens le vin à trois pas!

MAX. — J'en ai bu! J'en ai bu pas mal!... Mais j'y vois clair encore... Preuve : en débarquant, je viens

Max (M. Victor Boucher).

de distinguer, dans une encoignure de porte cochère, la silhouette robuste de ce bon Jacques. Il est en bas, Jacques!

FRANÇOISE. — Quoi, ton beau-frère est embusqué...

MAX. — Embusqué, oui, maman!... Blotti, tapi, embusqué...

FRANÇOISE. — Tu ris? Il guette simplement le retour de ta sœur pour bondir sur elle!

MAX. — Pensez-vous! Il ne tient pas à se montrer, le pauvre diable! Tout au plus, collerait-il, en échange de quelques tuyaux, dix louis au cocher qui ramènera Annette... c'est plus nature.

FRANÇOISE. — Moi, je prétends...

MAX. — Non, maman, non!... Assez d'enfantillages! Des histoires de cet acabit, il s'en passe à la pelle! Et ça s'arrange à tous les coups! Ça n'existe pas!... On n'a jamais convoqué les parents et connaissances pour de pareilles balivernes, ni fait lever un innocent jeune homme au milieu de son souper... Notre présence dans cette maison, savez-vous comment je la juge? C'est un manque de dignité! Et je m'y connais! Allons! le

camp! le camp! Je vous en conjure, trottons-nous! Vous me jetterez chez Maxim! (Paraît Jacques Brachart.) Zut!

Scène IV

LES MÊMES, JACQUES BRACHART, puis ANNE-MARIE

FRANÇOISE. — Ah! Jacques... (Un temps.) Vous ne vous attendiez pas à nous rencontrer?

JACQUES. — Si!... des voitures stationnent devant l'hôtel... j'avais pensé... enfin, je m'attendais... je savais...

FRANÇOISE. — Notre inquiétude... notre inquiétude, que vous partagez.

HONORÉ. — Nous sommes très inquiets, nous aussi.

JACQUES. — Excusez-moi! Et surtout ne prenez pas en mauvaise part... les... J'hésite depuis un bon moment à remonter... Vous me gênez, vous me gênez beaucoup.

MAX, à demi-voix. — Là!

JACQUES. — Vous voyez combien la situation est embarrassante pour tous... Et puis il vaut mieux qu'Anne-Marie, quand elle reviendra... enfin, je préfère rester seul avec elle... Vous m'excusez, n'est-ce pas?

MAX, même jeu. — Eh bien?

FRANÇOISE. — Mais, mon cher Jacques, rien de plus naturel!...

HONORÉ. — Voyons, mon cher ami...

FRANÇOISE. — Je vous approuve pleinement... Si nous nous sommes crus autorisés...

HONORÉ. — Dans une certaine mesure! dans une certaine mesure!...

FRANÇOISE. — C'est que votre absence à tous deux... Nous nous sauvons.

MAX, même jeu. — Pas trop tôt!

FRANÇOISE, le ton des grandes circonstances. — Mon cher, mon bon Jacques... (Paraît Annette. Elle est livide, presque chancelante. Sa toilette est déchirée. Autour de sa main droite un mouchoir taché de sang. Françoise change de façons, et d'une voix très claire.) Et voici notre fille... Vous êtes réunis... Eh bien, nous partons complètement rassurés. Mon Annette, tu as commis une imprudence... une simple imprudence... mais à l'avenir.

MAX, bas à ses parents qu'il s'efforce d'entraîner. — Venez donc!... c'est fini, c'est enterré! Ça n'existe plus!... Venez!

FRANÇOISE. — Oui... au revoir, Jacques! Au revoir, Annette.

HONORÉ. — Bonne nuit, mes enfants, bonne nuit!

MAX, qui ferme la marche. — Bonne nuit! Ouf!

Scène V

JACQUES, ANNE-MARIE

JACQUES, souriant. — Bonsoir, Anne-Marie!

ANNE-MARIE. — Tiens! vous êtes resté?

JACQUES. — Oui... et vous êtes sortie?

ANNE-MARIE. — Oui... (Un silence.) Bonsoir!

Elle lui tend négligemment la main et fait un pas vers la chambre.

JACQUES, la retenant et gentiment. — S'il vous plaît, Annette... D'où venez-vous?

ANNE-MARIE. — Trop curieux!

JACQUES. — Mais votre robe est déchirée...

ANNE-MARIE. — Ce n'est rien!

JACQUES. — Et votre main... vous saignez... vous êtes blessée?... Est-ce que?...

ANNE-MARIE, se dégageant, très nerveuse, presque violente. — Oh! laissez-moi!... De grâce, laissez-moi!

JACQUES. — Alors, dites... d'où venez-vous?

ANNE-MARIE. — Cela ne vous regarde pas!

JACQUES. — Ah! si...

ANNE-MARIE. — Vous oubliez déjà nos conventions?

JACQUES. — Il n'existe pas de conventions entre nous.

ANNE-MARIE. — Evidemment, nous n'avons rien signé...

JACQUES, doucement. — Annette, ne soyez pas si méchante!... A quoi faites-vous allusion?... Oui, quelques mois après notre mariage, j'ai reconnu que... mon approche vous déplaisait... vous crispait... Je l'ai reconnu avec douleur, car je vous aime, Annette, je vous aime d'un amour acharné, irrévocable, et j'espère qu'un jour vous m'aimerez aussi.

ANNE-MARIE. — Ho!

JACQUES. — Vous ne pouvez pas m'empêcher de l'espérer... Bref, je vous ai offert une sorte de séparation... une séparation de corps...

ANNE-MARIE. — Eh bien?

JACQUES, qui ne se départit pas d'un ton d'extrême douceur. — Mais je n'ai jamais entendu briser notre foyer, rompre notre union... Nos devoirs réciproques subsistent, et même...

ANNE-MARIE. — Oh! là là! mon ami, quel fatras! Quelles expressions!

JACQUES. — Celles d'un mari qui...

ANNE-MARIE. — Mais soyez donc sincère! Essayez!

JACQUES. — Enfin, Annette...

ANNE-MARIE. — Vous ne prétendrez pas que notre union ressemble aux autres! Est-ce que nous possédons un foyer, dites? Est-ce que nous formons un ménage? Et quant à mes devoirs... eh bien, je les remplis, mes devoirs! Vous le savez! Ils consistent à habiter sous votre toit, à me montrer à vos côtés, à servir par ma présence, par mon alliance, votre avancement mondain... Je ne me suis engagée à rien de plus, le jour, le jour précis, où je me suis vendue à vous! Là!

JACQUES. — Annette, vous me surprenez, vous m'inquiétez... c'est la première fois que...

ANNE-MARIE. — Tant pis! J'aurai désormais l'audace de notre marché, puisque vous feignez, vous, d'oublier qu'il existe! Le jour dont je parle, j'ai, avant de consentir, réclamé une conversation avec vous. Votre finesse a vite deviné qu'elle était sérieuse, la conversation, et que je ne bluffais pas. Honnêtement, durement, je vous ai dit: « Monsieur Brachart, je ne vous aime pas, je ne peux pas vous aimer, je ne vous aimerai jamais. » C'était difficile à répéter... Plusieurs fois, je m'y suis contrainte comme un petit châtiment envers moi-même Cette phrase fut le leit-motiv de nos accordailles. Vous vous êtes montré ce que vous êtes: cordial, impersonnel, imprécis, très fort, je le crois, sous votre air vague... Vous avez su cacher vos prétentions: je rompais sur l'heure... Vous avez exagéré votre goût du monde, outré, appuyé votre rôle de snob!... Mais, dès le mariage conclu, éclatait une passion entêtée, extravagante. Tout d'abord, vous comptiez éveiller, en moi, une femme qui démentirait la jeune fille, et aucune tentative ne me fut épargnée, aucune des marques de votre amour! Quelles marques! Quels souvenirs!... Mais non!... Je n'admets pas qu'on récrimine. Et puis, vous aviez le droit! Vous aviez le droit, puisque j'étais assez bête pour subir... Enfin, vous comprenez mon martyre et vous me faites grâce. Depuis lors, c'est une cour en règle que j'endure, une cour incessante, excédante... Je n'en peux plus!... Excusez ma rudesse, mes nerfs, mais la contrainte d'un amour qui n'est point partagé, le voilà le supplice d'une femme! Je n'en peux plus, je n'en peux plus!... Vraiment, mon ami!... Faites-moi l'existence séparée, libre, qu'ont les femmes dans les couples de notre sorte... Vous y gagnerez mon amabilité... Et sinon, bonsoir!... Et pour l'instant, bonsoir.

JACQUES, la voix caressante. — Annette, je vous en supplie, dites-moi d'où vous venez?

ANNE-MARIE. — Non, ne me le demandez plus!

JACQUES. — Annette! (Presque puéril.) Enfin, j'ai le droit de vous poser cette question?... (Un silence.) Annette! répondez! (Un silence, avec une soudaine brutalité.) Eh bien, ma petite, je vous y contraindrai, moi, à répondre! Oui, vous répondrez de force! Je suis le maître, après tout. Prenez-y garde!

ANNE-MARIE. — Quoi! Quoi!

JACQUES. — Prenez-y bien garde!

ANNE-MARIE, suffoquée. — Quoi! Vous osez... Quel est ce changement à vue? Le millionnaire passe à la menace!... Comment me contraindrez-vous? Pourquoi êtes-vous le maître? Parce que vous tenez l'argent? Mais la petite chambre de mon couvent! demain!... à la minute même!... Je m'en fiche de votre argent!... Vous entendez? Je m'en fiche! Je m'en fiche! Je m'en fiche!

JACQUES. — Tout de même, vous m'avez épousé!

ANNE-MARIE, hors d'elle. — Je vous ai épousé... (Elle s'arrête, elle se domine.) C'est vrai, je vous ai épousé.

JACQUES. — Bien heureux que vous ne le niiez pas! Oui, vous m'avez épousé! Oui, je suis votre mari. Et il est trois heures du matin! Et vous venez de rentrer. Et il faut me raconter d'où vous venez. Allons, allons! Il le faut!

ANNE-MARIE, qu'une crise de nerfs menace. — Mais taisez-vous! taisez-vous! Je vous interdis de me parler sur ce ton! Taisez-vous!... Vous ne sentez donc pas mon exaspération? Vous ne voyez pas dans quel état je suis revenue ici?

JACQUES. — Si! je vois!

ANNE-MARIE. — Je vous ai épousé... j'ai accepté de vous épouser parce que ma mère me l'a demandé à genoux. Et je n'emploie pas une image... J'avais d'abord refusé avec horreur... J'ai vu cette femme, en robe de soirée, se traîner par terre, à mes pieds... Elle implorait comme une petite enfant... avec l'égoïsme, le désespoir d'une enfant... Et elle pleurait, elle pleurait à s'en abîmer la figure... J'aime bien maman... J'aime le souvenir que j'ai conservé d'elle. Elle était magnifique... Elle a été aimée à l'adoration, à la folie... Elle a aimé aussi, elle a souffert... Elle a eu de la chance, elle!... De belles aventures ont secoué sa vie... Alors, le spectacle de cette folle amoureuse qui ne pense plus à l'amour, qui ne pense plus qu'à ça (Ce geste trivial qui signifie: la galette.) et qui se prosternait devant sa fille... qui se prosternait pour des gros sous... c'était déchirant, c'était trop! J'ai eu honte... J'ai dit oui tout de suite... Etes-vous content? Comprenez-vous?

JACQUES. — Oui, mais moi, je veux savoir d'où vous venez?

ANNE-MARIE. — Encore!... J'ai sommeil à présent... Je vais me coucher.

JACQUES, s'interposant — Vous vous êtes cachée pour sortir... Une femme si fière!...

ANNE-MARIE. — Cachée!... J'ai défilé devant des domestiques à vos gages... Il vous a suffi d'en interroger un...

JACQUES. — Vous n'en n'avez pas moins choisi mon premier soir d'absence!

ANNE-MARIE. — C'est exact! Je tenais à ma liberté... Il est facile d'empêcher une femme de passer une porte... Je m'en aperçois.

Elle s'assied.

JACQUES, pressant. — Anne-Marie, vous avez un amant!

ANNE-MARIE. — Bah!

JACQUES. — Je sais que vous avez un amant.

ANNE-MARIE. — Si vous le savez...

JACQUES, rude. — Enfin, est-ce oui? Est-ce non?

ANNE-MARIE. — Ni oui, ni non.

JACQUES. — Pourquoi me bravez-vous? Ce n'est pas très épatant!

ANNE-MARIE. — Vous m'ennuyez!

JACQUES. — Vous me bravez, mais vous n'êtes pas brave.

ANNE-MARIE. — Oh! Comme vous m'ennuyez!

JACQUES. — Non, vous n'êtes pas brave! Les insultes ne prouvent rien!... Je vous défie de vous lever et de me déclarer en face...

ANNE-MARIE. — En face! Vous ne regardez jamais en face!

JACQUES. — Mais oui! mais oui! Des outrages tant qu'on veut!... Et du mépris aussi... du mépris facile! Et la trahison installée chez moi!... N'empêche que vous me craignez!

ANNE-MARIE. — C'est cela, je vous crains.

JACQUES. — Parfaitement!... Vous ne craignez ni ma colère ni ma peine... Vous craignez que... que madame votre mère ne perde le gendre qu'elle a tant cherché... Voilà ce que vous craignez, ma belle enfant!

ANNE-MARIE, d'une voix contenue, tremblante. — J'en ai assez! j'en ai assez! j'en ai assez! Si je parle, me débarrasserez-vous de votre vue, m'accorderez-vous la solitude?

JACQUES. — Je vous le jure!

ANNE-MARIE. — C'est que vos serments...

JACQUES. — Ils valent bien les vôtres! Voulez-vous que je m'engage par écrit?

ANNE-MARIE. — Vous m'épargnerez les fureurs, les larmes, les questions?

JACQUES. — C'est promis.

ANNE-MARIE. — Alors, tout, pour ne plus entendre cette voix de valet insolent!... Oui, j'ai un amant!

JACQUES. — Pardi!...

ANNE-MARIE. — Plutôt, j'avais un amant... Je m'étais jetée vers lui de toutes les forces de mon espoir... Je demandais à renaître... à revivre... à vivre... car, auprès de vous, je me sens devenue une chose, la chose d'un acquéreur! Seulement le malheur est sur moi!... On m'a livrée à un faiseur... et je me suis donnée à un mauvais drôle... Vite, j'ai compris ma bêtise... Et cette nuit, il m'a menée, par surprise, à un souper... un souper dans un salon de restaurant... une ignominie!... Je ne me doutais pas. Je ne me doutais de rien... j'ignore ces saletés!... Il m'a poussée... je me suis trouvée tout à coup parmi des hommes et des femmes que nous connaissons... des amis!... Et il y avait aussi deux autres femmes... deux femmes infectes...

JACQUES, les dents serrées. — Mais quels sont...

ANNE-MARIE. — La paix! La paix! Ne m'interrogez pas, surtout!... J'en arrive de cette réjouissance!... Je me suis évadée, arrachée... Je rentre frémissante, écœurée, hallucinée, folle, et pour clore dignement la fête, monsieur Brachart, que je croyais à Londres, m'apparaît... Ah! là là! mes nerfs sont invincibles puisqu'ils ont supporté le surcroît de ce tête-à-tête... Mon ami, il ne me reste plus qu'une pensée, ne plus penser! oublier, dormir, mourir... Je crois vraiment que je souhaite de mourir... Maintenant, entrevoyez-vous la bouffonnerie de vos insinuations et de vos menaces?... Vous êtes très riche, colossalement riche, vous êtes des maîtres du monde, mais que pouvez-vous sur une femme sans révolte, sans âme, et qui accepte la mort?

JACQUES. — Votre amant s'appelle?

ANNE-MARIE. — Ah! non! Pas cela... Nous ne faisons pas cela...

JACQUES. — Je le connais, d'ailleurs, c'est Hugues de Wardens!

ANNE-MARIE — Il se peut.

JACQUES. — Ce n'est pas Hugues de Wardens. Je suis bête!... La Beaume!... Jacques de La Beaume, qui vous fait la cour depuis longtemps.

ANNE-MARIE, un assentiment. — Jacques de La Beaume.

JACQUES. — Non!

Un temps.

ANNE-MARIE. — Je croyais qu'aucune question...

JACQUES. — Je n'en pose plus! Plus une seule! Je le tiens!... Inutile que vous le nommiez!... Je le tiens, je le tiens! J'aurais dû deviner plutôt! C'est bon! A la première heure, ce monsieur aura la visite de deux de mes amis. Et, demain, je le tue comme un lapin!

ANNE-MARIE, éclatant de rire. — Ah! ah! ah! Ça, c'est drôle!

JACQUES. — Drôle? Je vous répète que demain...

ANNE-MARIE. — Ah! ah! ah! Vous serez parvenu à me faire rire!

JACQUES. — Eh bien, ris, mon ange, ris! Je le guettais ce rire-là!... Maintenant, je le tiens! Maintenant que tu as ri! Si nous nous battions, ton amant et moi, c'est lui qui me tuerait!... Ah! tu ne ris plus? Tu deviens sérieuse! Hein! La gaffe? Me l'auras-tu servi

gentiment, ton spadassin, ton fort aux armes, ton Jessie, ton Jérôme Le Govain!

ANNE-MARIE. — Mais c'est faux!

JACQUES. — Pas possible! Voilà que tu prends la peine de nier!... Tu le dénonces deux fois!

ANNE-MARIE, un mince sourire. — Si vous le désirez absolument...

JACQUES. — Comment! elle insiste... Non, mais tu voudrais m'avoir!... Pauvre innocente!... De plus forts que toi ont essayé qui ne s'y frotteront plus! On ne m'a pas, moi, on me trompe, mais on ne m'a pas! C'est moi qui ai les autres!... Tu viens de me voir à la besogne! Ça n'a pas traîné!

ANNE-MARIE. — Maquignon!

JACQUES. — Maquignon, soit!... et un maquignon salement touché!... C'est mauvais! On ne sait pas comme c'est mauvais!... Patience!... Mais à mon tour, je réclame un peu de calmé. Alors, je ne vous retiens plus...

ANNE-MARIE. — Grand merci!...

Elle se dirige vers la porte de sa chambre. Elle est arrivée au seuil lorsque:

JACQUES. — Halte-là!... Demi-tour... Pas dans votre chambre! Dans la mienne!

ANNE-MARIE. — Quoi?

JACQUES. — Vous vous reposerez dans ma chambre! Soyez tranquille, je ne vous y rejoindrai pas!

ANNE-MARIE. — Vous devenez fou?

JACQUES. — Excusez-moi. J'ai tout mon bon sens. Seulement, tout à l'heure, j'étais agacé, j'ai jeté bas la porte de votre cabinet de toilette... Je redoute pour vous le courant d'air...

ANNE-MARIE. — En vérité, monsieur, que signifie cette...

JACQUES. — Je ne le sais pas!... Vrai!... Je ne le sais pas moi-même... Je sais que j'ai besoin de quelques heures pour me remettre d'aplomb... pour y voir... je n'y vois plus!... Et comme je me suis mis dans la tête que d'ici là, vous... vous ne communiqueriez pas...

ANNE-MARIE. — Rassurez-vous!

JACQUES. — Je vais me rassurer... avec la clef!

ANNE-MARIE, indignée. — Oh!

JACQUES. — Encore une fois, excusez-moi. Il s'agit de quelques heures... Et il me faut cette sécurité! Il me la faut!

ANNE-MARIE, exaspérée. — Mais, mon pauvre monsieur, savez-vous que vous devenez grotesque! Vous jouez un drame, et vous le jouez tout seul... Je n'en serai pas, moi!... Au moins, choisissez entre les dénouements classiques! Quand un homme aime une femme et que cette femme ne veut pas de lui, et que cette femme le trompe, ou il la tue... vous ne tuez pas, vous!... ou il la chasse!... Voulez-vous me rendre le grand service de me laisser partir? Non, n'est-ce pas?... Une heure après, vous et les miens galoperiez à ma poursuite!... C'est arrivé une fois déjà!... Alors, on pardonne!... On se résigne!... Monsieur, laissez-moi tranquille. Conduisez-vous en homme bien élevé et laissez-moi tranquille! (Un silence. Jacques est devant elle, lourdement campé, immobile, têtu.) A la fin des fins, que voulez-vous?

JACQUES. — Que vous entriez là!

ANNE-MARIE. — Et si je refuse de me laisser enfermer?

JACQUES. — Si vous refusez... Ça me sera égal que vous refusiez.

ANNE-MARIE. — J'ai compris! Vous n'imaginez pas ce que je ferai pour éviter que vous me touchiez! (La voix cinglante.) Ouvrez cette porte.

Jacques obéit. Il ouvre la porte, s'efface. Anne-Marie passe devant lui, sans un mot, et disparaît dans la chambre. D'un vif mouvement Jacques tire la porte à lui : la ferme à clef et fourre la clef dans sa poche. Un grondement lui échappe, il est seul dans le salon. Aucune diversion, maintenant, dans sa souffrance. Il souffre visiblement, il lutte contre sa douleur, et ne veut que considérer les événements. Il parvient à penser. En lui, les plans, les projets se précipitent... Tout à coup, son œil change. L'idée a germé. Un moment de profond, de farouche examen. Il se lève, regarde autour de lui, s'approche du téléphone, s'en éloigne, prend son manteau, revient au téléphone et s'encapuchonnant du manteau pour étouffer le bruit de la voix, il prononce, très bas, après avoir sonné et obtenu la communication avec le bureau:

JACQUES. — Allô!... Allô!... Donnez-moi le 517-19. Allô!... Sonnez!... Oui, oui, insistez, je vous prie, insistez!... Allô!... C'est vous, Flach!... Ne prononcez aucun nom... C'est moi... moi... Moi! votre patron... mais oui... aucun nom!... Oui!... Non, je ne suis pas parti!... Je ne pars pas... je vous téléphone pour que vous ne vous absentiez pas non plus... J'ai besoin de vous ce matin!... Urgent... très urgent!... Mais tout le monde doit ignorer ma présence à Paris... tout le monde!... Venez à onze heures à l'hôtel Ritz, place Vendôme ; j'y serai. Non, non!... pas avant!... C'est inutile! Vous demanderez mon appartement!... A onze heures et demie, et pas un mot surtout!... Je suis parti. A tout à l'heure!...

Puis il raccroche le récepteur, rejette le manteau, reprend la clef, rouvre la porte. Il a un visage détendu, la voix conciliante.

JACQUES. — Annette!... Anne-Marie!... Je vous demande pardon de vous déranger... venez...

ANNE-MARIE, paraissant. — A vos ordres.

JACQUES. — J'avais du chagrin... Je me suis laissé emporter...

ANNE-MARIE, un sourire méprisant. — Je me disais aussi...

JACQUES. — Cette séquestration est ridicule... Ridicule et inutile!... Anne-Marie, malgré vos torts envers moi, malgré votre faute, malgré cette dissimulation... il me semble plus digne... enfin, je ne peux pas me tromper à ce point sur la qualité d'un être, et je me fierai à... tenez, je n'exige même pas votre parole...

ANNE-MARIE. — Habile homme!

JACQUES. — Donnez-moi une petite assurance... dites-moi... dites-moi simplement que jusqu'à mon retour, vous ne verrez personne... dites-le...

ANNE-MARIE. — J'ai résolu de ne plus jamais parler à Jérôme Le Govain.

JACQUES. — Il suffit.

ANNE-MARIE. — Cette fois, bonjour.

De nouveau elle se dirige vers sa propre chambre.

JACQUES. — Anne-Marie!... Il vaut mieux que cette histoire ne s'ébruite pas... C'est votre avis?... Je devais partir à onze heures et demie pour Londres...

Un geste.

ANNE-MARIE, glaciale. — Eh bien, vous êtes parti.

JACQUES. — Justement! Je suis parti! Les domestiques je m'en charge... Vos parents... Ils n'ont pas intérêt à parler!... Je veux dire que leurs sentiments leur commandent... Ils se tairont, n'est-ce pas?

ANNE-MARIE, même jeu. — Je crois qu'ils se tairont.

JACQUES. — Reste votre frère! C'est le garçon le plus discret...

Un temps. Il la regarde.

ANNE-MARIE, même jeu. — Le plus discret de la terre.

JACQUES. — D'ailleurs les uns et les autres vous téléphoneront sans doute...

ANNE-MARIE, même jeu. — Sans doute, me téléphoneront-ils...

JACQUES. — Et au besoin, vous leur...

ANNE-MARIE, même jeu. — Et au besoin, je leur... (Un silence.) C'est fini?

JACQUES. — Il est quatre heures... J'ai un autre train à sept heures. Je le prendrai. Je verrai mes gens le soir... Voilà tout!

ANNE-MARIE, écrasante. — Voilà tout!

JACQUES. — Au revoir, Anne-Marie!

ANNE-MARIE. — Au revoir.

Elle sort. Et tandis que le rideau baisse, l'homme réfléchit, réfléchit, réfléchit.

RIDEAU

ACTE III

Un grand salon particulier à l'hôtel Ritz. A gauche, deux grandes fenêtres ouvrent sur un balcon qui domine la place Vendôme. Au fond, porte sur un vestibule. A droite, une autre porte donne sur la chambre voisine qui dépend de l'appartement. Ces deux portes sont doubles : porte en bois et porte capitonnée.

Scène première

JACQUES BRACHART, puis GRACE RITHERFORD, parfois le VALET DE CHAMBRE de Brachart

Au lever du rideau, Jacques est seul. Il arpente le salon. Enfin, un valet de chambre ouvre la porte du fond et introduit Grace.

GRACE, enjouée. — Bonjour, Brachart!

JACQUES, souriant, très aimable. — Bonjour, chère madame.... entrez!...

Le valet de chambre disparait, la physionomie de Grace change aussitôt.

GRACE, sérieuse, à présent. — Eh bien?... je dormais... votre coup de téléphone m'a éveillée... je me suis levée dare-dare, habillée, et me voici. Que se passe-t-il?... Et d'abord que faites-vous à Ritz, mon Dieu?

JACQUES, ne répond pas aussitôt. En silence il se dirige vers la porte qui donne sur le vestibule, l'ouvre et constate que le valet de chambre a refermé aussi la seconde porte capitonnée. Lorsqu'il est sûr de n'être entendu que par Grace, Jacques dit de la même voix gaie. — Je suis à l'hôtel Ritz, parce qu'il faut bien que je sois quelque part. Cet appartement se trouvait libre par bonheur... je l'ai pris... c'est celui des souverains, ma chère... Je vous dois d'habiter, tout un jour, la demeure des grands en balade.

GRACE. — Je ne saisis pas...

JACQUES. — C'est simple... Hier soir, comme j'allais partir pour Londres, le plus désagréable des soupçons m'a pincé... happé... vous avez été le témoin de mon trouble, vous m'avez offert un conseil amical, que j'ai suivi, et mon départ est devenu un faux départ. Vers une heure du matin, je retournais à l'avenue Malakoff... Là, je sonne, je me précipite... je fouille l'hôtel de fond en comble... Rien de suspect... Anne-Marie reposait tranquillement dans sa chambre... Je me suis trouvé, alors, quelque peu embarrassé de ma contenance... Enfin, j'ai prétexté des documents oubliés, j'ai prétendu que j'allais gagner Calais en automobile et je me suis réfugié tranquillement au Ritz, avec mon valet de chambre.... (Regardant sa montre.) Il est dix heures et demie du matin... Nous resterons cachés ici, trente-six heures encore. Soyez bénie!

GRACE. — Que me racontez-vous là?... Vous êtes rentré chez vous cette nuit?

JACQUES. — Parfaitement! Comme vous m'y aviez engagé...

GRACE. — Et vous avez trouvé votre femme qui dormait?

JACQUES. — Qui dormait, oui.

GRACE. — Vous l'avez vue?

JACQUES. — Comme je vous vois.

GRACE. — Vous lui avez parlé?

JACQUES. — Pendant un quart d'heure.

GRACE, regarde Brachart et prononce simplement. — Ah!

JACQUES. — Cela vous étonne?

GRACE. — Cela me cause une joie sincère. Je m'étais trompée, Jacques, j'en suis ravie!

JACQUES. — Non, vous ne vous trompiez pas. Nous mentons tous les deux. Seulement, je sais ce que je voulais savoir. Vous étiez de la petite fête de cette nuit...

GRACE. — Quelle fête?

JACQUES. — Du souper! Vous en étiez!

GRACE. — Quand il vous plaira de...

JACQUES. — Vous en étiez! Votre regard, il y a une minute, le disait, le criait! Ne vous débattez plus. A quoi bon?

GRACE. — Enfin, Jacques, je vous affirme que...

JACQUES. — A quoi bon? Que redoutez-vous? Mes reproches? Ma rancune? Ah! si nous n'en étions que là!... Tenez, je suis plus brave que vous. L'amant de ma femme, c'est Jérôme Le Govain. Là! vous voyez...

GRACE. — Quel jeu jouez-vous encore?

JACQUES. — Mais non! Mais non! Je ne ruse plus! Anne-Marie, à son retour, m'a jeté, elle-même, la vérité à la figure.

GRACE. — Alors, que voulez-vous de plus?

JACQUES. — Ceci. Elle est rentrée au petit jour, une main en sang, sa robe déchirée... Elle arrivait de je ne sais quelle orgie, quelle noce... Dans un cabinet particulier, semble-t-il... Il y avait là quelques amis, hommes et femmes et des grues, j'imagine... des cocottes... Impossible d'arracher de plus amples détails... Eh bien, je les veux tous, les détails. J'exige que vous me les donniez exactement, minutieusement! Pas de cachotteries surtout! Nous ne serions plus amis, ma petite Grace.

GRACE. — Pourquoi ce récit? Ce rapport?

JACQUES. — Il me faut ça!

GRACE. — Pour souffrir!

JACQUES. — Pour souffrir, oui, Grace. (Un silence, regardant Grace.) Fallait pas commencer, ma petite!

GRACE. — Je ne regrette rien!

JACQUES. — Moi, non plus, je ne regrette pas!... Allez!... Le restaurant d'abord?...

GRACE, prenant son parti et d'un ton de défi joyeux. — Café de Paris...

JACQUES. — Bon. Les convives? C'était?...

GRACE. — Eh bien, il y avait Stanislas et Riquette de Ruches... Oui, ils font la fête ensemble... c'est un principe... et ils se passent tous leurs caprices, vous savez, tous... Le ménage modèle, enfin!

JACQUES. — Et puis?

GRACE. — Glorieux, l'éternel, l'indispensable Glorieux.

JACQUES. — Hum... Et puis?

GRACE. — Et puis... Jeanne de Maniolles et Robert de Ware... Maniolles avant de s'embarquer pour le Chili a voulu confier sa pauvre petite femme à un ami sûr, donner à son Jeannot un chaperon officiel! Et il a choisi, bien entendu, Robert... Tordant, hein?

JACQUES. — Oui, qui d'autre?

GRACE. — Ma foi... Ah! ces demoiselles!... elles étaient deux : Christiane Roy, une grande belle fille brune... qui porte de drôles de chapeaux...

JACQUES. — Connais.

GRACE. — Et son inséparable, une petite Anglaise ravissante... Loulou James... Elle va danser à l'Olympia, le mois prochain... Elle est ravissante... Une petite figure angélique...

JACQUES. — Alors... Anne-Marie...

GRACE. — Anne-Marie et Jérôme sont arrivés les derniers... Leur entrée a fait sensation.

JACQUES. — Vous ne les attendiez donc pas?

GRACE. — On n'attendait pas Anne-Marie dans le clan des réprouvés... Elle est assez hautaine... assez lointaine... Et elle passait pour très sage. Jessie nous avait promis une surprise: moi, seule, j'avais deviné... Les autres étaient à cent lieues...

JACQUES. — Et comment... se comportaient-ils... l'un envers l'autre?... Parlez donc!...

GRACE. — Tout d'abord Jérôme s'est montré assez cérémonieux. Du reste, la fête a commencé lugubrement...

Une gêne! une glace! Seuls, les Ruches faisaient les frais de la conversation... Le couple était déjà un peu gris du dîner... Ils ont débité tant de bêtises que Glorieux s'est décidé à son tour. Et il a dit quelques saletés. Les saletés et le champagne ont mis, enfin, de l'animation... Robert de Ware a, derrière un paravent, donné à sa Jeanne un baiser sur la bouche, Glorieux essayait d'embrasser Riquette de Ruches à la dérobée, et Christiane Roy embrassait ouvertement la petite Loulou.

JACQUES. — Le Govain?...

GRACE. — Il devenait tendre aussi... Il se rapprochait... Il me semble que son bras serrait la taille d'Anne-Marie.

JACQUES, avec un sourire torturé. — Qui, naturellement, témoignait une égale tendresse...

GRACE. — Non... elle demeurait impassible... je vous assure!... inerte... et d'une pâleur...

JACQUES. — Oh!

GRACE. — Si! Si! Je ne déguise pas... En entrant elle avait eu un haut-le-corps... Elle semblait abasourdie de nous voir là, et aussitôt son voile enlevé, j'ai remarqué qu'elle était blanche, livide... Elle avait des yeux qui se cernaient, une pauvre bouche tordue... Elle regardait ces deux créatures d'un regard... un regard de somnambule...

JACQUES. — Ensuite?... Qu'a-t-on dit... Qu'a-t-on fait?

GRACE. — Je ne me souviens pas de chaque syllabe... Je sais qu'à un moment, on a parlé de beauté... Cette Christiane est faite merveilleusement... Nous avons voulu qu'elle montre sa poitrine... Oh! elle ne s'est pas laissée prier! Corset et corsage ont été balancés... ffft!... Là-dessus, Glorieux, au nom de l'art, insiste pour qu'elle se mette toute nue. Elle n'y consentait que si Loulou James en faisait autant... Mais la petite Anglaise s'est rebiffée ferme. Ruches et Glorieux lui ont saisi les poignets... Elle luttait, elle mordait... bref, tohu-bohu terrible!... Ruches, complètement ivre, jurait que sa femme se déshabillerait aussi... Un homme d'esprit a éteint l'électricité... Cris, tumulte. On rallume... Loulou se débattait toujours, Riquette à moitié dégrafée déjà et comme une petite tigresse, s'était jetée sur elle, essayait de lui arracher sa robe... Cela tournait à la bagarre!... Quelqu'un a trébuché, et à trois ou quatre, ils ont roulé sur le tapis... Dans leur chute, ils bousculent Anne-Marie... Elle était assise à côté de moi, elle s'est levée très droite, sans un mot, et elle a marché vers la porte... Ruches qui était par terre, qui avait vu le mouvement, a tenté de la retenir en s'accrochant des deux bras... Elle empoigne un verre pour le frapper, mais dans sa main le verre se casse... L'autre, de peur, a lâché prise et Anne-Marie a pu s'enfuir de la pièce... Au bruit de la porte, Jérome s'est retourné, il a compris aussitôt. Il s'est rué à la poursuite et le vacarme s'est arrêté net... Ah! ce fut, tout à coup, un beau silence! L'air assez penaud, Jessie reparaît au bout d'un moment. Sous peine d'un scandale affreux, il avait dû laisser Anne-Marie monter en voiture et rentrer chez elle... On a un peu plaisanté notre homme... Puis Glorieux a finement porté la santé des absents, et Jérôme, retrouvant vite sa gaieté, a bu aux maris malheureux, ces toasts à votre intention, j'imagine. Voilà.

JACQUES. — C'est tout?

GRACE, avec lassitude. — Non... Mais le reste ne vous intéresse pas. (Un long silence.) N'est-ce pas, Jacques, que cela fait mal?

Le même silence.

JACQUES. — Et vous, vous aimez Jérôme Le Govain?

GRACE. — Je l'ai aimé à la folie... oui, je l'aime.

JACQUES. — Je croyais votre liaison rompue depuis des mois.

GRACE. — Il y a un an et demi que c'est fini... Je l'aime toujours.

JACQUES. — Et vous le haïssez?

GRACE. — Non. Je veux qu'il m'épouse.

JACQUES, dressant la tête. — Tiens!

GRACE. — Il y a longtemps que je veux!... Le mariage était même décidé... ou presque... Nous devions nous marier... Oui... Oui... Malheureusement, Jessie vous a rencontré... vous teniez à le conquérir. Vous lui avez prêté de l'argent, vous lui avez donné des conseils, il a spéculé, il a beaucoup gagné... Un jour, à mon réveil, j'ai reçu une courte lettre de rupture... Je perdais à la fois mon amant et mon fiancé... Et aussi un débiteur... Oui... Je l'avais aidé souvent... il me devait une somme... très forte... Il s'acquittait sans une parole de remerciement... Je n'ai pas été surprise... Jessie était aux abois, il n'épousait que ma fortune... Je le connaissais bien. Il est si sec, si vil, si calculateur... S'il n'avait pas été bête, il aurait été terrible!... C'est un sale bonhomme, allez!... Je l'aime... Lui, il ne m'a jamais aimée... D'ailleurs, il est incapable d'aimer, mais c'est un amant! Les heures que j'ai vécues dans son appartement de l'avenue Montaigne, voyez-vous, Jacques, ce sont les seules heures de ma vie... Je n'ai pas eu de veine... Jamais... Mon mari était un Américain ivrogne qui haïssait les femmes... Un être dégoûtant... Moi, j'ai des sens, j'ai pris des amants, beaucoup d'amants... Ils m'ont tous lâchée, Brachart, les uns après les autres... C'est drôle!... Je suis belle, les hommes me désirent violemment, et je n'ai jamais su en garder un! C'est drôle! C'est horrible, Jacques. C'est horrible! Depuis que Jessie m'a quittée, j'ai dégringolé encore... je suis devenue une ordure, une roulure... Comme elle a pleuré des fois, la pauvre noceuse! Vous n'imaginez pas ma misère!... Il faut, il faut que Jérôme m'épouse... Et puis, Brachart, j'ai plus de quarante ans... Mais oui!... Je ne les paraîs pas, je fais très jeune, mais après une existence comme la mienne, je me faneraï tout d'un coup... Et alors, alors... Mon Dieu! que je suis bête de vous raconter tout cela!

Elle pleure en silence.

JACQUES. — Voyons, il serait nécessaire de préciser... (Il regarde sa montre.) Oui. Grace, en cette affaire, quel secours, quelle aide, espériez-vous de ma part? Répondez.

GRACE, s'essuyant les yeux. — Vous avez raison!... Assez de pleurnicheries!... parlons sérieusement... Mon petit Jacques, vous allez me comprendre tout de suite!... Vous avez enrichi Jérôme, et chaque jour vous l'enrichissez davantage... En échange, il a pris votre femme...

JACQUES. — Oh! Inutile de...

GRACE. — Laissez-moi continuer... Vous verrez!... Jessie ne pouvait pas agir autrement. Une âme de bravade, de vice, de cruauté, le mène... Il vous raconterait très bien votre infortune, en vous regardant dans les yeux... Brachart, jouez le mari complaisant et résigné, Le Govain s'y laissera prendre. Aucune bassesse ne l'étonne. Il a toujours vécu de la bassesse et de la frousse des gens. Il vous tient pour un lâche, pour un snob... pour un inférieur... Il vous méprise... Mais il vous admire aussi... Il admire votre intelligence, votre science des affaires. En affaires, il vous suivra obstinément, religieusement... (Un temps, avec un sourire et très douce.) Il est à votre merci! Ce que vos conseils ont fait, vos conseils le déferont. Vous êtes un gaillard prudent et patient. Contenez-vous, mâchez votre rancune, mêlez les faux tuyaux et les vrais, accrochez votre homme petit à petit, et vous le tenez! Dans quelques mois, il se retrouvera plus pauvre, plus pané qu'au premier jour, Ah!...

JACQUES, qui l'a écoutée attentivement. — Oui...

GRACE. — Que pensez-vous de mon plan?

JACQUES. — Enfantin.

GRACE. — Mais pourquoi?

JACQUES. — On suit un faux renseignement, on n'en suit pas deux!... Mais non!... Et puis Le Govain est un spéculateur avisé... Il ne lâcherait pas ses bénéfices avec cette désinvolture...

GRACE. — Alors? (Geste vague de Jacques. Grace poursuit violemment.) Vous n'allez pas vous croiser les bras? Si?... Vous subirez cette honte et les hontes à venir? Car

Jessie la reprendra!... Ainsi, la femme de votre cœur, la femme que vous aimez, votre femme...

JACQUES. — Gare!

Le valet de chambre a ouvert la porte.

LE VALET DE CHAMBRE. — M. Flach est là, monsieur.

JACQUES. — Bon. Une seconde. (Le valet de chambre sort.) C'est mon fondé de pouvoir, il vous connaît. (Indiquant la porte de droite.) Il vaut mieux que vous sortiez par là!...

GRACE, amère. — Bien! Bien! Au revoir, héros! Mais une autre fois, ne me dérangez plus pour un pareil...

JACQUES, qui a repris le ton du maître. — Taisez-vous! Et à votre tour, écoutez-moi, écoutez-moi bien. (Scandant les syllabes.) Vous ne m'avez pas vu. Je suis à Londres. Vous entendez? A Londres? C'est compris?

GRACE. — Mais...

JACQUES. — Chut! Ce soir vous aurez des nouvelles.

GRACE. — Des nouvelles? De vraies nouvelles?

JACQUES. — Oui. Maintenant, partez! Taisez-vous!

GRACE. — Bien, Jacques... Jacques, un seul mot! L'argent... Vous n'atteindrez cet homme que dans son argent... Qu'il le rende, ce maudit argent! Et Jessie est à moi... Jacques si vous faisiez, si vous vouliez faire cela... je ne peux pas vous dire, je ne peux pas vous dire...

Elle saisit la main de Jacques et l'embrasse.

JACQUES. — Là, là, partez.

GRACE. — Adieu, Jacques. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous! Adieu, Jacques...

Elle sort par la droite. Jacques va sonner.

Scène II

JACQUES, LE VALET DE CHAMBRE

JACQUES. — Faites entrer... (A voix basse.) Jean! si l'autre personne que j'attends, arrive à la fin de cet entretien, vous l'introduirez dans la chambre.

Il indique la porte de droite.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

JACQUES. — Inutile d'annoncer.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

Scène III

JACQUES, FLACH

FLACH. — Monsieur, il n'est qu'onze heures vingt... J'arrive un quart d'heure trop tôt, mais je n'y tenais plus!

JACQUES. — Bah!...

FLACH. — Vous concevez mon impatience? Cette nuit, je vous ai quitté en route pour Londres... enfin, sur le quai de la gare du Nord, cinq minutes avant le départ du train de Calais... Et ce matin, vous me convoquez dans le plus grand mystère, à la place Vendôme!... Je suis un peu... un peu inquiet...

JACQUES. — Ne vous inquiétez plus... Voici l'explication: d'abord, Flach, je n'ai jamais eu l'intention de partir.

FLACH. — Comment?...

JACQUES. — Pour Londres... Jamais!

FLACH. — Mais vous deviez y rencontrer Stanton Forbes, qui...

JACQUES. — Laissons cela... Jamais. Mon prétendu voyage est destiné à faciliter une opération de Bourse, une opération importante... capitale...

FLACH, à demi-voix. — Laquelle?

JACQUES. — Flach, nous allons baisser.

FLACH. — Baisser!

JACQUES. — Baisser. La baisse sera rapide, brutale, foudroyante. Les Cuivres égyptiens tomberont aujourd'hui même de deux cent cinquante francs.

FLACH. — Hein?... Quoi?... Deux cent cinquante?

JACQUES. — Deux cent cinquante. Les Cuivres clôturaient hier à huit cent quarante-quatre, j'entends que nous touchions, cet après-midi, le cours de six cents.

FLACH. — Monsieur... parlez-vous sérieusemnt?

JACQUES, sèchement. — Et vous?

FLACH. — Mais... je...

JACQUES, lui imposant silence. — Je vous en prie, mon petit Flach, le temps presse... Accordez-moi toute votre attention et ne m'interrompez plus. Depuis ce matin onze heures, depuis l'ouverture de la Bourse de Londres, deux maisons anglaises vendent des Cuivres à tous les cours, à tours de bras... Dans une demi-heure, à midi, Londres nous enverra, par conséquent, une forte baisse... quatre-vingts ou cent francs.

FLACH. — Cent francs!

JACQUES. — Je l'espère... Aussitôt trois maisons de notre place entameront ici, dans le même secret, la même besogne. J'ai choisi nos gens habituels, Gotlieb, Fischer et Germot. Je ne leur ai pas fixé de limite. C'est plus prudent. Je leur ai donné l'ordre d'ouvrir tout grand le robinet et de ne le refermer que sur un signe de vous. Le signe vous le ferez donc, lorsque l'action cotera six cents francs, et alors seulement. Je pense que ce résultat sera atteint entre deux et trois heures. Jusqu'à ce point, nous comprenons-nous bien?

FLACH, sans enthousiasme. — Certes...

JACQUES. — Vous paraissez troublé, ému...

FLACH. — Monsieur Brachart, on le serait à moins!... Je vous l'avoue, je demeure abasourdi... Votre projet m'effraye... il me bouleverse... Et puis vous m'avez habitué à plus de confiance. Vous n'attendiez pas la dernière minute, pour me communiquer vos décisions. Il est vrai que vous n'en aviez jamais pris une pareille.

JACQUES. — Oui... (Un temps.) Flach, vous êtes acheteur de Cuivres?

FLACH. — Bien sûr.

JACQUES. — Combien de titres? Trois mille?

FLACH. — Trois mille... Parfaitement!

JACQUES. — Mes souvenirs ne me trompaient pas... Eh bien, les trois mille premiers titres vendus à Londres ce matin, l'ont été pour votre compte... ça va mieux?

FLACH, le sourire même. — Je vous remercie... Je suis très touché que vous ne m'ayiez pas oublié... Je vous remercie de tout mon cœur... Me sera-t-il permis toutefois, de vous poser une question?

JACQUES. — Faites vite, alors, il faut que je complète mes instructions... et je crois qu'on a ouvert une porte... une visite doit m'attendre. (Un geste vers la chambre.) Vite!

FLACH. — Puis-je savoir pour quel motif vous avez résolu subitement de jeter bas, de démolir, de...

JACQUES. — Qui vous dit que ma résolution ne remonte pas à...

FLACH. — Non, monsieur!... Vous pronostiquiez la hausse, vous la suiviez, vous la poussiez...

JACQUES. — Si je laissais deviner mes intentions à chacun...

FLACH. — Soit!... Mais votre but aujourd'hui!

JACQUES. — Il est d'une enfantine simplicité. A cette heure, moi, le promoteur, moi, le grand chef, je me trouve à la tête d'un portefeuille ridiculement léger. J'ai gardé vingt-cinq mille Cuivres...

FLACH. — A peine...

JACQUES. — A peine! C'est peu, c'est trop peu. Voilà une affaire que j'ai créée, elle est belle, elle a ma confiance, je veux en demeurer le maître. Il me faut cent mille titres... A huit cents francs, ils sont un peu chers... pour moi... Alors, j'ai décidé de faire la baisse... D'ici une dizaine de jours, nous ne coterons guère plus de deux cents francs... mais j'aurai ramassé cent mille actions et dans quelques mois, je vaudrai, je le pense, cent millions de francs... Vous apercevez?

FLACH. — Oui!... Evidemment... l'entreprise est tentante... Hardie, ébouriffante... mais tentante... Seulement... les conséquences?

JACQUES. — Quelles conséquences?

FLACH. — Ne redoutez-vous rien?

JACQUES. — Rien. Nous parlerons d'une place surchauffée, d'une spéculation excessive... c'est la vérité, d'ailleurs... enfin, j'ai pris mes précautions... je suis inattaquable...

FLACH. — Un dernier détail. Nous sommes à la veille de la liquidation... Vous vous en souvenez?

JACQUES. — Plutôt!

FLACH. — Mais aviez-vous songé à ceci : que vous étranglerez la plupart des spéculateurs? Cette chute énorme les mettra dans l'impossibilité de fournir demain, des marges supplémentaires, de régler leurs différences... Ils seront sabrés impitoyablement.

JACQUES. — Je ne suis pas l'ange gardien de ces messieurs, le métier de joueur comporte des risques.

FLACH. — Parmi les perdants, vous compterez nombre d'amis.

JACQUES. — Flach, mon ami, je ne me connais pas un ami... Depuis que je travaille, depuis que je lutte, depuis que j'existe, jamais je n'ai reçu le secours d'une parole amie... Mais cette conversation me semble...

FLACH. — En effet, pardonnez-moi mon indiscrétion... Je vous suis tout dévoué, je tenais à me rendre compte... A présent, je me sens rassuré pleinement et je vous seconderai de mon mieux... J'ai compris vos instructions... je pars et...

JACQUES, l'arrêtant. — Un instant. Vous devinez, n'est-ce pas, que cette brusque réaction causera en Bourse une effervescence, du tumulte?

FLACH. — Fichtre, oui!... A propos, quelle attitude devrai-je prendre?

JACQUES. — L'attitude d'un homme aussi surpris, aussi affolé, aussi ignorant que les voisins.

FLACH. — Bon.

JACQUES. — Dès que les Cuivres seront offerts à six cents, glissez à nos bonshommes l'ordre de cesser les ventes, précipitez-vous dans votre auto et, à toute vitesse, apportez-moi la nouvelle ici.

FLACH. — Comptez sur moi.

JACQUES. — Je ne bouge pas. Mon valet de chambre sera de planton dans le premier vestibule et la porte de l'appartement ne s'ouvrira que pour vous. Entendu?

FLACH. — Entendu, monsieur! A tout à l'heure!

Scène IV

JACQUES, LE GOVAIN
Entrées du VALET DE CHAMBRE, d'un MAITRE D'HOTEL du Ritz, de ZAMBO

A peine Flach a-t-il disparu que Jacques se dirige, en courant presque, vers la chambre voisine.

JACQUES, qui a ouvert la double porte de droite. — Le Govain! Il me semblait bien que j'avais entendu... Entrez, Jessie... Entrez, mon cher Jessie... Merci d'être accouru.

LE GOVAIN, paraît, il est en veston. Il a son chapeau sur la tête, il tient sa canne, ses gants d'une main, de l'autre, un journal déplié. — Lui! C'est bien lui!

JACQUES. — Etonné de me voir!

LE GOVAIN. — Un peu tout de même!... Qu'est-ce que vous fichez à Paris?

JACQUES. — Devinez.

LE GOVAIN. — Je n'ose... et pourtant votre lettre... une histoire de femme?

JACQUES. — Tout juste, mon ami... Une histoire de femme?

LE GOVAIN. — Pas possible! Une aventure! Vous! Dieu que c'est drôle!

Il s'assied et se tord.

JACQUES, qui fait la bête. — Moins drôle que vous ne le croyez!

LE GOVAIN. — Mais bien plus drôle que vous ne pouvez le croire... Mon cher, je me suis couché ce matin à huit heures et demie, eh bien, je ne vous en veux pas de m'avoir fait éveiller à dix... Alors, votre petit voyage... Une comédie? Une blague?

JACQUES. — Dame!

LE GOVAIN. — Et, tandis que votre femme, votre pauvre femme, et vos amis, vos pauvres amis, vous imaginaient sur un paquebot, dans des trains, vous... Adorable! Simplement adorable!... Mon petit Brachart, je vous adore!...

JACQUES. — Je ne m'explique pas votre enthousiasme... J'ai employé une ruse préhistorique... Les maris, lorsqu'ils ont besoin d'un ou deux jours de liberté...

LE GOVAIN. — Oui! Mais vous!...

JACQUES. — Moi! Moi! Vous finiriez par m'intriguer!

LE GOVAIN. — Comprenez donc! Vous ne passez pas précisément pour un noceur!... Vous travaillez comme un diable, vous remuez des affaires énormes qui vous absorbent du matin au soir... Et surtout, surtout, je me figurais que vous brûliez d'amour pour votre femme.

JACQUES. — Ah! Vous vous figuriez?...

LE GOVAIN. — Oui, que vous étiez éperdument épris.

JACQUES. — Tiens! Tiens! Vous vous figuriez cela!...

LE GOVAIN. — Mieux!... On peut tout dire?

JACQUES. — Mais!...

LE GOVAIN. — J'aurais juré que la froideur d'Anne-Marie, à votre égard, vous taquinait un peu... Elle paraît plutôt froide... enfin, réservée...

JACQUES. — Ma foi...

LE GOVAIN. — Ce n'est pas que je vous trouve plus démonstratif, mais... bref, je me mettais le doigt dans l'œil... Moralité: je suis un déplorable observateur...

JACQUES. — Il se peut... Mais vous êtes aussi, en toutes circonstances, un ami attentif. Ce signe d'intérêt me touche, mon cher Jérôme. Si! Si! Je ne l'oublierai pas!

LE GOVAIN. — Vous rigolez!... Expliquez-moi plutôt votre lettre... Quel coup de main puis-je...?

JACQUES. — Ah!... Jessie, vous plaît-il de me rendre un grand, un vrai service?

LE GOVAIN. — Mon bon Jacques, vous ne soupçonnez pas ce dont je suis capable pour vous.

JACQUES. — Je m'en doute, puisqu'en une circonstance capitale, je me tourne vers votre amitié.

LE GOVAIN, riant. — Vous ne comptez pas me taper?

JACQUES, riant aussi. — Non!

LE GOVAIN. — Ce serait votre tour!

JACQUES. — Chut!... Jessie, vous m'obligeriez pour la vie en déjeunant avec moi et en ne me quittant pas d'un pouce avant trois heures... Enfin, quatre heures!

LE GOVAIN. — C'est tout?

JACQUES. — C'est tout! Ne rions plus! Mon ami, je traverse les heures les plus angoissantes de mon existence.

LE GOVAIN. — Sérieusement?

JACQUES. — Sérieusement. J'attends d'une minute à l'autre une nouvelle... une nouvelle... Vous jugerez par vous-même de sa gravité. Mais restez! La solitude exaspère ma nervosité et la présence d'un indifférent me rendrait fou... Mon petit Jessie, je vous aime bien... ne me quittez pas!

LE GOVAIN. — Extraordinaire!... Extraordinaire, de plus en plus!... Mon vieux. Il doit être midi dix à midi et demi, je serai de retour et je vous appartiens jusqu'à...

JACQUES. — Ah non!

LE GOVAIN. — Ah si!

JACQUES. —Vous voyez! Déjà!...

LE GOVAIN. — Un simple tour à la Bourse! J'y renoncerai si vous insistez, mais...

JACQUES. — A la Bourse! Dans quelle intention, mon Dieu? Vous achetez encore des Cuivres?

LE GOVAIN. — Ne vous payez pas ma tête... Mon paquet me suffit, je n'en dors plus!

JACQUES. — Eh bien!

LE GOVAIN. — Vous savez parfaitement que je ne rate jamais l'ouverture, histoire de causer, de prendre le vent, de voir les cours... A propos, on vous apportera le premier cours, je suppose?

JACQUES. — Jamais de la vie! Mais je peux vous l'annoncer à un franc près.

LE GOVAIN. — On ne bougera pas sur hier?

JACQUES. — On montera... Oh! très peu!...

LE GOVAIN. — Enfin!

JACQUES. — Enfin?

LE GOVAIN. — Hier on est tombé de trois francs!... Avant-hier d'une thune...

JACQUES. — Le Govain, ne faites pas l'enfant!

LE GOVAIN. — Vous en parlez à votre aise!

JACQUES. — Vous venez de prendre quatre mois d'une hausse ininterrompue.

LE GOVAIN. — J'ai encore soif!

JACQUES. — Vous boirez!... Allons! Donnez-moi votre chapeau et votre canne et déjeunons... On gagnera toujours une heure. (Il a sonné.)

LE GOVAIN. — Mon cher, vous êtes despotique... Vous exigez là un vrai sacrifice.

Le valet de chambre est entré.

JACQUES. — Nous allons déjeuner, Jean.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

JACQUES. — Ici!

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

Il tire, de sa poche, la carte et la présente à Jacques.

JACQUES, tendant la carte à Le Govain. — Jessie!

LE GOVAIN, se vautrant sur un divan. — Ah! mon bon, commandez! Je mangerai comme vous.

JACQUES. — C'est que je déjeune à peine... une vieille habitude de boursier...

LE GOVAIN. — Tant mieux! Je n'ai jamais eu moins d'appétit! J'ai dormi une heure !... Je me découvre une menuiserie dans la bouche.

JACQUES, qui a consulté le menu. — Alors... des œufs froids à la gelée et un plat du jour quelconque... Epaule d'agneau boulangère... Qu'en pensez-vous?

LE GOVAIN, bâillant. — Comme un gant!

JACQUES, rendant la carte au valet de chambre. — Voilà. Et des fruits.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

JACQUES. — A boire... Du champagne?

LE GOVAIN. — Hou! Quelle abjection... J'en ingurgite depuis minuit.

JACQUES. — Whisky, soda?

LE GOVAIN. — Comme l'autre gant!

JACQUES, au valet de chambre. — Du whisky et des sodas. (Le valet de chambre sort.) Vous n'avez pas honte de vadrouiller, de noctambuler pareillement?

LE GOVAIN, toujours étendu. — Ne m'en parlez pas! Je me dégoûte! Je dois tirer en assaut demain, je serai frais...

JACQUES, debout, près de lui. — Bah! une bonne nuit!

LE GOVAIN, se redressant. — Racontez-moi, maintenant, votre affaire, votre aventure...

JACQUES. — Oh! pas encore!

LE GOVAIN. — Flûte!

JACQUES. — Un peu de patience Je vous l'ai dit, j'attends une nouvelle, un message... Mais vous saurez, vous saurez tout!

LE GOVAIN. — Aujourd'hui?

JACQUES. — Tout à l'heure.

Pendant les dernières répliques, un valet de chambre et le maître d'hôtel du Ritz sont entrés. Ils disposent deux couverts.

LE GOVAIN, s'étirant. — Je reconnais ce salon... J'y ai rendu visite à mon vieux Jacques Stivaneslas. Il venait d'être appelé au trône. Il avait reçu le télégramme de son peuple dans un bar de la rue Scribe. Il était encore un peu saoul... et aujourd'hui, un autre Jacques honore le même appartement... Notre Excellence Jacques Brachart! Brachart de Marseille, Brachart du Caire! Brachart des Cuivres! Décidément, je ne fréquente que des gens très bien.

JACQUES. — Trop aimable!

LE GOVAIN. —Pauvre Jacques III! Un an après son couronnement, quelques-uns de ses plus fidèles gardes du corps, le jetaient, son corps, par une des fenêtres du palais... Heureusement, Brachart, les rois de votre espèce, les nouveaux rois, sont plus solides, hein?

LE VALET DE CHAMBRE. — Monsieur est servi.

JACQUES. — A table!

LE GOVAIN. — Par obéissance! (Il s'installe.) Je me sens incapable d'avaler une bouchée.

JACQUES. — Un effort! (Versant.) Beaucoup de whisky?

LE GOVAIN. — Allez-y, ça me donnera du ton. (Cependant, le valet de chambre passe le plat d'œufs.) Mignon, notre petit tête-à-tête!

JACQUES. — Je suis ravi, Jessie, de déjeuner en face de vous.

Le valet de chambre se retire.

LE GOVAIN. — Ce bon Brachart! Ce bon Brachart, qui se laisse chiper comme un collégien! Car vous l'êtes chipé, hein! Chipé pour de bon! Oh! vous pouvez sourire!... Vous souriez de travers, mon garçon!

JACQUES. — C'est vrai, Jessie, je ne suis pas heureux... Je suis un malheureux, Jessie! Cette nuit, pendant que vous vous amusiez et que vous buviez... j'ai... j'ai gémi... Oui, oui, gémi, tout haut, tout seul.

LE GOVAIN — Je n'y suis plus du tout.

JACQUES, une main sur le bras de Le Govain. — Je n'avouerai cette faiblesse devant aucun autre... mais nous deux, n'est-ce pas?

LE GOVAIN. — Mon brave, je n'y suis plus!... Expliquez-moi!... Vous aviez préparé cette fugue, cette absence pour donner un rendez-vous... un rendez-vous, ici... au Ritz?

JACQUES. — Naturellement. Encore un œuf?

LE GOVAIN, se servant. — Merci. Et on vous a posé un lapin?

JACQUES. — Non.

LE GOVAIN. — On est venu?

JACQUES. — Oui.

LE GOVAIN. — En ce cas?...

JACQUES. — Patience! Tout à l'heure!

LE GOVAIN, frappant dans ses mains. — Votre béguin vous en ferait-il porter?

JACQUES. — Tout à l'heure, Jessie!

LE GOVAIN. — Ce serait de la malechance!... Tromper votre femme pour être trompé par votre connaissance... (Il s'est levé, tapant sur l'épaule de Jacques.) Riez donc, mon vieux pacha!... On a fait hier huit cent quarante-quatre!... Avant deux mois, nous vaudrons mille francs! Paris se roule à vos pieds et vous vous frappez parce qu'une petite grue... C'est une femme du monde?... (Jacques se tait, le valet de chambre et le maître d'hôtel ont reparu. Ils apportent le second plat.) Mon petit Jacques, pendant que je vous tiens... Hier soir, vous m'avez flanqué la trouille...

JACQUES. — Hier soir?

LE GOVAIN. — Avec vos perpétuels conseils de prudence... Je vous répète que ma position sur les Cuivres est devenue terrible.

JACQUES. — Vous l'avez encore augmentée?

LE GOVAIN. — Je t'écoute. Je n'oserais pas vous avouer le chiffre... vous me gronderiez...

JACQUES. — Sans doute... Remettez-vous tout de même à table et prenez de cet agneau boulangère.

LE GOVAIN. — Sous aucun prétexte.

JACQUES. — Oh!

LE GOVAIN. — Impossible! Je vous assure!... Non! impossible!...

JACQUES, qui se sert. — Des fruits?

LE GOVAIN. — Du café!... par charité!...

JACQUES. — Et des cigares!...

LE VALET DE CHAMBRE. — Ils sont là, monsieur.

Il sort.

JACQUES, à Le Govain. — Turc, le café?

LE GOVAIN. — Au point où nous en sommes!

JACQUES, au maître d'hôtel. — Café turc.

Le maître d'hôtel s'est retiré, emportant les plats.

LE GOVAIN. — Mon cher, mon agent de change ne voulait plus acheter, j'ai dû donner, en couverture, jusqu'à mon dernier fifrelin... J'ai même emprunté de l'argent à gros intérêts... Jugez!...

JACQUES. — Eh bien, je vous blâme! Je blâme ce jeu

excessif... Supposez un coup de baisse... Que feriez-vous le jour de la liquidation?

LE GOVAIN. — Le plongeon!... Mais il faudrait un rude coup!

JACQUES. — Vous êtes à la merci d'une panique.

LE GOVAIN. — Que voulez-vous? On ne rencontre pas deux fois Jacques Brachart sur le chemin de la fortune! Je suis décidé à faire le sac en même temps que vous.

JACQUES. — Bien! Bien!

LE GOVAIN. — Bien! Bien! Vous m'agacez à la fin. Vous n'apercevez aucun péril?

JACQUES. — Aucun.

LE GOVAIN. — Moi non plus!... Que craindrions-nous? Une guerre? Improbable! Votre mort soudaine? Improbable!

JACQUES. — Mon petit, en affaires, on ne peut négliger l'improbable. Mais redoutons sans cesse l'impossible.

LE GOVAIN. — Soit! Demain, je jetterai du lest.

JACQUES. — Mais oui, demain, allégez-vous!... C'est le plus sage... Dès demain...

Le maître d'hôtel rentre, suivi d'un Arabe en costume qui porte sur un plateau des cassolettes.

LE GOVAIN. — Bonjour, Zambo!

ZAMBO, c'est l'Arabe et il a le doux accent de la race. — Bonjour, mousu. (A Jacques.) Bonjour, mousu!

LE GOVAIN. — Tâche de la soigner, ta drogue...

ZAMBO. — Oui, mousu!

LE GOVAIN. — Monsieur a besoin d'être remonté! Zambo, tu as été cocu souvent?

ZAMBO, qui prépare le café. — Jamais, mousu!

LE GOVAIN. — Fichtre! Comment t'y prends-tu?

ZAMBO. — Pas marié, mousu!

LE GOVAIN. — Brute! (Cependant le maître d'hôtel et un garçon finissent de desservir. Zambo a, de son côté, terminé sa petite cuisine. Il présente le plateau à Le Govain.) Mets ça là!

L'Arabe pose le plateau et, après quelques salamalecs, saisit la main de Le Govain et la baise. Il s'approche ensuite de Jacques et tente de renouveler cette petite cérémonie, mais Jacques ne s'y prête pas.

JACQUES. — Non, merci! Sans façons!...

Il donne un pourboire à Zambo.

ZAMBO. — Merci, mousu!... Au revoir, mousu!

Il sort.

JACQUES, offrant des cigares à Le Govain. — *Have a smoke!*

LE GOVAIN, après avoir choisi. — Là!... Allumez-en un, vous aussi, et pour l'amour du bon Dieu, allons-y de cette histoire.

JACQUES. — Oui, je crois qu'on peut commencer. (Tout doucement, à son tour, il a pris un cigare, l'a coupé, l'a allumé. Il tire deux ou trois bouffées et prononce sans se presser.) Jérôme, êtes-vous un homme jaloux?

LE GOVAIN. — Ah non! par exemple!

JACQUES. — Cependant...

LE GOVAIN. — J'ignore cette affaire-là! Je vous jure que je l'ignore. J'ai feint la jalousie pour... pour faire plaisir aux dames... Mais, je ne me laissais pas prendre à mon chiqué... et j'ai eu des femmes! Je peux le dire, sans me vanter, j'en ai eu des tas et des tas!... Rien de pareil pour vous rendre philosophe... Elles sont si faciles, mon cher... Toutes! toutes!

JACQUES. — Ainsi, Jérôme, jamais dans un dîner, dans une soirée, vous n'avez senti tout à coup le mauvais soupçon vous entrer dans la poitrine?

LE GOVAIN. — Jamais!

JACQUES. — Jamais vous n'avez posé des questions avec un faux sourire figé, fixé sur votre figure? Jamais, en entendant la parole révélatrice, il ne vous a paru que les murs s'abîmaient, que toutes les lumières ne formaient plus autour de vous qu'une grande lumière tournante et tournoyante? Jamais!

LE GOVAIN. — Je ne suis pas loufoque!

JACQUES. — Et jamais, vous n'avez regardé la femme que vous aimiez, d'un nouveau regard épouvanté? Vous n'avez pas à ses petits poignets, au long de ses bras, et là, près de l'épaule et sur son cou renversé et sur ses lèvres, vu... oui, vu les baisers d'un autre. Jamais?

LE GOVAIN. — Vous êtes malade?

JACQUES. — Et pas une fois, mon petit Jessie, l'homme de toutes vos douleurs, de toutes vos hontes, de toutes vos haines...

Il s'interrompt brusquement. Le valet de chambre vient de reparaître. Sur une assiette d'argent, il apporte une lettre.

LE GOVAIN, impatienté. — Nom d'un chien!

JACQUES. — Vous permettez? (Il ouvre et lit la lettre.) Je suis désolé, mon cher! Une visite.

LE GOVAIN. — La personne?

JACQUES. — On vient de sa part.

LE GOVAIN, se levant. — Alors?

JACQUES. — Excusez-moi... je ne vous demande que cinq minutes... voyons... je vous laisse ici.

LE GOVAIN. — Pas du tout... recevez à votre aise.

JACQUES. — Mais...

LE GOVAIN. — Fourrez-moi avec ma petite tasse et mon petit cigare dans cette petite chambre.

JACQUES. — Là?

LE GOVAIN. — Ne me contrariez pas! J'y ai vu un lit tout à l'heure dans la chambre. Vous n'imaginez pas ce qu'un lit représente pour moi en ce moment? Un somme! Le plus court des sommes et je suis un homme sauvé...

JACQUES, qui a suivi Le Govain jusqu'au seuil. — A tout à l'heure!

Il referme les portes derrière Le Govain et fait signe au valet de chambre d'introduire le visiteur.

Scène V

JACQUES, FLACH

FLACH, essoufflé. — Je suis venu au galop! Les plus graves événements!

JACQUES. — Chut! Fait-on six cents?

FLACH. — Oh! non!

JACQUES. — Parlez bas... Combien?

FLACH. — Sept cent cinquante.

JACQUES. — Quoi? Même pas cent francs de baisse. De quel droit avez-vous quitté la Bourse?

FLACH. — Mais, monsieur...

JACQUES. — Je donne à mon fondé de pouvoirs l'ordre de ne pas bouger avant que le cours...

FLACH. — Monsieur, écoutez mon rapport...

JACQUES. — Soit! Parlez!

FLACH. — On a ouvert à huit cent cinq... Londres nous a envoyé quarante francs de recul...

JACQUES. — Seulement?

FLACH. — Seulement. Nos gens se sont mis immédiatement à vendre et je vous prie de croire qu'il a fallu taper! Quelle résistance! J'estime qu'avant d'atteindre le cours de six cents vous auriez jeté sur le marché plus de cent mille Cuivres. Comme vous en possédez vingt-quatre mille, vous voyez le découvert!

JACQUES. — Et après? Je vous écoute avec stupeur! Vous ai-je fixé une limite?

FLACH. — Monsieur...

JACQUES. — Il fallait vendre au besoin deux cent mille actions; mais il fallait m'obéir...

FLACH. — Eh bien, non, monsieur, il ne fallait pas!

JACQUES. — Parce que?

FLACH. — Parce que demain, vous étiez un homme ruiné.

JACQUES, saisi. — Hein!... Expliquez-vous!

FLACH. — Monsieur, il s'est produit une intervention... elle est encore officieuse.

JACQUES. — Une intervention?... Qui?

FLACH. — Le baron.

JACQUES. — Hart?... Nous sommes dans les meilleurs termes.

FLACH. — Je n'en disconviens pas, mais le baron vient

de me prévenir discrètement qu'à cinq cents francs il met une barre, il rachète tout ce qui se présente, il enraye, il arrête la baisse.

JACQUES. — C'est impossible! Impossible!

FLACH. — Le petit Picard m'a porté lui-même cette commission de la part du baron.

JACQUES, rudement. — Mais sa raison?

FLACH. — Le baron vous tient en grande amitié, seulement il craint à juste titre que la chute du Cuivre ne provoque une dégringolade générale.

JACQUES. — Il se trompe... Les autres compartiments ne seront pas touchés. Courez à la Banque et tâchez de...

FLACH. — Vous connaissez le baron. Inutile de discuter avec lui. Il ne reviendra pas sur sa décision.

JACQUES, avec rage. — Ah!

Il se promène farouchement. Un temps.

FLACH. — Dans ces conditions, mon devoir était tracé. J'ai arrêté les frais et me voici! Si j'avais continué, si je m'étais conformé aveuglément à vos instructions, que se passait-il? Oui, nous descendions aujourd'hui à six cents. Résultat le plus net, vous massacriez bien inutilement un grand nombre de spéculateurs!... Demain, ces malheureux auraient été vendus d'office, exécutés. Leurs ventes forcées poussaient le baron en scène et dès lors notre affaire était claire! On ne reculait plus d'un centime. Tout au contraire, le cours rebondissait brutalement. A la panique d'un jour succédaient l'enthousiasme, le délire, le boum!... vous laissiez dans la reprise votre argent, votre fortune... Tout! tout! tout! Vous sautiez!... Je vous le dis, monsieur, vous sautiez!... (Un silence. Jacques ouvre violemment la fenêtre et respire l'air du dehors.) Avouez-le, je me serais montré criminel en vous obéissant coûte que coûte. (Un silence.) Il est heureux que le baron nous ait avertis sans retard. Il a été relativement gentil. Les dégâts ne sont pas terribles!... (Un silence.) Alors, monsieur Brachart, je retourne à la Bourse et je vous rachète au mieux! (Un silence.) J'attends vos ordres.

JACQUES. — Eh bien!... Eh bien!... (Il a un regard vers la porte de Le Govain et prononce d'une voix qui s'étrangle un peu.) Eh bien, mes ordres restent les mêmes. Vendez des Cuivres sans relâche jusqu'au cours de six cents francs.

FLACH. — Non!... C'est sérieux? vous persistez?...

JACQUES. — Je vous ai écouté attentivement; vous jugez mal la situation.

FLACH. — Mais tonnerre de tonnerre, il n'existe pas deux manières de la juger! Vous voulez entrer en lutte avec un des hommes les plus riches du monde?

JACQUES. — J'ai mon idée.

FLACH. — Quelle idée?

JACQUES, violent. — Ceci me regarde.

FLACH. — Vous vous perdez, monsieur Brachart, vous vous perdez! J'en suis sûr! Et le plus incroyable, c'est que vous en êtes sûr aussi!... Il est impossible qu'une intelligence comme la vôtre...

JACQUES. — Flach, nous gâchons un temps précieux.

FLACH. — Voilà, voilà, c'est leur vertige à tous. Votre force vous grise!... Vous ne vous contentez plus de prévoir les événements, vous voulez...

JACQUES. — Flach, je ne déteste rien autant que les mots inutiles. Etes-vous disposé à exécuter mes ordres, oui ou non?

FLACH. — Tant pis! Je vous dois tout. Vous m'avez fait. Vous avez fait ma fortune. Je reste votre homme jusqu'au bout. (Regardant sa montre.) Bigre! plus le temps, par exemple, de travailler en douce! Il faudra se démasquer... Ça vous est égal?

JACQUES. — Ça m'est égal.

FLACH. — Parfait! Dussé-je me faire lyncher par les joueurs, avant la clôture, les Cuivres égyptiens feront six cents francs... Seulement, quand trois heures sonneront, vous pourrez vous dire que Jacques Brachart, riche ce matin à trente millions, s'est coulé dans cette seule séance pour la gloriole de ne pas reconnaître qu'une fois dans sa vie il s'était trompé. Bonjour! (Il gagne la porte du fond, l'ouvre, puis se retourne et murmure.) J'y vais? (Jacques ne répond que par un signe de tête affirmatif.) Allons-y!

Il sort. Jacques ausitôt fait un mouvement pour se précipiter à sa poursuite. Il se domine, marche rapidement vers l'autre porte, la porte de la chambre, l'ouvre, et d'une voix presque désespérée.

JACQUES. — Le Govain! (Criant.) Le Govain! Le Govain!

Scène VI

JACQUES, LE GOVAIN

LE GOVAIN, invisible. — Présent!

JACQUES. — Venez! Venez! (Un temps. Brutalement.) Venez donc!

LE GOVAIN, toujours de même, de la chambre. — Voilà! (Au bout d'une seconde, il parait.) Sapristi! Vous êtes pressé!... (S'étirant.) Je vous retiens, vous!... Vous avez le chic pour éveiller les gens en sursaut. (Regardant Brachart.) Oh! Quelle drôle de binette! Mauvaise nouvelle?

JACQUES. — Nouvelle émouvante!

LE GOVAIN. — Dégoisez, à la fin.

JACQUES. — Mon petit Jérôme...

Il se tait.

LE GOVAIN. — Eh bien?

JACQUES, donnant à Le Govain une légère tape sous le menton. — Mon petit Jérôme, vous êtes un coquin!

LE GOVAIN, se câbrant. — Ah! mon ami, gare!... (Le regardant.) Vous me paraissez singulièrement énervé!

JACQUES. — Pas du tout!... Voulez-vous le cours des Cuivres? On fait sept cent cinquante.

LE GOVAIN, machinalement. — Huit cent cinquante.

JACQUES. — Sept cent cinquante. Cent francs de baisse, Jérôme Le Govain.

LE GOVAIN, rudement. — Mais, qu'est-ce qui vous prend? Vous avez bu pendant que je dormais? Vous êtes saoul?

JACQUES, même jeu. — Et d'ici une heure on fera six cents, Jérôme Le Govain.

LE GOVAIN. — Encore? J'avais raison! Vous êtes saoul! Je vous laisse cuver votre vin!

Il a pris chapeau et canne.

JACQUES, barrant la sortie. — Minute! Minute!

LE GOVAIN, plus que sec. — Mais quoi?

JACQUES. — Le Govain, cette nuit, où soupiez-vous?

LE GOVAIN. — Cette nuit?... Si on vous le demande...

JACQUES. — Vous soupiez au Café de Paris?

LE GOVAIN. — C'est possible!

JACQUES. — Avec des grues!

LE GOVAIN. — C'est encore possible!

JACQUES. — Et avec les Ruches.

LE GOVAIN. — Je ne me rappelle pas.

JACQUES. — Et avec Grace Ritherford!

LE GOVAIN. — Je ne me rappelle pas non plus.

JACQUES. — Et avec Anne-Marie, ma femme!

LE GOVAIN. — Ah! Brachart, en voilà assez! Il y a certaines plaisanteries...

JACQUES. — Je ne plaisante pas, je ne plaisante jamais, je ne sais pas plaisanter. Cette nuit, vous avez mené ma femme à un souper de filles. Cet après-midi, le Cuivre égyptien cotera six cents! Vous comprenez!

LE GOVAIN, se croisant les bras. — Ma parole, il est ivre!

JACQUES. — Quoi? Vous ne comprenez pas encore? Vous n'y mettez pas de bonne volonté! Le Govain, mon chéri, vous êtes l'amant de ma femme et moi je vous ruine! Y êtes-vous cette fois?

LE GOVAIN. — Oh! Vous finissez par m'embêter, vous! Allez! Allez! Place!

JACQUES. — Non. Vous ne sortirez pas.

LE GOVAIN. — Et qui m'en empêchera?

JACQUES. — Moi, probable!

LE GOVAIN, marchant sur lui, la canne haute. — Et comment?

JACQUES, terrible. — Comme ça! Vous voyez! Comme ça!... (Jacques a saisi Le Govain par les poignets et le fait reculer.) Les histoires que vous racontez derrière mon dos, elles sont vraies! J'ai fait tous les métiers. J'ai vécu de mes bras! Faut bien que ça serve à quelque chose!... Posez donc votre joujou!... (La main broyée de Jessie laisse tomber la canne.) Ça me sert à vous épingler au mur, comme un papillon!...

Jacques, ce disant, a pris Le Govain à la cravate et l'a poussé contre un meuble.

LE GOVAIN, levant le poing. — Voulez-vous me lâcher?

JACQUES. — Ne tapez pas, mon petit!... Je vous étrangle... (Un temps.) Je suis le plus fort!

LE GOVAIN, d'une voix blanche. — Voulez-vous me lâcher?

JACQUES, qui le tient toujours à la gorge. — On promet d'être gentil, de ne pas me quitter, de tenir compagnie à son camarade? Dites? Promet-on?

LE GOVAIN. — Soyez tranquille! Je ne me collette pas avec un portefaix!

JACQUES, qui, après un temps, a lâché prise, mais qui reste sur la défensive, les poings en avant. — Je n'en exige pas davantage! Je ne suis pas difficile? (Il ramasse la canne de Le Govain et replace un meuble.) Là! mettons un peu d'ordre!... J'étais sûr que votre bonne éducation l'emporterait!... J'en étais sûr!

LE GOVAIN, qui arrange sa cravate. — Je vous répète...

JACQUES. — Oh! Vous êtes courageux! Je ne le nie pas!... Mais traverser le hall du Ritz avec du linge en lambeaux, avec la figure en sang, non... non!... On est gentleman ou on ne l'est pas!

LE GOVAIN. — Brachart, reprenez votre calme.

JACQUES. — J'ai tout mon calme.

LE GOVAIN. — Alors, conduisez-vous proprement. Si, à tort, vous vous jugez offensé, envoyez-moi deux de vos amis; vous savez à merveille...

JACQUES. — Un duel? Pour que je sois blessé pardessus le marché?... Tué peut-être?... Ah çà! jeune homme, vous me prenez tout à fait pour une gourde? Vous avez eu mon argent, vous avez eu ma femme, il vous faut encore ma peau! Ah! Ah! Ah!

LE GOVAIN. — Mais vous mentez! Vous mentez! Quel est votre but en salissant Anne-Marie? Eviter de vous battre?

JACQUES. — Assez de bêtises! Je veux me battre!... Mais je ne veux pas me faire battre. Je déteste le rôle de la victime. Je le trouve stupide! Je me bats avec mes armes, sur mon terrain. Pour notre rencontre, ce salon d'hôtel, au beau milieu d'un appartement vide. Appelez, criez tant qu'il vous plaira. Vous ne dérangerez personne! Pour vous retenir, mes poings et mes poignets! Souvent, je les ai mis à l'épreuve, j'en réponds! Et vous êtes un freluquet, vous! Vous ne tenez pas debout!... Si j'étais le freluquet, si vous étiez le gaillard d'attaque, j'aurais cherché autre chose! Enfin, petit Le Govain, pour vous écraser, pour vous écrabouiller, ma galette, ma bonne galette. Justement, j'ai de quoi! Le voilà mon système!

LE GOVAIN. — Il est joli! Enchanté de vous connaître, enfin. Ainsi, froidement, vous aviez tout combiné?

JACQUES. — Tu parles!

LE GOVAIN. — Et vous m'avez attiré dans ce guet-apens?

JACQUES. — Tu parles!

LE GOVAIN. — Eh bien, c'est l'acte d'un gredin et d'un lâche.

JACQUES. — Mettons!

LE GOVAIN. — Oui, d'un lâche! Si vous n'étiez pas le dernier des lâches, vous sauriez que tout homme porte une épée...

JACQUES — Pas moi! Je ne porte pas d'épée, moi!

LE GOVAIN. — Enfin, monsieur, l'honneur...

JACQUES. — Ah! Ah! Je l'attendais ce mot-là... d'honneur!... Mais je m'en fous de l'honneur! Je n'ai pas d'honneur! Le faubourg de Marseille où je suis né, on l'appelait le coin aux voleurs. Les passants crachaient à terre, en signe de mépris. La maison paternelle: un mont-de-piété clandestin. A l'école, les autres gamins formaient des ligues pour me rosser... Plein d'effroi, je subissais leurs coups. Une fois, pourtant, dans une bataille, d'instinct, j'ai mordu. Ce jour-là, j'ai forcé une hypocrite complaisance. Ma carrière est à cette image. Honni des hommes, j'ai avancé parmi eux, les poings serrés, les mains moites, la bouche menaçante, le cœur craintif, redoutant, redoutable... Aussi, je vous le dis, j'ai de la ténacité, j'ai de la férocité... j'ai de la rage... j'ai parfois des élans... j'ai de la passion... oui, de la passion!... Mais je n'ai pas d'honneur!... Où l'aurais-je pris, mon honneur?...

LE GOVAIN. — En effet.

JACQUES. — Vous, Le Govain, quelle différence!... Vous êtes le fils d'un soldat glorieux, respecté; madame votre mère était une sainte femme. Vous avez sucé le lait de l'honneur, vous avez reçu les leçons de l'honneur, vous avez grandi parmi des exemples d'honneur, alors, bien entendu, vous en avez de l'honneur! C'est malin! Vous en avez même de trop, oui, trop!... Dans les duels, quand vous serviez de témoin à quelque blanc-bec, vous réclamiez cinq cents louis pour prix de vos peines!... Je vous le dis, vous ne savez qu'en faire de votre honneur! Vous le vendez!... Vous vous êtes mis marchand d'honneur!... Bon métier! Et commode!... Vous confiez vos dettes à une femme, à Grace Ritherford, vous lui promettez le mariage et, fortune faite, vous la plaquez brutalement. Mais vous la remboursez! Vous êtes homme d'honneur!... Et ce parvenu de votre connaissance!... Avec lui, vous concluez un marché tacite. Vous lui accordez votre apparente amitié. En échange, vous ne refusez ni son or ni son aide. Et puis, délibérément, affreusement, vous lui avez volé sa chance de bonheur, son unique espoir, la lumière de sa vie... Vous pouviez vous le permettre!... L'honneur!... Salaud!... Et si j'étais tombé dans le piège des mots d'honneur, si je m'étais aligné avec toi, si, demain, tu m'avais couché sur le pré d'honneur, ne te semble-t-il pas que, dans cette affaire d'honneur, il aurait encore pris quelque chose, l'honneur? (Mouvement de Le Govain.) Ne bouge pas de là, ou je te casse la gueule...

LE GOVAIN. — Je voulais une cigarette... L'odeur du tabac ne vous incommode pas?

JACQUES, lui tendant la boîte. — Tiens!... Fume, mon bébé, fume... Tu n'as pas fini de fumer! Tu ne crâneras pas toujours! Je la verrai grimacer, ta vilaine figure de joli garçon... Car tu es bien, tu es très bien, tu es cruellement bien! Oh! Tu me le payeras, Jessie, tu me le payeras!

LE GOVAIN, assis à califourchon sur une chaise. — Sans indiscrétion, cet entretien doit-il se prolonger? Comptez-vous me garder jusqu'à demain?

JACQUES. — Non!... Seulement jusqu'à ton dernier sou! Quand tu seras décavé, irrémédiablement, alors, tu pourras disposer! C'est amusant, hein? C'est nouveau! C'est du sport!... Et si tu savais comme c'est bon!... J'en oublie que j'ai mal!...

LE GOVAIN. — Mon ami, vous vous fatiguez inutilement!... Je ne suis pas si sot que j'en ai l'air!... J'ai réfléchi... Votre histoire de baisse est puérile...

JACQUES. — Bah!

LE GOVAIN. — On ne m'effraye pas à si bon compte. Le krach sur commande! Mais par quel moyen?

JACQUES. — Et si je sacrifie tout ce que je possède... Mes trente millions.

LE GOVAIN, pouffant. — Pfff! Je couperais dans ce bateau-là?

JACQUES. — Oh! J'avais d'abord conçu la chose autrement... Je vous dépouillais, mes beaux messieurs... Je prenais votre bien et je le gardais... Il n'y a pas mèche! Tant pis, je saute avec vous...

LE GOVAIN. — Brachart, votre argent! Votre cher argent! Sérieusement...

JACQUES. — Tu as raison, j'aime l'argent... Je l'aime. Pourtant, je fiche en l'air ma fortune, pour qu'en

Jérôme Le Govain (M. H. Rousselle). Jacques Brachart (M. L. Guitry).

Jacques : « *J'ai vécu de mes bras ! Faut bien que ça serve à quelque chose* »

retombant elle te casse les reins!... J'obéis à... à l'impulsion, mon coup d'aile à moi, cette force mystérieuse qui, dans les circonstances désespérées, me soulève, me fait audacieux, héroïque... invincible! Il faut que je te fasse ton affaire!... Sans doute, m'en cuira-t-il après... Mais à cette heure, il le faut, il le faut, il le faut!...

A ce moment, de la place, montent les cris de vendeurs de journaux.

LE GOVAIN, se levant. — Qu'est-ce que?

JACQUES. — Silence, donc!

Tous deux ils écoutent. Puis Le Govain se précipite et ouvre une fenêtre.

LE GOVAIN. — Hein?... La Bourse... une débâcle...

JACQUES. — Oui! Oui... Une débâcle... le krach... ça y est! ça y est! tu es bouffé!

LE GOVAIN. — C'était vrai!

JACQUES. — Je te crois que c'est vrai!... Bouffé!! Tu es bouffé!

LE GOVAIN. — Ah! canaille! Canaille! Sale canaille!

JACQUES. — Bouffé!

LE GOVAIN. — Sale crapule! Sale voleur!

JACQUES. — La bête hurle! Bonne affaire! Tu es bouffé!

LE GOVAIN, étranglant de rage. — Le bandit! Le bandit! (Tout près de Jacques et le bravant.) Cocu!... Vieux cocu!... Oui, je l'ai eue, ta femme!...

JACQUES. — Mais tu es bouffé, Le Govain.

LE GOVAIN. — Quand tu le répéteras cent mille fois! J'ai eu ta femme, et comme tu ne l'auras jamais!... Tiens!... tu ne brailles plus!... Tu l'aimes, idiot!.. Tu n'oublieras pas!... Si je rencontre ton vilain museau au coin d'un bois, de nous deux, c'est encore moi qui rirai...

JACQUES. — Non, Le Govain, tu ne riras pas.

LE GOVAIN. — Je me gênerai!

JACQUES. — Tu ne riras pas, Le Govain. Tu ne penseras plus à ma femme, tu penseras à la tienne!

LE GOVAIN. — A la mienne? Il devient gâteux!

JACQUES, qui s'est assis sur la table. — Ecoute! Ecoute donc!... Je me suis occupé de ton avenir. Je t'ai marié! Tu épouses Grace Ritherford.

LE GOVAIN. — Imbécile!

JACQUES. — Pas si bête! Elle t'adore, la Ritherford! Elle te mendie, elle te guette! Tu ne supportes pas la dèche, toi!... Tu y passeras!

LE GOVAIN. — Malheureux imbécile!

JACQUES. — Tu le sais bien que tu y passeras! Comment t'en sortirais-tu, pauvre petit? Ah! Jessie, tu as eu ma femme! Eh bien, moi, j'avais couché avec la tienne, d'avance! Et tout le monde a couché. Tout le monde lui a passé dessus. Tu promèneras la femme à tout le monde! Tu vois bien que tu n'auras pas envie de rire.

LE GOVAIN. — Misérable filou, je te forcerai bien à te battre! Nous nous battrons et je te tuerai!

JACQUES. — Tais-toi! tu es libre! Cours à la Bourse, rage et pleure, et puis choisis! Ou bien redeviens le tapeur, le gigolo, l'invité. Ou bois ta honte, suis ton cœur et épouse ta putain! Vous ferez un beau couple!...

LE GOVAIN. — A bientôt, gibier de bagne!...

JACQUES, le balayant du geste. — Allez, ouste!

Le Govain s'élance au dehors.

RIDEAU

ACTE IV

Même décor que pour l'acte II : petit salon dans l'hôtel de Jacques Brachart.

Scène première

ANNE-MARIE, FRANÇOISE

Les deux femmes sont assises en face l'une de l'autre, Anne-Marie, impassible. Françoise paraît accablée. Un long silence.

FRANÇOISE. — Je t'en conjure, ma petite enfant, ne me regarde pas ainsi, fixement!...

ANNE-MARIE. — Bien, maman.

Elle ouvre un livre.

FRANÇOISE, n'en continue pas moins. — Quand tu me dévisageras pendant des heures!... Oui, je suis anxieuse, oui, je suis tourmentée... affolée... épouvantée... on le serait à moins, j'imagine... (Force lui est de se taire, mais au bout d'un instant.) Passe-moi ton flacon de sels, je te prie.

ANNE-MARIE. — Le voilà!

Elle reprend sa lecture.

FRANÇOISE. — Tu lis! Tu peux lire! je t'assure, ma chère fille, que tu dépasses la mesure.

ANNE-MARIE, doucement. — A la fin, maman, que désirez-vous?

FRANÇOISE, scandant ses mots. — Que tu ne me laisses pas dans cet état.

ANNE-MARIE. — Mais je n'y peux rien!

FRANÇOISE. — D'où revenais-tu, hier matin, à trois heures?

ANNE-MARIE. — Vous recommencez?

FRANÇOISE. — Tu vois!... tu préfères que je sois torturée.

ANNE-MARIE. — Je vous répète que mon absence ne se rapporte pas aux événements qui vous occupent.

FRANÇOISE. — Pourtant, je serais en droit d'exiger quelques éclaircissements... Tu mérites pour le moins un reproche!... Une jeune femme, qui, au milieu de la nuit...

ANNE-MARIE. — Non, maman, n'entamons pas le chapitre des reproches... s'il vous plaît!... D'abord, les reproches, les regrets, les récriminations, c'est petit, indigne de nous... Ne le pensez-vous pas?

FRANÇOISE. — Je pense... je pense... je ne pense pas, je ne pense plus! (Un silence.) Au moins me raconteras-tu exactement ce qui s'est passé entre ton mari et toi après notre départ.

ANNE-MARIE, souriant. — Vous le saurez bientôt mieux que nous-mêmes! Nous avons eu... comment dites-vous?... une explication. Cette explication close, Jacques Brachart m'a annoncé son intention de prendre le train de sept heures du matin pour Londres... Et nous nous sommes séparés dans des termes... dans les termes habituels.

FRANÇOISE. — Et là-dessus, le gaillard est resté à Paris.

ANNE-MARIE. — Cela paraît probable.

FRANÇOISE. — C'est sûr! Aussi bien, il n'a jamais eu l'intention de partir!... Ton frère a reconstitué à merveille la combinaison. Ah! ce petit Max est doué... Vraiment!... Brachart comptait sur ce coup de bandit pour décupler sa fortune. Il avait préparé la baisse de longue main, et le voyage imaginaire devait servir d'alibi. Pour dépister les plus malins, mon délicieux gendre a parlé sur tous les tons, du train de onze heures du soir et il a fait semblant de le manquer!... Est-ce que ces gens-là manquent jamais le train!... Voilà notre homme réduit à s'embarquer hier matin!... De la sorte, il pouvait s'écrier en apprenant le krach : « Fatalité! Fatalité! Moi présent, cette débâcle était conjurée. Par malheur, je ne me trouvais ni à Londres, ni à Paris... Je naviguais, je roulais entre les deux villes!... » Assez bien machiné, ma foi!... Hélas! les événements n'ont pas montré la docilité attendue, et le personnage s'est vu démasqué. Mais tel était son plan, n'est-ce pas?

ANNE-MARIE. — Sans doute... A quelques détails près.

FRANÇOISE. — Et de ce plan, de cette spéculation criminelle, enfin, de... de l'infamie qu'il mijotait, jamais il ne t'a soufflé mot?

ANNE-MARIE. — Jamais.

FRANÇOISE. — Tu ris?

ANNE-MARIE. — Maman, vous m'avez posé cette question-là, au moins...

FRANÇOISE. — Mais ne ris pas! je te défends de rire! C'est une honte! Tu ne ressens donc pour tes parents, ni respect, ni tendresse, ni pitié!...

ANNE-MARIE. — Pourquoi vous plaindrais-je, maman! Vous me confiiez à la minute que vos bénéfices étaient à l'abri et que vous gardiez, quoi qu'il advînt, soixante mille livres de rentes!

FRANÇOISE. — Soixante mille... soixante mille... Et puis, il ne s'agit pas de nous! c'est mon cœur de mère qui... Je pense à toi, ma pauvre petite!

ANNE-MARIE. — Vous pensez à moi plus que moi-même.

FRANÇOISE. — Evidemment... Tu es une inconsciente!... Mais rends-toi compte. Ton mari ne reviendra peut-être jamais... il est peut-être en fuite.

ANNE-MARIE. — Oh! je ne le crois pas....

FRANÇOISE. — En tout cas, il est ruiné.

ANNE-MARIE. — Je m'en moque!

FRANÇOISE. — Tu t'en moques!... Et déshonoré!... Tu t'en moques aussi!

ANNE-MARIE. — Je n'ai jamais honoré Jacques Brachart... alors...

FRANÇOISE, aigrement résignée. — Allons!... Cette attitude te plaît?

ANNE-MARIE. — Puisque je la conserve jusqu'au bout!

FRANÇOISE. — C'est parfait! c'est plus que parfait!... Je me tais, je ne dirai plus un mot!... Plus un traître

mot! Mais rien ne m'aura été épargné!... (Elle s'essuie les yeux tandis qu'Anne-Marie reprend sa lecture.) Quelle nuit et quelle journée! Quelles deux nuits et quelles deux journées... le cinématographe... Une séance de cinématographe! Depuis que ta femme de chambre nous a fait réveiller, je contemple un cinématographe effrayant, terrifiant. Bien mieux, je suis un personnage du cinématographe!... On sonne à la porte... une catastrophe!... On sonne au téléphone... une autre catastrophe!... (Un silence.) Quelle heure est-il?

ANNE-MARIE. — Sept heures moins vingt.

FRANÇOISE. — Et ton père qui ne revient pas!... Sotte que je fais, aussi, de l'envoyer au Club, dans une pareille circonstance. Il commettra gaffe sur gaffe, et il ne nous rapportera pas la moindre indication... S'il entend quelque chose, il ne comprendra pas... Quand, par extraordinaire, il comprend, il oublie aussitôt... Du reste, s'il n'oubliait pas, il raconterait tout de travers, alors...

Scène II

LES MÊMES, MAX, HONORE

MAX, qui entre en coup de vent. — Salut!

FRANÇOISE. — Ah! mon fils!...

MAX. — J'arrive de chez Maxim. J'ai vu tout le monde... il y a du neuf!...

FRANÇOISE. — Encore! Je tremble!

HONORÉ, qu'un valet de chambre introduit. — Bonsoir... Je viens du Club. J'ai des nouvelles...

FRANÇOISE. — Eh bien, taisez-vous!

HONORÉ. — Ah!

FRANÇOISE, à Max. — Parle, toi! Que se passe-t-il?

MAX. — Dans l'ordre: Primo, comme nous le supposions, Brachart n'a pas quitté Paris.

HONORÉ. — En effet!

FRANÇOISE. — Tu en es sûr?

HONORÉ. — Il a été aperçu hier par...

MAX. — Moi, je viens de l'apercevoir... boulevard Malesherbes, qui passait en auto... Très calme... sa figure de tous les jours... Il se surveillait, le bougre! Il portait beau. Ah! pour le toupet, celui-là...

FRANÇOISE. — Et ce misérable, un jour pareil, laisse sa femme sans nouvelles! Ma pauvre Annette... ma pauvre petite mignonne!

Elle embrasse sa fille.

MAX. — Secundo!

FRANÇOISE. — Oui! secundo!...

MAX. — Sous toutes réserves, on affirme que mon excellent beau-frère pourrait bien être coffré.

FRANÇOISE. — Coffré!

MAX. — Coffré!... Mis en prison...

FRANÇOISE. — Non?...

MAX. — Bruit persistant.

FRANÇOISE. — Mais, le motif?

MAX. — Brachart est administrateur des Cuivres égyptiens. Il a tripoté sur sa propre valeur... Malsain... Très malsain...

FRANÇOISE. — Annette, tu entends?

ANNE-MARIE. — J'entends...

MAX. — Ce n'est là qu'un bruit...

HONORÉ. — Au Club, il a couru également... J'ose prétendre que ce serait le bouquet!

FRANÇOISE. — Mes pauvres enfants, nous sommes frappés de Dieu!

Elle s'effondre.

MAX. — Sûr qu'en ce moment, comme gendre, y a plus avantageux!

FRANÇOISE, d'une voix mourante. — Tertio?

MAX. — Tertio!... Eh bien, la reprise, la hausse, la hausse foudroyante... la ruine.. notre Jacques sera nettoyé à fond...

FRANÇOISE. — Le misérable! Il ne gardera pas un sou!

MAX. — Pour ce qui est de sauter, il va sauter... comment se rachèterait-il?... son découvert est colossal... Dame, il a risqué le paquet!... Ah! ça pouvait être beau! Hier, on avait fichu le camp dans les six cents... cet après-midi, à deux heures, on était tombé à cinq cent dix. Le coup semblait réussir... Pouf! il prend fantaisie à ce bougre de Hart de calmer la panique; il laisse tomber quelques paroles et il ne l'a pas plutôt refermée que déjà on remonte!...

HONORÉ. — On a fait des cours après Bourse en pleine séance!

MAX. — Oui... Oui!... Demain... après-demain au plus tard, on sera plus haut que jamais... sacré baron! Quelle puissance tout de même!

FRANÇOISE. — Et nos amis?

MAX. — Oh! nos amis trinquent salement. Les uns ont lâché leurs positions avec perte et fracas.

HONORÉ. — Aujourd'hui d'autres ont été liquidés d'office au premier cours.

MAX. — Bref, mélasse et déconfiture!

FRANÇOISE. — Mes enfants, regardons notre situation en face!

MAX. — On ne risque rien.

FRANÇOISE. — Le mieux ne serait-il pas de disparaître tout de suite, de nous retirer à la campagne pendant quelques années et de...

MAX. — Pas mon avis!

HONORÉ. — Ni le mien, très chère!

FRANÇOISE. — Parce que?

MAX. — Je vous signale un retour des sympathies.

FRANÇOISE. — Allons donc!

MAX. — On nous plaint!

HONORÉ. — Nous sommes à plaindre!

MAX. — Moi, j'ai distribué ma parole d'honneur que vous n'étiez pas de la combinaison!...

FRANÇOISE. — C'est exact, il me semble!...

MAX. — Et j'ai dit qu'il ne vous restait plus un rotin!... Ça c'est moins exact!

HONORÉ. — Nous perdons, mon garçon, nous perdons gros!

FRANÇOISE. — Et puis nos affaires ne regardent personne.

HONORÉ. — Il y a encore ça!

FRANÇOISE. — Et là-dessus?

MAX. — Là-dessus?... Là-dessus, on m'a offert des drinks à toutes les tables... on a été charmant... Du reste, on m'aime beaucoup!

FRANÇOISE. — Et au Club? Parlez, vous!... parlez, voyons!

HONORÉ. — Mais... très chère... vous le savez, depuis le mariage d'Annette, je ne mettais plus guère les pieds au Jockey... J'y recevais un accueil si peu... un accueil plutôt... enfin un accueil...

MAX. — Oui, tout le monde vous tournait le dos.

HONORÉ. — Non, non! mais... n'est-ce pas?... Bref, aujourd'hui, mon entrée a fait sensation... Jérôme Le Govain était arrivé un peu avant moi, et dans un état, dans une rage!...

MAX. — Le pauvre Jessie! Il prend la pipe! la définitive...

FRANÇOISE. — Vraiment?

MAX. — Oh! il sort de là raide comme un passe-lacet!

HONORÉ. — Jérôme menait donc un tapage infernal. Il prétendait se battre avec Brachart... Se battre!... la belle avance!... La folie du duel!... Chacun l'en dissuadait, bien entendu... alors, moi, j'ai profité d'une seconde de silence pour dire très haut: Jérôme aurait gravement tort d'envoyer des témoins à ce monsieur. Il y a des gens avec lesquels on ne se bat plus....

MAX. — Vous avez dit cela?

HONORÉ, inquiet. — Eh bien... oui.

MAX. — Comme vous le racontez là?

HONORÉ. — Mais... oui.

MAX, avec considération. — C'est bien!... (A sa mère.) Maman!... C'est bien!...

FRANÇOISE, impressionnée. — En effet, c'est très bien!

HONORÉ, qui ne se connaît plus. — Je l'ai dit!... je l'ai dit en toutes lettres... J'ai dit les propres paroles!... J'ai ajouté une phrase, (A Françoise.) la phrase... enfin votre phrase: « C'est un homme pauvre qui vous parle. Je suis une des premières victimes. Cette panique nous coûte notre fortune... » Alors, il s'est passé quelque chose de vraiment superbe... François de Mangeneuse, un des plus éprouvés, pourtant, par la débâcle, s'est approché de moi et s'est écrié: « J'oublie mes peines quand je songe à la peine et à la déception d'Honoré ».

FRANÇOISE. — Ah! le noble cœur!

MAX. — Quel daim!

FRANÇOISE. — Maximilien!

HONORÉ. — Et tous les bras se sont ouverts pour moi, comme au bon vieux temps!

FRANÇOISE. — Bravo!

MAX. — On se tient, quoi!... On se tient! Eh bien, maman, vous voilà rassurée. Seulement, pas de blagues. Jouons le jeu!

FRANÇOISE. — Le divorce?

MAX. — Le divorce!...

HONORÉ. — Le divorce!... Moi, j'y avais pensé tout de suite!...

MAX. — Nous ferons casser le mariage à Rome!

FRANÇOISE. — Et si Brachart refuse?

HONORÉ. — Nous saurons l'y contraindre!

FRANÇOISE. — Nous plaiderons!

MAX. — Laissez-donc! Il consentira... Ces loustics-là ne s'entêtent jamais dans la contre-passe.

FRANÇOISE. — Les gens du monde, que penseront-ils de notre attitude?

MAX. — Tous pour nous... voyons!... C'est un cas exceptionnel!...

FRANÇOISE. — D'autant qu'Anne-Marie n'emportera pas un franc.

HONORÉ. — Pas un centime!

MAX, ironique. — Pas un radis!

FRANÇOISE. — Même s'il reste quelque chose!

MAX. — Il ne restera rien!

HONORÉ. — Et Dieu veuille que notre fille rencontre un brave garçon et un homme comme il faut...

MAX. — Non. Non! N'anticipons pas!

FRANÇOISE. — Enfin, ma chère, chère petite, la vie te doit une revanche, et, du plus profond de mon cœur, je souhaite que la revanche soit belle!

Un silence.

MAX. — Eh bien, voilà!

FRANÇOISE. — Voilà, voilà! (Un silence.) Tu as bien compris, mon Annette?

ANNE-MARIE. — Oui, maman, j'ai compris. Mais ne comptez pas sur moi.

FRANÇOISE. — Pour parler la première à ce monsieur...

ANNE-MARIE. — Pour le quitter.

MAX. — Quoi?... Tu ne marches pas?

ANNE-MARIE. — Non, Max. Je ne marche pas.

MAX. — C'est pour rire?

ANNE-MARIE. — Ris si tu veux.

FRANÇOISE. — Ma petite fille, ne te moque pas de nous! Tu nous as écoutés sans une parole!...

ANNE-MARIE. — J'exècre la discussion. C'est le passe-temps des irrésolus. J'espérais que le retour de Jacques Brachart m'éviterait l'ennui de répondre...

FRANÇOISE. — Alors, l'idée de vivre auprès de ce financier véreux te plaît brusquement?

ANNE-MARIE. — Qu'elle me plaise ou non, je demeure.

FRANÇOISE. — Tu as une raison, je suppose?

ANNE-MARIE. — La plus simple: c'est mon mari.

FRANÇOISE. — Ton mari est un gredin!

ANNE-MARIE. — Je ne le juge pas. Je ne l'ai pas jugé, avant ce jour...

FRANÇOISE. — Ni toi, ni les autres!

MAX. — Il se révèle seulement!

FRANÇOISE. — Il a roulé tout le monde! Il semble, d'ailleurs, que ce soit son métier.

ANNE-MARIE. — Ce n'est pas le mien.

FRANÇOISE, furieuse. — Que signifie cette réponse? Te permettrais-tu, par hasard...

MAX. — Maman, maman!... Le sourire!... On cause... on est en famille!

HONORÉ. — Ma petite Annette, ressaisis-toi! Réfléchis une seconde!... Tu es une fille noble et cet homme est un rien du tout!

ANNE-MARIE. — Voilà mot pour mot la pensée qui me cloue ici!

LES TROIS AUTRES. — Oh!!!

ANNE-MARIE. — Je suis pour cette noblesse-là... Je suis pour François de Mangeneuse... ce pauvre daim... Je suis pour ces messieurs du Jockey qui, tantôt, vous ont tendu la main, simplement parce qu'ils se fiaient à la parole d'un des leurs!... C'est joli!

HONORÉ. — D'accord!

ANNE-MARIE. — Je ne me contente pas de les admirer!

FRANÇOISE. — Bref, ton parti est pris? Sous prétexte de noblesse, tu te comporteras en bourgeoise sotte, vaniteuse, et en mauvaise fille?... Réponds!

ANNE-MARIE. — Je suis au regret, maman, de vous refuser un service. C'est le premier. Toujours, vous m'aviez trouvée prête...

FRANÇOISE. — Prête?

ANNE-MARIE. — Souvenez-vous!... Que de mariages ébauchés!... Que de fiançailles! Que d'intrigues! A la fin un étranger est venu qui m'a payée et emportée comme un gibier... (Françoise hausse les épaules.) Maman, je me sentais si pâle, ce jour-là, si malade... Ah! c'était bien moi, la dupe; mais je ne serais plus assez pâle, je brûlerais de honte, si je devais, au soir de sa mauvaise journée, dire à ce tripoteur qui n'a plus d'argent: « Monsieur Brachart, la caisse est vide et je file. Serviteur! » C'est le geste, en effet, des serviteurs... et moi, je ne me suis pas louée, je me suis vendue. Demain, nos domestiques abandonneront la maison. Je laisse ça aux domestiques!

FRANÇOISE. — Fort bien... (Elle se lève.) Honoré... nous allons...

Scène III

LES MÊMES, JACQUES BRACHART

A la vue de Jacques, Françoise et Honoré restent sur place.

JACQUES. — Bonsoir, madame!

Il s'approche de Françoise et lui baise la main.

FRANÇOISE, le plus sèchement du monde. — Bonsoir.

JACQUES. — Bonsoir, Anne-Marie.

Le même baisemain.

ANNE-MARIE, naturellement. — Bonsoir.

JACQUES, tendant sa dextre à Honoré — Bonsoir.

HONORÉ, avec une infinie dignité. — Bonsoir.

JACQUES. — Bonsoir, Max.

Petit salut du bout des doigts.

MAX, comme s'il sortait brusquement d'un long sommeil. — Bonsoir, vieux!

JACQUES. — Je vois que la famille est réunie...

FRANÇOISE. — Monsieur...

JACQUES. — C'est moi?

FRANÇOISE. — Oui, monsieur. Voulez-vous me permettre de vous poser une question?

JACQUES. — Mais toutes les questions qu'il vous plaira, madame.

FRANÇOISE. — Monsieur, différentes personnes prétendent que vous avez perdu, dans la séance d'hier, tout ce que vous possédiez... Que faut-il penser de cette information?

JACQUES. — Vous pouvez, dès à présent, la considérer comme exacte.

FRANÇOISE. — A merveille. On nous a également donné avis de votre arrestation probable. Cette nouvelle est vraie aussi?

JACQUES. — Elle est fausse.

FRANÇOISE. — Vous en êtes certain?

JACQUES. — Certain. Je ne serai pas inquiété. J'en ai reçu l'assurance de la bouche du ministre. Je le quitte. Je ne serai pas inquiété à la condition de faire face à mes engagements. Comme j'en ai, par bonheur, le moyen, je ne cours aucun danger.

FRANÇOISE. — Parfait! parfait!... Je vous remercie de votre obligeance... A mon tour, de vous mettre au courant... Monsieur, comme vous arriviez, nous suppliions Anne-Marie de vous quitter sur l'heure, de revenir sous notre toit, d'obtenir, coûte que coûte, le divorce. (Jacques s'incline légèrement.) Je ne me gêne pas pour vous le répéter... Vous êtes un personnage à qui l'on ne doit ni égards, ni douceurs... Vous avez longuement, savamment préparé un acte... un acte de piraterie...

MAX. — Oh! maman... gentille!... gentille!...

FRANÇOISE. — Maximilien, fichez-moi la paix!... s'il ne salissait que vous, le mal serait petit! Mais vous ne craignez pas de...

JACQUES. — Madame, souffrez que je vous interrompe... si!... Votre position est excellente et vous la gâtez par d'inutiles violences...

FRANÇOISE. — Monsieur...

JACQUES. — Nous avons fait une affaire, vous et moi...

FRANÇOISE, hautaine. — Quelle affaire? je vous prie!

JACQUES. — Une affaire qui, par la faute de votre associé, tourne très mal. Je vous approuve sincèrement d'espacer ce maladroit.

FRANÇOISE. — Oh! vos ironies... (Un pas vers la porte.) Honoré...

JACQUES. — Je n'y mets pas l'ombre d'ironie. Je me suis vu plus d'une fois dans votre cas, et j'ai débarqué impitoyablement les partenaires peu chanceux... Je ne mérite donc pas d'indulgence et, d'ailleurs, je n'en attends aucune... Mais à quoi bon la mauvaise humeur... A quoi bon?... En affaires, on se lâche, on ne se fâche jamais.

FRANÇOISE. — Vous avez fini?

JACQUES. — Oui, madame.

FRANÇOISE. — J'en suis fort aise. (A Anne-Marie.) Mon enfant, médite mon conseil. Si tu l'acceptes, tu trouveras auprès de nous asile et appui... Si tu le négliges, adieu!... Je te renie. Je ne regarderai plus comme ma fille la femme de... Tu as compris!... Honoré?

HONORÉ, martial. — Je suis là. (Crânement, il suit sa femme. Parvenu au seuil, il se retourne et prononce.) J'en suis navré pour vous, Brachard. Mais je m'aperçois que nous ne parlons pas la même langue. Bonjour!

JACQUES. — Au revoir, monsieur d'Andeline.

Scène IV

ANNE-MARIE, JACQUES, MAX

MAX. — Nono est dans une forme inouïe!... Pour peu que ça dure, demain il marche sur l'Elysée!... Ah! les enfants sont couchés! Nous voici entre gens sérieux. Un peu de bon sens, s. v. p.!... Mon vieux Jacques, vous me connaissez... Je suis à la coule moi! Mais suivez bien mon petit raisonnement...

JACQUES. — Ce serait avec plaisir, seulement vous oubliez votre rendez-vous.

MAX. — Quel rendez-vous?

JACQUES. — Dans cinq minutes, chez Maxim!

MAX. — Je ne suis pas attendu chez Maxim!

JACQUES. — Mais si, dans cinq minutes!

MAX. — Je vous affirme...

JACQUES. — Moi aussi, je vous affirme... Partez! Partez! Il vous reste à peine le temps!..

MAX. — Voyons... je...

JACQUES, impressionnant. — Vous serez en retard. Partez donc!

MAX, le regardant à la dérobée. — Tiens, tiens... Vous avez peut-être raison... Chez Maxim?... Parfaitement!... Je n'y pensais plus... Parfaitement... (Avec une rare énergie.) Je file... (Il va prendre les mains d'Anne-Marie.) Petite sœur... après tout... D'abord, tu me connais!... Je suis pour la liberté, moi!... Et puis, tu es majeure, n'est-ce pas?... (Un temps.) Au revoir, petite sœur!

ANNE-MARIE. — Au revoir, Max.

MAX, s'avançant vers Jacques et de plus en plus troublé. — Mon vieux Jacques... Voilà!... Que voulez-vous?... D'ailleurs, ça va, ça vient...

JACQUES. — Certainement.

MAX. — Eh bien, mon vieux Jacques... (Un temps.) à un de ces jours.

JACQUES. — A un de ces jours, Max.

MAX. — A un de ces jours!

Vigoureux shake hands. Max, tout en gagnant rapidement la porte, consulte sa montre et murmure le « Zut » d'un homme que le temps presse terriblement.

Scène V

ANNE-MARIE, JACQUES

Lorsque Max est sorti, Anne-Marie et Jacques demeurent un moment silencieux. Jacques ébauche un sourire d'homme las et porte instinctivement la main à son front.

ANNE-MARIE. — Vous êtes souffrant?

JACQUES. — Fatigué... un peu fatigué... ce n'est rien.

ANNE-MARIE. — J'ai reçu votre lettre...

JACQUES. — Ma lettre... Oh! ce billet... ce billet griffonné... J'aurais voulu me recueillir, mais les hommes, les événements, se bousculaient autour de moi...

ANNE-MARIE, nette et simple. — Vous avez écrit les choses qu'il fallait. (Elle a tiré la lettre de son corsage et lit.) Vous m'avez écrit: « Annette, je n'ai pas quitté Paris. » Je suis complètement ruiné. Je ne pense qu'à vous. » Je vous aime. » (Un temps.) Jacques, je ne sais pas mentir... enfin, je ne triche pas... je ne ruse pas... je ne suis pas coquette... (Le regardant.) Votre lettre m'a flattée. Je vous le déclare brutalement, je suis une petite brutale, jamais je ne m'étais sentie flattée comme en lisant cette lettre...

JACQUES. — Si mon amour vous flatte, Anne-Marie, je...

ANNE-MARIE. — Comprenez-moi. Votre défaite vous diminue même à vos yeux, vous abaisse... (Un silence.) Certainement! vous ne l'avouerez pas. Vous y mettez, vous, de la coquetterie! Mais un financier, un lutteur pour l'argent, qui veut prendre et qui se fait prendre, qui touche des épaules avec cette rudesse, perd pour un temps sa propre estime. Quant au cercle des curieux, les autres, tous les autres, ils vous méprisent, à cette heure... pesamment!... Vous êtes aujourd'hui l'idole la plus démolie. Vous êtes brisé, vous êtes en miettes... Cela, vous l'admettez, je suppose... Eh bien, je suis si fière que vous ne me confondiez pas avec la foule!... Appauvri, pauvre, vous osez dire que vous l'aimez toujours à la femme que vous aviez achetée... Je vous remercie, Jacques. Pour la première fois, vous m'avez... pas émue... si, émue... Votre instinct vous a servi merveilleusement Il vous a mieux servi qu'à la Bourse.

JACQUES. — Ce sont les mots de mon cœur que j'ai dits

ANNE-MARIE. — Ainsi, vous tenez à moi, quand même?

JACQUES. — Oui, Anne-Marie, je tiens à vous.

ANNE-MARIE. — Dans votre infortune.

JACQUES. — Je tiens à vous, Anne-Marie.

ANNE-MARIE. — Malgré... malgré les choses de la nuit?

JACQUES. — Je tiens à vous. (Après un temps.) Il faut que je vous parle, Annette.

ANNE-MARIE. — Il faut que je vous parle aussi.

JACQUES. — Alors, j'écoute.

ANNE-MARIE. — Non, je préfère...

JACQUES. — Et moi, je vous adjure de parler la première.

ANNE-MARIE. — C'est une proposition, une offre... Mais je redoute un malentendu.. Pourtant!... (Un temps. Résolument.) Jacques, comme on dit dans les romans:

« *Désormais le mauvais souvenir nous sépare. Il sera toujours entre nous.* » N'est-ce pas?... Je peux compter là-dessus! Fini, bien fini, les déclarations, les supplications... les... les bêtises... Je me trompe?

JACQUES, doucement. — Ne me questionnez pas... J'attends... Je...

ANNE-MARIE. — Prudent. Trois fois prudent!... Les orages de l'existence ne vous changent pas!... Eh bien, moi, je livre une fois de plus toute ma pensée... C'est volontiers que je vous dis: Oubliez les injures, les morsures. J'avais un cœur plein de haine. La haine est tombée. Je ne sais haïr que les oppresseurs, les puissants! Oui, oubliez les paroles envenimées, oubliez ma rage, oubliez mon désespoir; mais le cri constant de tout moi-même, il faut le retenir! Jacques, je ne serai pas... votre femme... Ne me demandez jamais, jamais... cela... Je ne peux plus... Je ne veux plus... Je ne veux pas...

Un silence.

JACQUES. — Et que ferez-vous pour moi, Annette?

ANNE-MARIE. — Voici... Je vivais à vos côtés en prisonnière sur parole, en ennemie... Hier, au petit jour, après nos mornes adieux, j'avais résolu de me sauver. Votre aventure a éclaté et je reste. Je vous reste. Vous ne me sentirez plus hostile. Je serai votre compagne! Mais une compagne, rien qu'une compagne!... Et je n'engage pas toute ma vie!... Il me plaît que dans cette immense abandon, vous rencontriez une amie, inattendue. Les mauvais jours passés, vous vous souviendrez que j'avais ouvert la porte pour fuir, et que je l'ai refermée, et que je demeure afin que vous ne soyez pas seul... C'est là ce que je vous offre

JACQUES. — Annette, avant d'examiner, avant même de vous remercier... un aveu! Il s'impose. Tout à l'heure, à vos parents, j'ai dit la vérité... je n'ai pas dit toute la vérité.

ANNE-MARIE. — Tiens!

JACQUES. — Régler mes différences, c'est naturellement la condition qu'a fixée le ministre. Il a ajouté un conseil, un de ces conseils qu'on suit toujours, qu'il faut suivre... Ma présence à Paris entretiendrait les polémiques, le scandale, gênerait le bon vouloir du gouvernement... Au surplus, la situation serait pour nous-mêmes intenable... Bref, je suis forcé de m'éloigner, de m'exiler pendant quelques années.

ANNE-MARIE. — Hum!... Je vous fais un reproche de ne m'avoir pas avertie dès le début de notre conversation... Votre insistance pour que je parle la première, à présent, me choque un peu... Le sacrifice de m'expatrier, je l'envisage avec effarement. Je le conçois mal... Jamais je n'avais supposé, admis... Enfin, il est légitime que je vous le dise, ça ne m'amuse pas de m'en aller. Mais je ne me servirai même pas d'une bonne raison pour dégager ma parole... J'étais résolue, si vous braviez la meute, à me tenir à votre côté. On vous condamne à la fuir, je vous suivrai.

JACQUES. — Ainsi, vous consentez à partir?

ANNE-MARIE. — Je consens.

JACQUES. — Et c'est moi qui refuse.

ANNE-MARIE — Je ne saisis plus.

JACQUES. — Je refuse votre pitié, votre charité, votre aumône!

ANNE-MARIE. — Que signifient ces paroles de théâtre?... Il ne s'agit pas de pitié, je...

JACQUES. — Si... Si! Si! Vous vous inclinez avec une douceur toute neuve vers l'homme qui n'a pas réussi, vers l'homme que vous croyez à terre...

ANNE-MARIE. — Eh bien?

JACQUES. — Eh bien, je n'en veux pas de cette douceur! Je ne suis pas à terre! Je ne vous reviens pas battu, vaincu!... Je ne suis même pas un perdant... la partie se joue! Elle se joue maintenant! Et l'enjeu c'est vous, Anne-Marie.

ANNE-MARIE. — Mon Dieu, mon Dieu... Vous allez...

JACQUES. — Non, plus un mot!

ANNE-MARIE. — Mais...

JACQUES. — Plus un mot. A moi!... Vous êtes généreuse. Si jamais un homme a conquis le droit de plaider sa cause, c'est celui qui, outragé, ruiné, traqué, harassé, est devant vous à cette minute, et, une fois encore, demande l'amour à la femme de sa vie! (Ils se regardent, puis.) Annette, vous m'accusez de simuler toujours et de dissimuler... Oui... J'ai imaginé un personnage... j'en ai imaginé dix!... Une faiblesse!... C'est un peu la loi de tous les amants malheureux... Je cherchais, je m'ingéniais... Une faiblesse, je vous dis!... Si je vous avais heurté de front, si je m'étais montré, il se peut que... (Une pause.) Je ne suis pas indifférent... Anne-Marie, je vous ai aimée bien avant de vous connaître... Quand j'étais, par les carrefours de Marseille, un galopin miséreux, une inoubliable passion me troubla... Une jeune dame de la noblesse... déjà... Chaque jour je guettais sa sortie, chaque jour, elle passait frêle, dédaigneuse, souveraine, devant un petit pauvre qui baissait les yeux... Valait-elle pareille ferveur? On ne le saura plus. Mais son image embellie a décidé de moi-même... Quand je me suis mis à vraiment penser aux femmes, c'est vers cette vision de mon jeune temps que montaient mes désirs... Le soir où je vous ai rencontrée, où j'ai vu pour la première fois vos yeux francs et fiers, vos petits gestes impériaux, où j'ai entendu votre parole simple, fraîche, hautaine, il m'a paru que le souvenir de trente années se levait tout à coup, là, devant moi, en chair et en os... Vous le comprendrez sans peine, lorsqu'on court après une femme depuis trente ans et qu'on la rejoint enfin, on n'a pas envie de la lâcher... Je m'étais enrichi dans l'intervalle. Je vous ai prise.

ANNE-MARIE. — C'est tout?

JACQUES. — Oh! non!... Fichtre non!... Mais ne me soyez pas injuste! Ce n'est déjà pas mal... L'amour humilié de ce gosse des rues... La survie d'un songe... Ce mirage... Et l'homme ensuite qui amasse des millions et des millions, et qui grimpe sur ce tas d'or pour dénicher tout en haut de la tour féodale la petite bonne femme de son rêve!... Allons! Allons! C'est assez bien... et vous n'en disconvenez pas!... Nous avons mieux!... Depuis quelques heures, nous avons mieux!... (Un silence. Jacques porte une main à son front, fait effort, et continue.) Une histoire aujourd'hui me trotte par la tête... Une belle histoire... Une belle légende... La plus belle... Samson.

ANNE-MARIE, souriant. — Samson et Dalila!

JACQUES. — N'est-ce pas qu'elle est splendide?... Ce pauvre grand mâle de Samson, prisonnier des Philistins, qui lui ont crevé les yeux, qui le réduisent à tourner la meule d'un moulin... Et le géant déchu, se plie, s'accoutume à son asservissement... Mais les vainqueurs inventent une dérision plus cruelle... Ils célèbrent la honte de leur captif, et l'homme assiste à cette fête... Le gueux, il dut en avaler de féroces!... Je pense que les convives insultaient à son malheur, à tous ses malheurs... Alors, d'affreux souvenirs se rallumèrent en lui. Une rage d'autrefois tordit ce cœur dégradé... Samson comprend qu'il est redevenu Samson... Il ne laisse rien paraître, il est malin, il sait... Mais ses mains tâtonnantes, caressent, mesurent les deux piliers qui supportent le temple... Et soudain, sur les buveurs, sur les noceurs, c'est un fracas!... Les poutres, les pierres, le toit, les murs!... Hou! Quel massacre! Ensevelis tous les ennemis et leur ennemi à tous... Hein, Annette!...

ANNE-MARIE. — Jacques, tout de suite, expliquez! A deux reprises déjà j'ai entrevu... Mais non!... Impossible!... Votre retour dans la nuit, quel en était le motif?

JACQUES. — Une dénonciation... On m'avait dit de veiller... de vous surveiller...

ANNE-MARIE. — En aucun cas vous n'alliez à Londres?

JACQUES. — Pardon! Je devais partir. Mes rendez-vous étaient pris.

ANNE-MARIE. — Enfin, cette baisse est de votre fait?

JACQUES. — Oui.

ANNE-MARIE. — Et vous la préméditiez depuis longtemps?

JACQUES. — La chose m'a traversé hier matin, vers quatre heures.

ANNE-MARIE. — Impossible.

JACQUES. — Pendant que je vous tenais sous clé là, dans ma chambre.

ANNE-MARIE. — Impossible! Impossible!

JACQUES. — Je vous donnerai toutes les preuves... Mais je n'invente plus... Vous pouvez me croire... Vous me croyez!

ANNE-MARIE. — Jacques... sérieusement, loyalement, suis-je pour quelque chose dans...

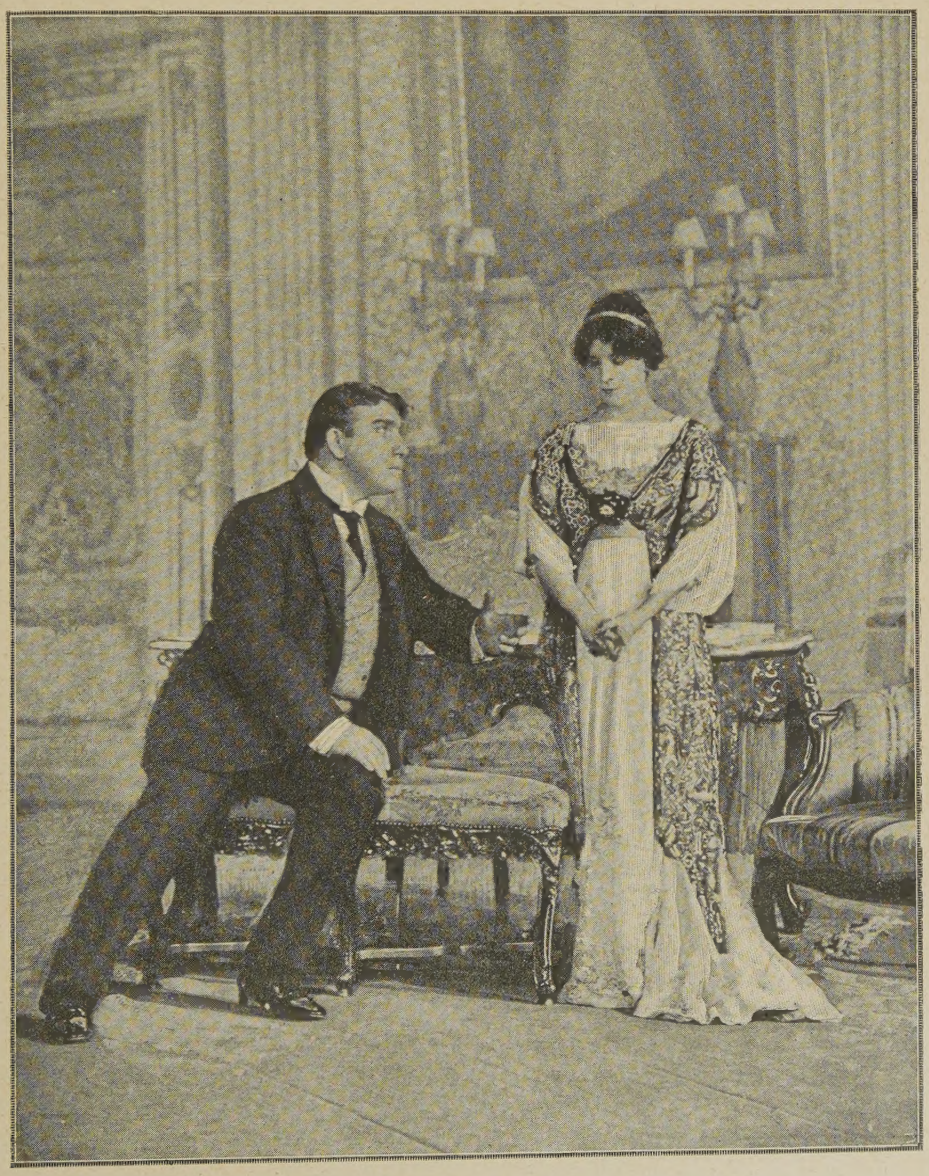
JACQUES. — Annette, l'autre nuit, à cette place, je me suis battu contre une agonie!... Votre aveu... ce Jérôme, ce bellâtre, ce traître!... Le souper aussi, le souper mystérieux, les invités, les filles... Et parmi cette racaille, ma femme, ma femme à moi, ma petite... Oh! la jalousie me brûlait... me brûlait à mort... Je vous aime, moi!

ANNE-MARIE. — Alors?

JACQUES. — Alors, j'ai fait comme le grand trahi. Comme lui, j'étais aveugle de fureur, de douleur!... J'ai pris à deux bras les colonnes du temple... vous savez le temple qui est là-bas au coin de la rue Vivienne!... Et j'ai secoué! j'ai secoué! j'ai secoué!

ANNE-MARIE. — Vous avez fait cela?

JACQUES. — Mon Annette, à présent, je peux pardonner, je peux oublier... Je peux me dire: c'est dans le passé, c'est d'avant... c'est d'avant moi... Je peux... A présent, je peux... J'ai tenu le Jessie à la cravate, je l'ai tenu gigotant tandis que je vidais sa poche!... A cette idée-là, comme il a glapi!... Vrai, c'est pas grand'chose. Je pensais: « La combinaison est bonne!... La même rafale nous assaille l'un et l'autre, mais elle va le coucher à toujours, ce vaurien!... Et je resterai debout, moi!... Avec ces mains-là je fais de l'argent!... » Et je pensais aussi: « Pourquoi Anne-Marie ne nous voit-elle pas tous les deux face à facee?... Il dit les mots qu'elle aime, il parle d'honneur, de loyauté, de bravoure... Il porte des défis, il offre de se battre... Oui, mais moi je venge ma petite!... C'est moi qui suis beau, c'est lui qui est toc! Si ma femme était là, elle comprendrait cette fois... elle serait fière... elle serait touchée... peut-être qu'elle m'aime-



Jacques (M. L. Guitry). Anne-Marie (Mme Simone).

rait... qu'elle m'aimerait un peu... rien qu'un peu... un tout petit peu... Enfin! Enfin!... »

ANNE-MARIE. — Jacques, vous avez fait cela?

JACQUES. — C'est ma dernière chance!... Je me remets à votre merci... Annette, j'ai tout perdu pour vous plaire! Que reste-t-il qui nous sépare?... Mes débuts, ma fange, et que j'ai gratté, trimé, trimardé, et que j'ai remué des gros sous, et que nous n'appartenons pas à la même caste... Mais je prétends, moi, que l'effort, que le travail... Et puis zut! Tout ça, c'est des histoires, c'est des rengaines, c'est des blagues... Je suis un homme et tu es une femme!... Alors, qu'est-ce que ça te fait que je vienne d'en bas et que tu sois née là-haut? Qu'est-ce que ça te fait, à toi, si je sais aimer?... (Très près d'elle.) Annette, tu n'es qu'une femme! Tu rêves des aventures fabuleuses! Pauvre petite, c'est l'amour, ton aventure!... C'est l'amour que tu attends... Sur la nuit d'adultère, sur le jour de banqueroute, cette flamme est belle! (La saisissant brusquement.) Veux-tu? Veux-tu?

ANNE-MARIE, sursautant. — Non! Non! Laissez-moi!

JACQUES. — Annette!

ANNE-MARIE. — Laissez-moi! Je vous ordonne de me laisser!

JACQUES, lâchant prise. — Pourquoi?

ANNE-MARIE. — Parce que... Vous me contraignez!... parce que je n'aime pas de force... je ne vous aime pas!

JACQUES. — Oui?... Eh bien, va-t'en!

ANNE-MARIE. — Jacques!

JACQUES. — Va-t'en! Va-t'en!

ANNE-MARIE. — Jacques, ne vous montrez pas si âpre! Vous avez gagné quelque chose... Vous m'avez remuée...

JACQUES. — Trop bonne! Un autre, en se surpassant ainsi t'aurait arraché l'amour!... Mais moi!... Tant pis!... Je ne lutte plus... Va-t'en! ou plutôt ne bouge pas, c'est moi qui file! Les brusques départs, ça me connaît! En route! Je te débarrasse à jamais!... Adieu!...

ANNE-MARIE. — Jacques, restez!

JACQUES. — Pour souffrir encore? Pour que tu me déchires encore? Non, non, fini!

ANNE-MARIE. — Jacques!... Reste!...

JACQUES, que l'accent d'Anne-Marie a surpris, s'arrête sur le seuil, puis revient vers sa femme. — Regarde-moi, un peu, toi, mais, regarde-moi!... Tu es troublée! Tu es troublée comme tu ne l'as jamais été... Ne détourne pas les yeux... contre quoi te défends-tu?

ANNE-MARIE. — Jacques!...

JACQUES. — M'aimes-tu?

ANNE-MARIE. — Jacques... Vous êtes tout ce que je n'aime pas!... Hier encore vous avez commis une action sournoise, atroce... Et, malgré moi...

JACQUES. — Parle...

ANNE-MARIE. — Oui, je suis troublée!... c'est passionné! c'est violent! C'est grand!... Je suis troublée!... Jacques, je vous admire...

JACQUES. — Alors, tu m'aimes? (Un silence.) Quel est l'obstacle? Dis-le! dis-le! Tu ne sais pas comme je sais vouloir. Tu ne soupçonnes pas ma force!... Dis-le?... C'est mon passé?

ANNE-MARIE. — Oui!... Ce chemin tortueux, ces zigzags... et votre souplesse... et les choses que je devine, les choses ignorées, troubles, vilaines, cruelles... Jacques, j'ai tort de...

JACQUES. — Non. Tu as raison. Je suis un mauvais bougre!... C'est vrai... J'ai trompé, pillé, rançonné... D'autres fois, je me suis aplati... Tu as raison!... Je n'ai pas été un monsieur propre!... Mais, pour l'amour de toi, je peux mourir et ressusciter... Annette, me voici à sec, au ras du sol... Je n'ai plus rien... Je recommence la vie!... Il faut que je me remette à monter, à grimper... Eh bien, cette fois ce sera chic, ce sera net, ce sera comme tu désires... Je m'y engage!... Seulement, tu m'aimes? N'est-ce pas?... Mon petit, mon cher petit, n'est-ce pas, tu m'aimes?

ANNE-MARIE. — Attendez, Jacques!...

JACQUES, pressant. — Je t'en conjure...

ANNE-MARIE. — Attends, attends!... Ne l'emporte pas à tout prix!... Ne traite pas notre amour comme une affaire!... ne sois pas toujours le plus fort... Attends... Jacques, je te jure que je vais essayer de t'aimer!... comprends-tu?

JACQUES. — Je comprends et je suis heureux!... Annette, si heureux, si heureux que... Mon amour, tu ne te doutes pas!... Tu ne peux pas te douter! J'étais un damné... un forçat... un forçat du succès! Gagne ou crève! Telle était ma loi!... Tu me délivres!... Maintenant, si, malgré ma volonté, malgré mon courage, je ne réussis pas, eh bien... (Il s'interrompt, la regarde, puis.) Mais je réussirai!

RIDEAU

The play *Samson* is entered according to act of Congress, in the year 1908, by M. Henry Bernstein in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

se targuer d'une pareille et aussi sombre verve, qui pourrait *forcer* des succès aussi décisifs et aussi nets. »

Parmi les seconds, ceux qui discutent leur plaisir, se place M. Adolphe Brisson qui, dans *le Temps*, juge *Samson* une œuvre incomplète (le souci d'art s'y subordonnant au métier, à un métier d'ailleurs superbe), par endroits fruste, avec des coins de divination psychologique et de subtile intuition, traversée d'un souffle impétueux et brutal, pleine de sève... mais qui poursuit ainsi, envisageant le talent de l'auteur et la tendance générale de son œuvre :

« Qu'on l'aime ou non, on ne peut lui refuser deux qualités essentielles : le mouvement et la force. Il est, à un degré éminent, homme de théâtre ; il a le don inné de cet art. Il sait trouver, développer les situations, imprimer aux caractères un relief puissant ; ce qu'il dit n'est pas toujours nuancé ni délicat ; cela passe la rampe ; on en est remué ; on subit la fascination de cette énergie. J'imagine qu'une femme qui cède à la violence éprouve envers son séducteur non haï, mais trop brutal, un sentiment particulier où l'effroi se mêle à l'admiration. C'est un peu celui que M. Henry Bernstein inspire à la foule. Elle a la sensation d'être violée par ce mâle et ne lui en tient pas autrement rigueur. Somme toute, il la domine, il la conduit où il veut. Elle est domptée. Le succès de *la Rafale* et du *Voleur* s'explique par ces causes...

» Dans *Samson* il y a quelque chose de plus, comme une velléité d'attendrissement. Il semble que l'auteur ait fait effort pour se montrer moins sec et moins dur qu'à l'ordinaire. Le principal rôle féminin de l'ouvrage est imprégné d'une sensibilité qui m'a agréablement surpris. »

M. Emile Maulde fait, dans *le Censeur*, la même remarque :

« Cette comédie contient encore une attachante figure de femme... Cette délicate étude psychologique, entrevue à travers les violences de la pièce, me paraît d'une heureuse signification. Elle atteste que M. Bernstein pourrait, un de ces jours, peindre des sentiments avec la puissance d'expression qu'il met à peindre des instincts exacerbés. »

M. René Doumic, dans *la Revue des Deux-Mondes*, reproche précisément à M. Bernstein de ne pas mettre dans son art assez de psychologie, d'observation, de vérité humaine. Il reconnaît pourtant son grand talent et constate la sensation que l'interprétation de son œuvre produit sur le public :

« M. Bernstein, qui a des dons de dramaturge absolument remarquables et qui, très jeune, s'est créé au théâtre une si belle place, s'est fait de la violence une spécialité. Spécialité dangereuse ! car il faut toujours surenchérir. Après la violence des sentiments, il n'y a plus que la violence physique. Et M. Bernstein en est là. Sa dernière comédie n'est plus à proprement parler du théâtre : c'est le spectacle chez Marseille.

» Au moment où la pièce atteint à son paroxysme, le lutteur favori, — à lui, le caleçon ! — vient de faire « toucher » son adversaire et le tient à la gorge. D'une simple pression de ses mains puissantes il peut l'étrangler. Sentir ainsi une vie humaine à la merci d'un geste, il n'y a pas à dire : cela donne le frisson. La salle est haletante. Cette sensation du danger qu'un homme court sous nos yeux est une des plus fortes qu'une foule puisse éprouver... »

M. Léopold Lacour, dans *la Revue de Paris*, n'est pas loin d'être du même avis ; et il constate que plus que jamais, M. Henry Bernstein s'est abandonné dans *Samson* « au plaisir qui doit lui être intense, d'exercer largement sa cruauté d'observateur, avec sa force extraordinaire, et un peu barbare, de jeune dramaturge toujours triomphant ».

Pour M. Emile Faguet — dans *le Journal des Débats* — M. Bernstein est presque l'inventeur d'un genre ou le restaurateur d'un genre un peu oublié depuis 1825, c'est à savoir le genre frénétique :

« On donnait dans ce temps-là ce nom aux drames violents et noirs du boulevard du crime. Avec des différences qui tiennent aux dates, avec celle-ci surtout, et presque unique, que M. Bernstein, aussi insouciant que les mélodramatistes de 1825 de réalité véritable, a souci de réalisme extérieur et matériel, M. Bernstein est un « frénétique » de 1825-1830.

» Ce genre, entre ses mains, a une incontestable puissance ; car M. Bernstein a une sorte d'impétuosité rectiligne, une fougue dramatique, une « fuite en avant » enragée, qui entraînent. »

Mais pourquoi cette sorte d'œuvres a-t-elle d'une part la faveur évidente du public et d'autre part intéresse-t-elle si fort — en les irritant parfois — les artistes et les lettrés ? Ce n'est point seulement parce qu'elle pourrait se rattacher au sous-genre qu'indique M. Emile Faguet ; on lui peut découvrir une plus noble filiation ; n'est-elle pas, essentiellement, d'esprit et de forme, romantique et lyrique ? Cette opinion a été proclamée et soutenue ingénieusement dans *Comœdia*, par M. Jean Richepin :

« L'image même, qui flamboie dès le titre, et sert de titre, quoi de plus romantique ?

« Et ce personnage, à qui ressemble-t-il, je vous prie, ce personnage prétendu si moderne, si de tout à l'heure ? A qui, sinon aux énormes créations du romantisme, de Hugo, de Balzac, voire d'Eugène Suë ? Vous avez beau parler en argot de ce soir, et téléphoner, et avoir auto, et me jeter par la figure les cours du cuivre, vous ne me mettrez pas dedans, Brachart, *vous ne m'aurez pas*, comme vous dites, vous n'arriverez pas à me cacher votre filiation, votre vraie nature, votre fond d'âme. Vous êtes cousin de tous les monstres que j'adore, des surhommes d'avant Nietzsche, de ces héros-antithèses, qui sont tous un bloc de boue avec une petite fleur bleue poussée dedans... Et si tu domptes le public, c'est que le public, même en ne l'avouant pas, aime à être dompté par ces monstres-là. Si tu lui plais, en le battant, c'est par ton romantisme, n'en doute pas !

» Et je t'aime aussi pour ton lyrisme toi et les bonshommes qui t'entourent! Eux comme toi, vous avez des allures soi-disant du quart d'heure actuel... Et néanmoins, sans s'en douter, bien sûr, tous, jusqu'aux fantoches et aux domestiques, tous s'expriment par le truchement, voulu ou non, du lyrisme.

» Qu'entends-je, par là ? Qu'ils parlent en vers ? Non, non, ne me faites pas dire de bêtises. Le lyrisme ne consiste pas à scander les mots. Mais il a pour essence de les aimer colorés, musicaux, imagés, vivants enfin, d'une vie spéciale en qui les objets semblent prendre corps.

» Eh bien, Brachart, toi tout le premier, et tes partenaires, voilà précisément les mots par lesquels vous vous exprimez. Qu'ils soient tirés du vocabulaire en usage chez Maxim, ou de celui des larbins, ou même de celui qui glapit à la Bourse, ces mots, vous en connaissez la force, vous en subodorez le parfum, vous en cherchez les combinaisons, les heurts, les viols, vous avez tous, enfin, conscience de leur magie.»

C'est assez exactement l'impression que l'on éprouve à la lecture comme à l'interprétation de *Samson*.

***

Chaque fois que M. Guitry joue un rôle nouveau, il semble qu'il y soit plus naturel et plus parfait encore que dans les précédents ; mais cette fois on peut affirmer que ce personnage de Samson, — qui avait été pensé et créé à sa taille, — il en a bien réalisé la véritable incarnation. Mme Simone — au cours des représentations de *Samson* Mme Le Bargy, renonçant définitivement au nom de son mari, a donné à son prénom toute la valeur d'un grand nom d'artiste — Mme Simone a le jeu sec, autoritaire et nerveux qui convient à Anne-Marie Brachart, née d'Andeline ; et Mlle Juliette Darcourt, M. Rousselle... mais non, il faudrait les citer tous et faire de tous individuellement un éloge sans restrictions. Le plus juste est de dire que tous ils ont été, physiquement et moralement, dans leur tenue et dans leurs gestes comme dans leur voix et dans leurs regards et dans les moindres nuances de leur jeu, les personnages mêmes qu'ils représentaient, tels que l'auteur les a dépeints, en quelques mots caractéristiques, dans la liste de distribution.

GASTON SORBETS.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Les abonnés de *L'Illustration* ont reçu en 1907 :

VINGT-HUIT PIÈCES DE THÉATRE

Ils en ont déjà reçu six depuis le 1er janvier 1908 : ***l'Autre, l'Éventail, la Belle au bois dormant, l'Apprentie, le Grand Soir, les Deux Hommes,*** et ils en ont une septième aujourd'hui : ***Samson ;*** les prochains numéros contiendront les pièces suivantes, en cours de représentations ou en répétitions :

L'AFFAIRE DES POISONS

DE M. VICTORIEN SARDOU (Porte-Saint-Martin) ;

UN DIVORCE

DE MM. PAUL BOURGET ET ANDRÉ CURY (Vaudeville) ;

RAMUNTCHO

DE M. PIERRE LOTI (Odéon) ;

LA FEMME NUE

DE M. HENRY BATAILLE (Renaissance) ;

LE FOYER

DE MM. OCTAVE MIRBEAU ET TH. NATANSON (Comédie-Française) ;

QUI PERD GAGNE

DE M. PIERRE VEBER, D'APRÈS LE ROMAN DE M. ALFRED CAPUS (Théâtre Réjane).

ABONNEMENTS A *L'ILLUSTRATION*

donnant droit à tous les numéros de *L'ILLUSTRATION THÉATRALE*

FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE		COLONIES, ÉTRANGER (Union postale)	
Un an	36 francs.	Un an	48 francs.
Six mois	18 »	Six mois	24 »
Trois mois	9 »	Trois mois	12 »

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Le Directeur : RENÉ BASCHET. Imprimerie de *L'Illustration*, 13-15, rue Saint-Georges, Paris (9e).
L'Imprimeur-Gérant : A. CHATENET.

IMPRIMÉS